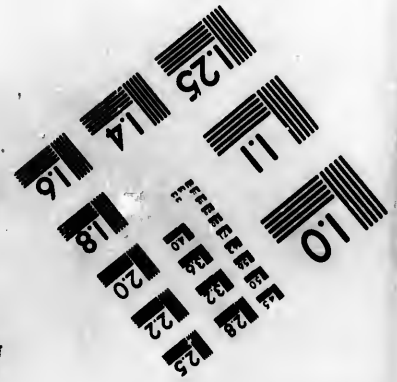
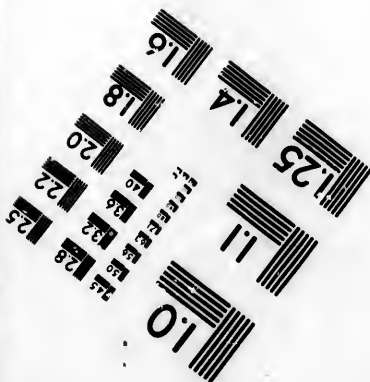
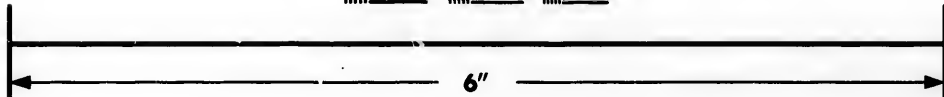
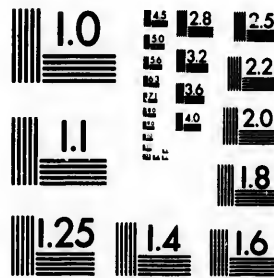


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

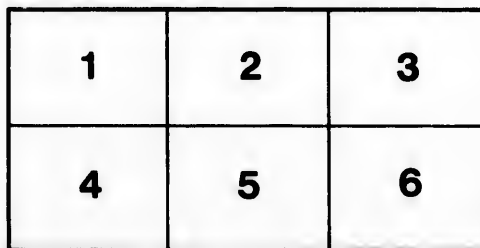
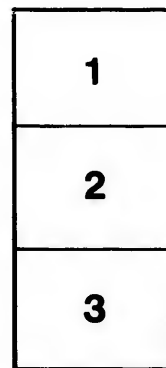
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

e pelure,
on à



L

E

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

L

H

DES

M

←

M L

←

Chez J.

A

←

AVEC A

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des
Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

230459

Bv 2290

A2

1780

v. 8



ED

P

LA

ME

Du

J

C

d'a



LET TRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LET T R E

*Du Pere Fauque , de la Compagnie de
Jesus , au Pere Allart , de la même
Compagnie.*

A Cayenne , le 10 Mai 1751.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

La paix de Notre Seigneur.

Le desir que vous paroissez avoir
d'apprendre de moi des nouvelles de

A iij

ce Pays , lorsqu'elles auront quelque rapport au salut des ames , m'engage à vous envoyer aujourd'hui une relation succinte d'une entreprise de charité , dont la Providence me fournit , il y a quelque-temps , l'occasion , & qui a tourné également à la gloire de Dieu & au bien de cette Colonie.

Vous sçavez , mon Révérend Pere , que les principales richesses des habitans de l'Amérique méridionale , sont les Negres esclaves , que les vaisseaux de la Compagnie ou les Négocians françois vont chercher en Guinée , & qu'ils transportent ensuite dans nos isles. Ce commerce est , dit - on , fort lucratif , puisqu'un homme fait , qui coûtera 50 écus ou 200 livres dans le Sénégal , se vend ici jusqu'à 12 ou 1500 livres.

Il seroit inutile de vous dire comment se fait la traite des Noirs dans leurs Pays ; quelles sont pour cela les marchandises que l'on y porte , les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité & le libertinage , & les révoltes dans les vaisseaux Négriens. Comment nous nous comportons , nous autres Missionnaires , pour instruire ces pauvres infideles , quand ils sont arrivés dans nos Paroisses. Sur tous ces points,

& f
on
qui
com
frap
faire
Pay
ven

A

cha

aprè

tes

aup

Gen

où i

dans

escl

emr

Qu'

nab

fen

bla

Qu

no

en

for

po

da

au

& sur plusieurs autres de cette nature , on a publié une infinité de relations , qui , sans doute , ne vous sont pas inconnues ; mais ce qui m'a toujours frappé , & à quoi je n'ai pu encore me faire , depuis 24 ans que je suis dans le Pays , c'est la maniere dont se fait la vente de ces pauvres misérables.

Aussi-tôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port , le Capitaine , après avoir fait les démarches prescrites par les Ordonnances du Roi , tant auprès de l'Amirauté que de MM. les Gens de Justice , loue un grand magasin où il descend son monde , & là , comme dans un marché , chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent pour les emmener chez soi au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable & susceptible de réflexions & de sentimens , de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge ! Qu'avons-nous fait à Dieu tous tant que nous sommes , ai-je dit plus d'une fois en moi-même , pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux ?

Cependant les Negres , accoutumés pour la plupart à jouir de leur liberté dans leur Patrie , se font difficilement au joug de l'esclavage , quelquefois

même on le leur rend tout-à-fait insupportable ; car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux , non-seulement les égards que la Religion prescrit , mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient , ce que nous appellons ici *aller marron* ; & la chose leur est d'autant plus aisée à Cayenne , que le Pays est , pour ainsi dire , sans bornes , extrêmement montagneux , & boisé de toutes parts.

Ces sortes de désertions (ou marronnages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier , nos Rois , dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves , ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans cette faute. La première fois qu'un esclave s'enfuit , si son maître a eu la précaution de le dénoncer au Greffe , & qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation , il a les oreilles coupées , & on lui applique la fleur-de-lis sur le dos. S'il récidive , & qu'après avoir été déclaré en Justice , il reste un mois absent , il a le jarret coupé ; & à la troisième rechûte il est pendu. On ne sauroit douter que la sévérité de ces loix

n'en
le
jour
qui
leur
tant
mar
ne s
quan
qu'il
fâch
Holl
péri
core
dit ,
que
leurs
Pe
ble
neur
Mo
teu
avo
rass
d'ic
gro
rég
si
ge
le

n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir ; mais il s'en trouve toujours quelques-uns de plus téméraires , qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté ; tant que le nombre des fugitifs , ou marrons , n'est pas considérable , on ne s'en inquiète guere ; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper , parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandois de Surinam ont souvent expérimenté , & ce qu'ils éprouvent encore chaque jour , étant , à ce qu'on dit , habituellement menacés de quelque irruption funeste , tant ils ont de leurs esclaves errants dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur , M. d'Orvilliers , Gouverneur de la Guiane Françoisé , & M. le Moyne , notre Commissaire Ordonnateur , n'eurent pas plutôôt appris qu'il y avoit près de 70 de ces malheureux rassemblés à environ 10 ou 12 lieues d'ici , qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes réglées & de milice. Ils combinerent si bien toutes choses , suivant leur sagesse & leur prudence ordinaire , que le détachement , malgré les détours qu'il

lui fallut faire parmi des montagnes inaccessibleles , arriva heureusement.

Mais toutes les précautions & toutes les mesures que put prendre cette troupe, ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés , dont un fut tué , parce qu'après avoir été pris , il vouloit encore s'enfuir.

Au retour de ce détachement , M. le Gouverneur, à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre des fugitifs , de leurs différens établissemens , & de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre , se dispoſoit à envoyer un ſecond détachement , lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre miniſtere de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener dans le bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous ſauvions d'abord la vie du corps & de l'ame à tous ceux qui auroient pu être tués dans le bois ; car il n'y a guere d'espérance pour le ſalut d'un Negre qui meurt dans ſon marronage. Nous évitions encore à la Colonie une dépenſe conſidérable , & aux troupes une très-grande fatigue. Outre cela , ſi nous avions le bonheur de réuſſir ,

nou
des
don

par

d'a

tior

ſéra

dep

gra

voi

Fra

voy

che

de

acc

le c

tom

(

foi

n'e

qu'

dét

for

rir

mi

dit

ne

un

en

nous faisons rentrer dans les ateliers des habitans , un bon nombre d'esclaves dont l'absence faisoit languir les travaux.

Cependant, quelques bonnes que nous parussent ces raisons , elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroissoit trop douce pour des misérables , dont plusieurs étoient fugitifs depuis plus de 20 ans , & accusés de grands crimes ; & d'ailleurs ils pouvoient , disoit-on , s'imaginer que les François les craignoient , puisqu'ils envoyoit des Missionnaires pour les chercher. Enfin , après deux ou trois jours de délibération , notre proposition fut acceptée , & la Providence permit que le choix de celui qui feroit ce voyage , tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici & qui pesoient la chose à un poids trop humain , n'en eurent pas plutôt connoissance , qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. Qu'allez-vous faire dans ces forêts , me disoient les uns , vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère ? Ces malheureux Negres , me disoient les autres , craignant que vous ne vouliez les tromper , vous feront un mauvais parti. On me représentoit encore que je pouvois donner dans quel-

que piège; parce qu'en effet les Negres marrons ont coutume de creuser, au milieu des sentiers, des fosses profondes dont il couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, en sorte qu'on ne s'apperçoit point du piège; & si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures & pointues dont ces fosses sont hérissées; vous perdrez votre temps & vos peines, disoient les moins prévenus: très-sûrement vous n'en ramèneriez aucun; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté pour revenir jamais se foumettre à l'esclavage.

Vous comprenez aisément, mon Révérend Pere, que de semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état qui n'ont quitté biens, parens, amis, Patrie, & qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des ames à Dieu: trop heureux s'ils pouvoient donner leur vie pour la gloire du Grand Maître, qui, le premier, a sacrifié lui-même la sienne pour nous.

Je partis donc avec quatre des esclaves de la maison, & un Negre libre qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, & qui devoit me servir de

gui
por
fair
d'al
To
qui
la r
ma
Cie
enf
boi
nou
jou
che
ma
fim
pal
dar
esp
à c
me
he
pr
qu
Pl
un
no
fe
C

guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle & les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au fault de Tonne-Grande; c'est une des rivieres qui arrosent ce Pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte Messe de grand matin, pour implorer les secours du Ciel sans lequel nous ne pouvons rien; ensuite nous nous enfonçâmes dans le bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la maniere du Pays; c'est-à-dire, que nous fîmes à la hâte, avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs especes dans le Pays, un petit ajoupa (c'est une especes d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps).

Dès qu'il fut jour, nous nous remîmes en route; &, entre deux & trois heures après-midi, nous apperçûmes la premiere habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée la Montagne de Plomb, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres & rondes, dont ces malheureux se servent en guise de plomb à giboyer. Comme je vis la fumée à travers le

bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage, n'étoient pas loin. Mais je me trompois dans ma conjecture; cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, & de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs.

Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises, par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, & dont on se sert ici au lieu de cloche, pour donner aux Negres le signal du lever & des heures du travail. Mais voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes, dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois, n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger, comme nous avions fait, le jour précédent; c'est-à-dire, que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible, mon Révérend Pere, de vous exprimer tout ce

que la crainte inspira à mes gens de me représenter. Ils appréhendoient qu'à chaque instant on ne tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avois beau les rassurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoissoient mieux que moi toute la malignité du Negre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; & m'étant levé à la pointe du jour, je fis encore sonner de mon coquillage qui me servoit comme de cor-de-chasse, & dont le son extrêmement aigu devoit certainement se faire entendre fort au loin, sur-tout étant au milieu des vallons & des montagnes. Enfin, après avoir longtemps attendu & m'être promené partout comme la veille, ne voyant venir personne, je résolus d'aller à l'emplacement, où l'on avoit trouvé depuis peu de jours les Marrons, & où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la sainte Messe, comme j'avois fait à Tonne-Grande, après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abattis à l'autre il n'y avoit guère que deux lieues, du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle

ici abattis une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il est sec , pour pouvoir planter le terrain.) Les Marrons ont appelé cet endroit l'abattis du Sault , à cause qu'il y a une chute d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand & bien mieux situé que le premier , qu'ils nomment , comme j'ai dit , la montagne de plomb. C'étoit-là aussi qu'ils prenoient leurs vivres , qui consistent en manioc , bananes , patates , ris , ignames , ananas , & quelque peu de cannes à sucre.

D'abord que nous fûmes à la lisière de l'emplacement , je m'annonçai avec mon signal ordinaire , & ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre sans voir personne. Tout ce que je remarquai , c'est que depuis peu de jours on y avoit arraché du magrivo , & qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué. Mais la fosse étoit si peu profonde , qu'il en sortoit une puanteur extrême : je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la prière sur ce misérable cadavre , dans l'espérance que si quelqu'un de ces compagnons m'appercevoit , cette action pourroit le toucher & l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines ; & ayant passé le reste

du
nou
de l
là u
L
den
fans
de v
fort
à n
pen
toit
nom
qu'
ce n
ave
les l
à l'e
ras
le c
nou
nou
en
jou
tag
d'
de
bo
d'
o

du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes coucher à la montagne de Plomb, pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit se passa, comme la précédente, sans inconvéniens, mais non sans peur de la part de mes compagnons de voyage. Ils étoient surpris de ne voir sortir personne du bois pour se rendre à nous. Je ne sçavois moi-même qu'en penser. Cependant comme ils me rettoit encore un abattis à visiter, qu'ils nomment l'abattis d'Augustin, parce qu'un des Chefs du Marronage qui porte ce nom y faisoit sa demeure ordinaire avec sa bande, je m'imaginois que tous les Marrons s'étoient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embaras étoit que mon guide n'en sçavoit pas le chemin; après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard, & après environ quatre heures de marche, toujours en montant & descendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abattis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grim pant de notre mieux, &

le premier objet qui se présenta à nous furent deux casés ou corbets. J'y cours & j'y trouve du feu, une chaudiere & de la viande fraîchement bouillie, quelques feuilles de tabac à fumer & autres choses semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler; mais après avoir bien appelé & m'être promené par-tout à mon ordinaire pour me bien faire connoître; ne voyant paroître personne & ayant encore assez de jour, je voulus passer plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés.

Mes compagnons de voyage n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, & toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposèrent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma Mission imparfaite; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond du cœur, pour ne vous rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit, tout cela,

ainsi
me f
som
soin
taire
parc
ceux
leur
chiff
le b
autr
nou
L
& c
avo
vall
but
deu
car
lem
de
gnâ
per
ma
da
pa
re
qu
qu

ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, & je n'avois garde d'en rien laisser paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnoient. Ainsi après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans sçavoir ni les uns ni les autres où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence qui nous guidoit & qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des montagnes & des vallons, nous arrivâmes enfin à notre but, n'ayant guères marché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé, car je ne trouvai qu'un abattis nouvellement fait, comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avoit cependant arraché des racines bonnes à manger, & cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes.

Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les Marrons s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement

à leurs trouffes , avoient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours , afin sans doute que ceux qui les poursuivroient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter que de la lisiere du bois ils ne me vissent & qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criois de toutes mes forces , qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté , que j'avois obtenu leur grace entiere ; que mon état me défendant de contribuer à la mort de qui que ce soit , ni directement ni indirectement , je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la Justice ; que du reste ils étoient maîtres de moi & de mes gens , puisque nous n'étions que six en tout & sans armes , au lieu qu'eux étoient en grand nombre & armés : « Souvenez-
» vous , mes chers enfans , leur disois-je ,
» que , quoique vous soyez esclaves , vous
» êtes cependant Chrétiens comme vos
» Maîtres ; que vous faites profession
» depuis votre baptême de la même
» religion qu'eux , laquelle vous apprend
» que ceux qui ne vivent pas chrétiennement tombent après leur mort dans
» les enfers ; quel malheur pour vous si ,
» après avoir été les esclaves des hommes
» en ce monde & dans le temps , vous
» deveniez les esclaves du démon pen-

» dant toute l'éternité. Ce malheur pour-
» tant vous arrivera infailliblement , si
» vous ne vous rangez pas à votre de-
» voir , puisque vous êtes dans un état
» habituel de damnation, car , sans parler
» du tort que vous faites à vos maîtres
» en les privant de votre travail , vous
» n'entendez point la Messe les jours
» saints ; vous n'approchez point des
» Sacremens ; vous vivez dans le concu-
» binage , n'étant pas mariés devant vos
» légitimes Pasteurs. Venez donc à moi,
» mes chers amis , venez hardiment ,
» ayez pitié de votre ame qui a coûté si
» cher à Jesus-Christ.... Donnez-moi la
» satisfaction de vous ramener tous à
» Cayenne ; dédommangez-moi par-là des
» peines que je prends à votre occasion :
» approchez-vous de moi pour me par-
» ler , & si vous n'êtes pas contents des
» assurances de pardon que je vous don-
» nerai , vous resterez dans vos de-
» meures , puisque je ne sçaurois vous
» emmener par force ».

Enfin après avoir épuisé tout ce que
le zèle & la charité inspirent en sem-
blable occasion, aucun de ces misérables
ne paroissant , nous vînmes coucher aux
casés que nous avions laissées dans l'autre
abattis , soit pour éviter la peine de faire

là un logement , soit parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnerent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit. Mais personne ne se montra , de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté , nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de plomb. Nous y séjournâmes tout le Samedi , j'y dis la sainte Messe le Dimanche , & comme j'étois pressé de m'en retourner , parce que les vivres commençoient à nous manquer , je voulus , avant que de partir , y laisser un monument non équivoque de mon voyage , en y faisant planter une croix d'un bois fort dur , & qui subsiste encore.

Cette croix , comme je le dirai plus bas , servit à me faire réussir dans mon entreprise : car d'abord que les Negres Marrons l'eurent apperçue , ils y vinrent faire leur priere , ayant la coutume , malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire) de prier Dieu soir & matin. Ils baptisent même les enfans qui naissent parmi eux , & ont grand soin de les instruire des principes de la foi autant qu'ils en sçavent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonnerre-Grande , où j'avois laissé mon canot , je

fis
le p
jet.
que
fair
jou
cen
teft
sec
fero
avo
pro
je p
lon
nift
pou
l'ét
A
ce
cla
par
po
tife
en
d'a
ch
qu
y
v
ri

Je fis sçavoir à M^{rs} d'Orvilliers & Lemoine le peu de réuffite qu'avoit eu mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les Pâques aux Negres ; j'ajoutai que m'étant mis , au commencement de mon voyage , sous la protection des Anges-Gardiens , j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laifseroient point retourner à Cayenne fans avoir quelque connoissance des enfans prodigues qui en étoient l'objet. Enfin je priai ces Messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord accordée pour eux ; & ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier.

Après cette réponse , je commençai ce qu'on appelle ici les Pâques des esclaves du quartier ; c'est-à-dire , que je parcourus les différentes habitations pour confesser ceux qui sont déjà baptisés , & pour instruire ceux qui sont encore infideles. C'est notre coutume d'aller ainsi , au moins une fois l'an , chez tous les Colons nos Paroissiens , quelques éloignés qu'ils soient , car il y a ici des Paroisses qui ont quinze & vingt lieues d'étendue ; & vous ne sçauriez croire , mon Révérend Pere , le

bien qu'il y a à faire, & qu'on fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le Missionnaire, qui est chargé de cette bonne œuvre, met la paix dans les familles désunies, en terminant leurs petits différens ; conclut des mariages pour faire cesser les commerces illicites, à quoi les esclaves sont très-sujets ; tâche de leur adoucir les peines attachées à leur état, en les leur faisant envisager sous des vues surnaturelles ; prend une connoissance exacte de leur instruction actuelle, pour disposer peu-à-peu à la communion ceux qu'ils en jugent capables (notre usage étant de permettre à très-peu de Negres d'approcher de la Sainte-Table, par l'expérience que nous avons qu'ils en sont indignes). Il remontre prudemment aux maîtres les fautes dans lesquelles ils tombent quelquefois envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas assez sur leur conduite spirituelle, soit en les surchargeant de travaux injustes, soit enfin en ne leur donnant pas le nécessaire pour la nourriture & le vêtement, suivant les sages Ordonnances de nos Rois ; il fait mille autres choses de cette nature, qui sont du ressort de son ministère, & qui tendent toutes également à la gloire de Dieu

Dieu & au salut des ames. Il en coûte, à la vérité, beaucoup de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où lorsqu'on est en campagne, on est toujours, ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent, ou accablé de pluies violentes : mais à quoi ne porte pas un zèle bien épuré, & quelles difficultés ne fait-il pas surmonter !

Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion, car ce n'est pas-là mon emploi ordinaire, je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage. J'avois grand soin de dire aux Negres, que s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans le bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux ; mais que si, pendant cet espace de temps, ils ne revenoient pas, ils n'avoient plus ni grâce, ni pardon à espérer ; qu'ils devoient se persuader, au contraire, qu'on les poursuivroit sans relâche, jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

Enfin j'avois fini ma mission & parcouru toutes les habitations des environs de Tonne-Grande ; j'étois même déjà embarqué dans mon canot pour

qu'on fait
courses.
de cette
les fa-
urs petits
es pour
cites, à
s ; tâche
chées à
nvisager
end une
struction
eu à la
gent ca-
rmettre
er de la
ue nous
. Il re-
tres les
nt quel-
soit en
nduite
eant de
ne leur
nour-
s sages
t mille
ui sont
ni ten-
ire de
Dieu

me rendre à Cayenne , un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon dessein aux yeux des hommes , qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès , lorsque je vis venir à moi un autre petit canot nagé par deux jeunes Noirs , porteurs d'une lettre de l'Econome de Mont-Seneri (c'est une sucrerie du quartier) , qui me marquoit que les Negres marrons étoient arrivés chez lui , & qu'ils me demandoient avec empressement. J'y vole avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avoient eux-mêmes , & j'en trouve en effet déjà une vingtaine qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se rendre. Quelle agréable surprise pour moi , mon Révérend Pere , de voir mes vœux accomplis , lorsque je m'en croyois le plus éloigné ! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces brebis égarées depuis si long-temps , & qui rentroient dans le bercail , je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux ; & ils me répondirent constamment , qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir ; mais qu'ayant vu le signe de notre rédemption arboré sur leur terre ,

ils
re
po
fo
ag
ma
j'a
ait
je
jan
en
cir
ve
pr
ré
à C
fug

Pe
dé
fui
po
per
de
ma
d'a
No
bo
l'u
fon

ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grace pour leur ame & pour leur corps étoit arrivé. Que ce soit-là le véritable motif qui les a fait agir, ou que quelqu'un de leurs camarades des différentes habitations que j'avois préparées pour les Pâques, les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois, c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais, quoi qu'il en soit, il en vint peu-à-peu jusqu'à cinquante ; & comme M. notre Gouverneur, qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois, si je ne réussissois pas, me pressoit de me rendre à Cayenne, je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il seroit impossible, mon Révérend Pere, de vous expliquer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux portant sur sa tête & sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuples pour nous voir passer. Les maîtres se félicitoient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves ; & les Noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg, se faisoient une fête de revoir, l'un son pere, l'autre sa mere, celui-ci son fils ou sa fille ; & comme plusieurs

de ceux que je menois n'avoient pas vu la ville depuis très-long temps, & qu'ils y remarquerent bien du changement, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissoit en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en faisant retentir l'air de mille cris d'allégresse & de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux sexes qui étoient nés dans les bois, & qui n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maison à la Françoisé, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant, à leur façon, leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'Eglise, où il y avoit déjà une grande assemblée à cause de la fête de saint François Xavier ; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espece d'amende honorable.

1^o. A Dieu dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps ; 2^o. à leurs maîtres & aux colons, à qui plusieurs d'entre eux avoient porté beaucoup de préjudice ; 3^o. à leurs com-

pagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, &c. après quoi je dis la sainte Messe en action de graces. Ils y assisterent avec d'autant plus de plaisir & de dévotion, que plusieurs d'entr'eux ne l'avoient pas entendue depuis quinze ou vingt ans; & lorsqu'elle fut finie, je les présentai à M. le Gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avois promis de sa part: ensuite on les remit à leurs maîtres respectifs.

On dépêcha aussi-tôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plantations, & pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteroient, s'ils ne se rendoient pas volontairement; mais une maladie qui se mit dans la troupe, aussi-tôt qu'elle arriva sur les lieux, fit échouer cette opération: en sorte que ceux que j'avois laissés au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, & qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole, & sont encore dans les bois. Il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce seroit un très-grand malheur pour cette colo-

nie. Mais les sages mesures que nos Messieurs prennent pour l'empêcher, paroissent nous mettre à couvert d'un tel désordre. Je vous prie cependant, mon Révérend Pere, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grace du Ciel. Je suis, &c.

L E T T R E

*Du Pere Ferreira, Missionnaire Apostolique
à Connani, à Monsieur * * *.*

A Connany, ce 22 Février 1778.

M O N S I E U R,

J'ai reçu jeudi dernier, dix-neuf du présent, la lettre que vous m'avez écrite. Ce jour-là même j'eus un accès de fièvre, & un second trois jours après, qui m'obligea de me mettre au lit, & de prendre le lendemain un vomitif: le Pere Padilla en fit autant, attaqué lui-même d'une fièvre tierce depuis quinze jours, qui est dégénérée en fièvre quarte; cette fièvre, qui ne l'a point quitté jusqu'à présent, l'a extraordinairement af-

foibli. Il me charge de vous dire bien des choses, & vous prie, ainsi que moi, de présenter nos respects à Monseigneur le Préfet, à la lettre duquel nous n'avons pu répondre, tant à cause de notre situation actuelle, que parce que le temps nécessaire nous a manqué. Nous lui avons déjà écrit d'*Oyapoc* par le Capitaine qui nous a conduit ici.

Que vous dirai-je de notre état actuel? Nous habitons dans un petit carbet, où nous sommes exposés à toutes les injures de l'air; la pluie & le vent y pénètrent, & nous sommes d'autant plus sensibles à cette incommodité, que nous avons plus à souffrir du côté de la santé, & que nous sommes moins dans le cas d'y remédier pour le présent. Je passe sous silence tous les autres désagréemens inséparables de la carrière dans laquelle nous ne faisons que d'entrer, & qui nous font adorer en silence les décrets d'un Dieu qui console dans les tribulations, & qui n'humilie ses Ministres que pour les rendre plus actifs, & plus propres à ses desseins. Nous lui sommes déjà redevables de la satisfaction que nous avons d'être parmi les Indiens, presque tous déserteurs du Portugal, qui ont eu le bonheur d'être

s que nos
empêcher,
ouvert d'un
pendant,
bindre vos
tenir. cette

Apostolique
**

evrier 1778.

-neuf du
ez écrite.
es de fie-
près, qui
, & de
nitif: le
qué lui-
s quinze
quarte;
itté jus-
ment af-

instruits dès leur enfance des principes de la Religion. Il est vrai que , par le défaut de Missionnaires , ces premières semences de l'Évangile sont restées incultes parmi eux ; mais ils nous témoignent la plus grande joie d'être à même aujourd'hui de mettre en pratique ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse ; ils viennent à nous avec empressement , & consentent volontiers à construire leurs cabets autour de nous , & à former une bourgade ; nous en attendons incessamment quinze ou seize familles. Nous avons déjà baptisé quinze petits enfans , & beaucoup d'autres nous seront présentés lorsqu'un temps moins pluvieux permettra aux parens de remonter de l'embouchure des rivières appellées *Maribanaré* & *Macari*. Il y a même des adultes qui demandent le baptême , que nous ne pouvons leur accorder que dans un cas de nécessité , parce qu'ils ne sont pas suffisamment instruits : nous sçavons là-dessus l'intention de Notre Seigneur ; il a dit à ses premiers Ministres : Allez , enseignez : baptisez ; mais ce qui nous cause beaucoup d'embarras , ce sont les mariages , ou plutôt le concubinage de nombre d'Indiens du Para , où ils ont laissé leurs

fer
leur
lia
leur
plu
par
Ch
del
pay
que
con
ce
Ce
che
le
res
éga
exp
spin
con
à n
feu
do
con
rie
la
tre
Pa
d'
de

principes
ne, par le
premieres
estées in-
us témoi-
re à même
atique ce
nessé; ils
essément,
construire
us, & à
en atten-
seize fa-
fé quinze
d'autres
un temps
x parens
e des ri-
t *Macari*.
mandent
ons leur
écessité,
samment
s l'inten-
dit à ses
seigneurz :
se beau-
ariages,
nombre
fé leurs

femmes, & réciproquement des Indiennes
leurs maris qui ont formé d'autres al-
liances ici, & ont même des enfans de
leur commerce criminel, souvent avec
plusieurs, quelques-uns même avec leurs
parentes. Il y en a d'autres qui, quoique
Chrétiens, ont contracté avec des infi-
delles, & des fidelles avec des Indiens
payens. Nous avons déjà la promesse de
quelques-uns de ceux qui n'ont qu'une
concubine, de faire, en face de l'Eglise,
ce que nous leur prescrivons à cet égard.
Ce sont ces sortes de mariages, mon
cher confrere, qui nous mettent dans
le cas de recourir au Pere des lumie-
res; nous vous prions de les demander
également pour nous. Après vous avoir
exposé l'état de notre Mission quant au
spirituel, je vous dirai, pour ce qui
concerne le temporel, que nous avons
à notre service une très-bonne Blanchif-
seuse Indienne, & son fils âgé de 20 ans,
dont nous sommes on ne peut pas plus
contens; il est industrieux, fidele, labo-
rieux, nous fait bonne cuisine, & sert bien
la Messe. Il fut jadis domestique d'un Prê-
tre Missionnaire parmi les Indiens du
Para. Nous avons en outre deux enfans
d'onze à douze ans, deux chasseurs &
deux Pêcheurs. Moyennant une certaine

rétribution ils nous approvisionnent assez bien; &, au cas que quelques-uns d'entre eux viennent à nous manquer, il s'en présente déjà d'autres pour les remplacer, tant pour la chasse que pour la pêche. Communiquez, s'il vous plaît, ma lettre à Monseigneur le Préfet, s'il est encore à Cayenne, & faites-lui nos excuses de ce que nous ne lui avons point écrit, ce que nous aurions fait inmanquablement si la santé nous l'eût permis, & il falloit ces besoins pressans, j'ose vous l'avouer, pour vous écrire dans la circonstance où je me trouve. Je souhaite que Dieu vous l'accorde, cette santé, si nécessaire pour remplir vos fonctions, tant au College qu'à la Paroisse. Je vous sçais toujours bon gré de m'avoir mis à même, lorsque nous étions à Cayenne, de partager avec vous les travaux du saint ministère dans la Savanne; je le ferois encore volontiers si je ne me croyois de plus en plus appelé à la conversion des Indiens parmi lesquels je suis résolu de mourir: ma destinée paroît fixée sur ce peuple dur & barbare, parmi lequel j'espère faire plus de fruit, Dieu aidant, que parmi une Nation plus cultivée & plus policée, dont la conduite exige plus de talent,

que je ne
moi. s'il
Mathos q
réservant
laquelle v
de la Mess
cher défur
pointemen
vous a lai
à 195 liv
nous faire
font nécess
je vous fe
pirogue pa
ma lettre;
nous arriv
d'être, &c

que je ne puis m'en attribuer. Envoyez-moi. s'il vous plaît, les effets du Pere Mathos qui sont restés chez-vous, ne réservant que la soutanne, pour prix de laquelle vous offrirez le saint sacrifice de la Messe pour le repos de l'ame du cher défunt. Vous prendrez sur mes appointemens la somme des dettes qu'il vous a laissées, qui montent, je pense, à 195 livres; le reste vous servira à nous faire l'achat des denrées qui nous sont nécessaires actuellement, & dont je vous ferai le détail; profitez de la pirogue par laquelle je vous fais passer ma lettre; ayez soin que tout puisse nous arriver sain & sauf. J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E

*Du Pere Padilla , Missionnaire Aposto-
lique à Connany , à Messieurs * * * .*

A Connany le 8 Avril 1778.

M E S S I E U R S ,

Monsieur Monach qui est entré avant-
hier dans cette riviere , m'a remis les
lettres & les divers effets dont vous
l'aviez chargé pour moi : je suis aussi
sensible à cette preuve de vos bontés ,
qu'à l'intérêt que vous voulez bien
prendre à ma santé. Elle n'est pas aussi
bonne que je le désirerois ; les sievres
tierces m'obligent depuis long-temps de
garder la chambre , & la douleur que
j'ai éprouvée en voyant mourir à mes
côtés mon confrere le Pere Ferreira , ne
contribue pas peu peut-être à la lenteur
de mon rétablissement. Des sievres con-
tinuelles & violentes l'ont emporté en
peu de jours. J'ose espérer cependant
que le Seigneur me donnera des forces
pour arriyer au but que je me suis pro-

posé en venant ici. Lorsque ma santé me le permettra, je m'occuperai, avec tout le zèle & l'activité qui dépendront de moi, de l'établissement de cette Mission, & je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me mettront à même de répondre à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner.

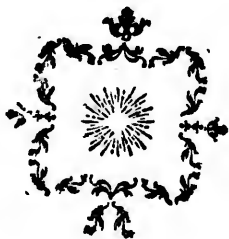
J'expédierai, Messieurs, ainsi que vous me le prescrivez, des canots Indiens ou de pêcheurs blancs lorsqu'ils seront à ma portée, ce qui est rare, pour vous instruire de ce qui pourra vous intéresser dans ce quartier, & en même temps pour vous faire parvenir ma demande sur les secours dont je pourrois avoir besoin par la suite. Je n'omettrai rien non plus pour faire revenir les Indiens sur l'idée défavantageuse qu'on a cherché à leur donner de l'établissement de cette Mission. Jusques-à-présent j'ai lieu d'être satisfait du zèle & de l'empressement qu'ils ont montré, & j'espère les entretenir dans ces mêmes sentimens.

J'ai remis à M. Monach les divers effets que j'avois ici appartenans au Roi, & qui étoient en prêt aux Révérends Peres Mathos & Ferreira. Ci-jointe est la note de ce que j'ai l'honneur de vous adresser. Je garderai seulement ce qui

est à mon usage , le reste me devient superflu.

Quant aux bestiaux que vous désiriez multiplier ici , les Savannes me paroissent très-propres à la réussite de votre projet ; au reste M. Monach qui les a visitées, vous rendra compte des remarques qu'il aura pu y faire.

Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien m'excuser si je me sers d'une main étrangere pour répondre aux lettres dont vous m'honorez ; ma foible santé me défend dans ce moment toute espece d'application, mais mon cœur n'en est pas moins pénétré de tous les sentimens de reconnoissance & de respect que vous m'inspirez, & avec lesquels je suis, &c.



L E T T R E

*Du Pere Stanislas Arlet, de la Compagnie
de Jesus, au Révérend Pere Général de
la même Compagnie; traduite du latin
sur une nouvelle Mission du Pérou.*

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

L'an 1697, la veille de la fête de saint Pierre & de saint Paul, nous arrivâmes au Pérou, le Pere François Boriné mon compagnon & moi, tous deux, graces à Dieu, dans une santé parfaite, & sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des saints Apôtres, votre Paternité nous avoit donné permission de quitter la Bohême, notre patrie, pour passer aux Indes d'occident. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos Supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établissement

nouveau. Nous lui avons donné le nom du Prince des Apôtres, sous les auspices de qui la Mission a été entreprise & commencée, & on l'appelle la résidence de saint Pierre.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver se nomme *Canisiens*, Ce sont des hommes Sauvages & peu différens des bêtes pour la maniere de vivre & de se conduire. Ils vont tous nus, hommes & femmes. Ils n'ont point de demeure fixe, point de loix, nulle forme de gouvernement. Egaleement éloignés de la Religion & de la superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu, ni aux Démons, quoiqu'ils aient des idées assez formées du souverain Etre. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche & menaçant, je ne sçai quoi de féroce dans toute la figure. On ne sçauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays, parce que l'on ne les voit jamais assemblés, & qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins; & quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats, ou ils les font esclaves pour toujours, ou, après les avoir rôtis sur

les charbons, ils les mangent dans leurs festins, & se servent, au lieu de tasses, des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés.

Ils sont fort adonnés à l'yvrognerie, & quand le feu leur monte à la tête après s'être querellés & dit bien des injures, souvent ils se jettent les uns sur les autres, se déchirent & se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres défordres bien plus honteux, auxquels ils s'abandonnent brutalement, lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc & les fleches & une espece de long javelot fait de roseaux longs & pointus, qu'ils lancent de loin contre l'ennemi avec tant d'adresse & de force, que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux, les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes, les journées entieres, est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares, sans armes & sans soldats, accompagnés seulement de quelques Chrétiens Indiens, qui nous ser-

voient de guides & d'interpretes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer, car plus de douze cens hommes sortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jeter les fondemens de notre nouvelle peuplade. Comme j'amais ils n'avoient vu ni chevaux, ni hommes, qui nous ressemblassent pour la couleur & pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à notre premiere rencontre, fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc & les fleches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissoit; ils étoient hors d'eux-mêmes ne sçachant que dire, & ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pu venir dans leurs forêts. Car ils pensoient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits & le cheval sur lequel il étoit monté, n'étoient qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire; & la vue d'une nature si monstrueuse les tenoit dans une espece de saisissement, qui les rendoit comme immobiles.

Un de nos Interpretes les rassura, leur expliquant qui nous étions, & les raisons de notre voyage, que nous ve-

nions de l'autre extrémité du monde seulement pour leur apprendre à connoître & à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières, dont nous étions convenus, & qui étoient à leur portée, sur l'immortalité des ames, sur la durée de l'autre vie, sur les récompenses que Dieu leur promettoit après leur mort, s'ils gardoient ses Commandemens, sur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raison, s'ils se rendoient rebelles à la lumière qui les venoit éclairer de si loin.

Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau suit le Pasteur, & nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà six Nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts ont envoyé des Députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, & nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces Députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, & nous les

avons renvoyés chez eux chargés de présens. Ces présens ne sont que quelques petits grains de verre dont ils font apparemment des bracelets & des colliers. L'or & l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, & si j'avois pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur & de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien situé & fort agréable, vers la hauteur d'environ quatorze degrés de latitude australe. Elle a au midi & à l'orient une plaine de plusieurs lieues d'étendue, plantée par intervalles de beaux palmiers : au septentrion un fleuve grand & poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue *Canisienne* : à l'occident ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférans, & très-propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des dains, des sangliers des singes, & toutes sortes de bêtes fauves & d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues & en places

publicques; & nous y avons une maison comme les autres, avec une chapelle assez grande. Nous avons été les Architectes de tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Il faut avouer que les chaleurs sont ici très-grandes, par la nature du climat. C'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons; & si ce n'étoient les vents qui soufflent par intervalles, & qui rafraîchissent un peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevés dans les pays septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages & des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquens. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour & nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain & de vin que ce qu'il en faut pour dire la Messe. C'est de la riviere & de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, & on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets différens, qu'un peu de sel, quand on en a; car souvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou

des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la delicateffe; & dans une si grande disette de toutes-chofes, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, mon Révérend Pere, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible Mission, je n'ai pas eu un mauvais jour; & certainement ce que je m'en figurois, lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquiétude & de dégoût, que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore au siecle dans les meilleurs lits: tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus, que les maux même ne sçauroient faire.

La vue seule de ce grand nombre de Catéchumenes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foi, & qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs & de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, &

es
avons parlé
ations pleines
out ce qu'on
pour la com-
esse ; & dans
outes-choſes,
très-content,
n Révérend
, depuis que
Mission, je
r ; & certai-
ois, lorsque
me donnoit
dégoût, que
périence de
. Je repose
terre dure,
encore au
: tant il est
maux tour-
us, que les
e.

nombre de
rent avec
embrasser la
s du bap-
de mœurs
r d'autres
t un char-
foule, &

A un air content, le matin, à l'explication du catéchisme, & le soir aux prieres que nous faisons faire en commun ; de voir les enfans disputer entr'eux à qui aura plutôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mysteres ; nous reprendre nous-mêmes quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, & nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire ; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier Sacrement de notre Religion, venir nous avertir à toutes les heures du jour & de la nuit, & quand quelqu'un d'eux est extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser ; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au grand Maître une grande maison, c'est ainsi qu'ils nomment Dieu & l'Eglise, pendant que plusieurs d'entr'eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On ſçait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la pluralité des femmes, & la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le Christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse & toute la réserve que demandoit un point si

délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, & nous fîmes obéis par-tout, hormis en trois familles, sur lesquelles nous n'avons pu encore rien gagner. Il n'en a pas plus couté pour les guérir de l'yvrognerie; ce qui doit paroître admirable & fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer & à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, & nous avons semé une assez grande quantité de coton pour avoir dans quelques années de quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes & les femmes indifféremment nous écoutent, & se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grace & la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté pour porter ces chers fideles à faire tout le bien que nous leur inspirons.

Voilà, mon Révérend Pere, ceux à qui a passé le Royaume de Dieu, que
sa

sa ju
a ôt
rope
schin
rico
mer
lont
nent
men
C'es
qu'e
sauv
de l'
aien
senti
déjà
civil
quan
à no
leurs
des,
la m
invit
qui
logis
ils e
héra
me
don
fort

sa justice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes Provinces de l'Europe, qui se sont livrées à l'esprit de schisme & d'hérésie. Oh ! si sa miséricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obstinent à fermer les yeux, qu'apparemment il y auroit bientôt ici des Saints ! C'est une chose qui paroît incroyable, qu'en un an de temps des hommes tout sauvages & qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom & la figure, aient pu prendre si promptement des sentimens d'humanité & de piété. On voit déjà parmi eux des commencemens de civilité & de politesse. Ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent, & nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou & baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux ; & , dans leur pauvreté, ils exercent une espece d'hospitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs freres & de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion. De sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la

grace de Dieu , qui nous a tant aidé jusqu'ici , nous ferons de ces Nations non-seulement une Eglise de vrais fideles , mais encore avec un peu de temps une Ville, peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les loix de la parfaite société.

Pour ce qui regarde les autres Missions fondées en ce pays-ci depuis dix ans, je dirai à votre paternité ce que j'ai appris , que le Christianisme y fait de très-grands progrès , plus de quarante mille Barbares ayant déjà reçu le baptême. C'est un concours & une modestie rare dans les Eglises, un respect profond à l'approche des Sacremens ; les maisons des particuliers retentissent souvent des louanges de Dieu qu'on y chante , & des instructions que les plus fervens font aux autres. M'étant trouvé dans une de ces Missions pendant la semaine sainte, j'eus la consolation de voir dans l'Eglise plus de cinq cens Indiens qui châtioient rigoureusement leur corps le jour du Vendredi-saint, à l'honneur de Jesus-Christ flagellé. Mais ce qui me tira des larmes de tendresse & de dévotion, ce fut une troupe de petits Indiens & de petites Indiennes , qui, les yeux humblement baissés, la tête cou-

ron
à de
tere
post
cifié
Mai
tron
nos
que
de d
à l'a
jure
nou
nou
de n
tout
vons
& d
une

A
gnob
rels
temb

ronnée d'épines, & les bras appliqués à des poteaux en forme de croix, imiterent plus d'une heure entiere en cette posture l'état pénible du Sauveur crucifié qu'ils avoient là devant les yeux. Mais afin que nos espérances ne nous trompent point, & que le nombre de nos nouveaux fideles s'augmente chaque jour avec leur ferveur, du fond de ces grands déserts où nous sommes à l'autre extrêmité du monde, je conjure votre Paternité de se souvenir de nous dans ses saints sacrifices, & de nous procurer le même secours auprès de nos Peres & Freres répandus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jesus-Christ, & dans les prieres desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis, &c.

Au Perou, de la Mission que les Espagnols appellent Moxos, & que les naturels du pays nomment Canisie, le 1 Septembre 1698.



M É M O I R E

Touchant l'état des Missions nouvellement établies dans la Californie , par les Peres de la Compagnie de Jesus , présenté au Conseil Royal de Guadalaxara au Mexique , le 10 de Février de l'année 1702 , par le Pere François-Marie Picolo , de la même Compagnie , & un des premiers Fondateurs de cette Mission. Traduit de l'Espagnol.

MESSEIGNEURS,

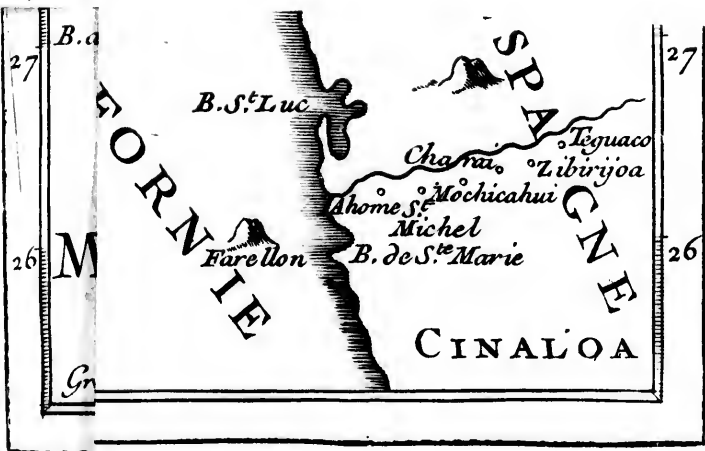
C'est pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact & fidele des découvertes & des établissemens que nous avons faits, le Pere Jean-Marie de Salvatierra & moi, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays.

Nous nous embarquâmes au mois d'Octobre de l'année 1697, & nous passâmes la mer, qui sépare la Californie du nouveau Mexique, sous les aus-

27 B
26 M
C

ellement
 es Peres
 senté au
 au Me-
 e 1702,
 lo, à la
 premiers
 aduit de

ie vous
 donner
 is vous
 ele des
 ns que
 -Marie
 Califor-
 e nous
 s.
 u mois
 & nous
 Califor-
 es auf.



**PASSAGE PAR TERRE
A LA CALIFORNIE**

*Decouvert par le Rev. Pere :
Eusebe-François Kino Jesuite
Depuis 1698 jusqu'à 1701
ou l'on voit encore les Nouvelles
Missions des PP. de la Compagnie de Jesus*

5. 10. 15. 20. Lieues

35
34
33
32
31
30
29
28
27
26

PARTIE DE LA CALIFORNIE

MER DE MER DU SUD



Gravée par Infelin.
1685.



pices
Dame
avec
nous
avec
pagn
pied
la fa
que n
ornée
le pu
puiff
favor
été fu
Le
ter d
depu
effor
& p
peup
pouv
nous
des
ense
étern
notr
nous
noiff
nous
pou

pices & sous la protection de Notre-Dame de Lorette, dont nous portions avec nous l'image. Cette étoile de la mer nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnoient. Aussi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçâmes l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes; &, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avoit été sur mer.

Le Démon que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il étoit depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise, & pour nous empêcher de réussir. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, & de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne sçavoient pas notre langue, & qu'il n'y avoit, parmi nous, personne qui eût aucune connoissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays, que pour leur enlever la pêche des perles,

comme d'autres avoient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, & vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avoit alors qu'un très-petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquèrent, & la multitude de fleches & de pierres qu'ils nous jetterent fut si grande, que c'étoit fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenoit lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouverent avec nous, aidés du secours d'enhaut, soutinrent vigoureusement l'attaque, & repousserent les ennemis avec tant de succès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite.

Les Barbares, devenus plus traitables par leur défaite, & voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneroient rien sur nous par la force, nous députerent quelques-uns d'entr'eux; nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue, pour leur faire concevoir ce qui nous avoit portés à venir en leur pays. Ces députés détromperent leurs compatriotes de l'erreur où ils étoient; de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, & nous

mar
nou
sain
che
posi
fonc
ce p
part
ces
char
enfa
ven
& f
trin
se tr
instr
saint
mes
ne c
ques
nou
reçu
étio
Et n
vid
plu
nag
env
mel

marquerent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte Religion, & leur apprendre le chemin du Ciel. De si heureuses dispositions nous animerent à apprendre à fond la langue *Monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passerent partie à étudier & partie à catéchiser ces peuples. Le Pere de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, & moi les enfans. L'affiduité de cette jeunesse à venir nous entendre parler de Dieu, & son application à apprendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'elle se trouva en peu de temps parfaitement instruite. Plusieurs me demanderent le saint baptême, mais avec tant de larmes & de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades & quelques vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi, dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême. Et nous avons lieu de croire que la Providence n'avoit prolongé les jours à plusieurs d'entr'eux, que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mamelle, qui, des bras de leurs meres,

s'envolèrent au Ciel, après avoir été régénérés en Jesus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le Pere de Salvatierra & moi, nous séparer, & nous priver de la satisfaction que nous avons de vivre & de travailler ensemble. Il prit la route du nord, & je pris celle du midi & de l'occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses Apostoliques : car, comme nous sçavions bien la langue, & que les Indiens avoient pris en nous une véritable confiance, ils nous invitoient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, & se faisoient un plaisir de nous y recevoir & de nous y amener leurs enfans. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les Mysteres de notre Religion. C'est ainsi que le Pere de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la Mission de *Lorettè-Concho* & celle de saint Jean de *Londo* : & moi tous le pays qu'on appelle à présent la Mission de

fain
s'ét

F

côt

Nat

voi

lan

&

nou

obl

bea

&

ral

app

cet

mes

mer

tan

Die

déj

très

cev

pu

de

tru

fav

de

lois

dan

me

ſaint François Xavier de *Biaundo*, qui s'étend jufqu'à la mer du Sud.

En avançant ainſi chacun de notre côté, nous remarquâmes que pluſieurs Nations de langues différentes, ſe trouvoient mêlées enſemble, les unes parlant la langue *Monqui* que nous ſçavions, & les autres la langue *Laymone* que nous ne ſçavions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *Laymon*, qui eſt beaucoup plus étendu que le *Monqui*, & qui nous paroît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes ſi fortement à l'étude de cette ſeconde langue, que nous la ſçûmes en peu de temps, & que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en *Laymon*, & tantôt en *Monqui*. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déjà baptifé plus de mille enfans, tous très-bien diſpoſés, & ſi empreſſés à recevoir cette grace, que nous n'avons pu réſiſter à leurs inſtantes prières. Plus de trois mille Adultes également inſtruits, défirerent & demandent la même faveur; mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loisir, & pour les affermir davantage dans une ſi ſainte réſolution. Car comme ces peuples ont vécu long-temps

dans l'idolâtrie & dans une grande dépendance de leurs faux Prêtres, & que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger & volage, nous avons eu peur, si l'on se pressoit, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou qu'étant Chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte Religion au mépris des Idolâtres. Ainsi on s'est contenté de les mettre au nombre des Catéchumenes. Le samedi & le dimanche de chaque semaine, ils viennent à l'Eglise & assistent avec les enfans déjà baptisés, aux instructions qui s'y font; & nous avons la consolation d'en voir un grand nombre qui persévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais disciples de Jesus-Christ.

Depuis nos secondes découvertes; nous avons partagé toute cette contrée en quatre Missions. La première est celle de *Concho*, ou de Notre-Dame de Lorette; la seconde est celle de *Biaundo*, ou de saint-François Xavier; la troisième, celle de *Yodivineggé*, ou de Notre-Dame des Douleurs; & la quatrième, qui n'est encore ni fondée ni tout à fait si bien établie que les trois autres, est celle de saint Jean de *Londo*.

Chaque Mission comprend plusieurs

bo
ne
gig
tro
Ce
le r
Vo
lieu
à d
Lop
bou
çoi
mia
Lic
tro
Un
lieu
à qu
Ces
mid
Nu
lieu
qua
C
sec
tro
une
ser
bo
du

bourgades. Celle de *Lorette-Concho* en a neuf dans sa dépendance; sçavoir, *Liggigé* à deux lieues de *Concho*, *Jetti* à trois lieues, *Tuiddu* à quatre lieues. Ces trois premières bourgades sont vers le nord, & les six suivantes vers le midi. *Vonu* à deux lieues, *Numpolo* à quatre lieues, *Chuyenqui* à neuf lieues, *Liggui* à douze lieues, *Tripué* à quatorze lieues, *Loppu* à quinze lieues. On compte onze bourgades dans la Mission de saint François Xavier de *Biaundo*, qui sont *Quimiamama*, ou l'Ange-Gardien à deux lieues; *Lichu*, ou la montagne du Cavalier à trois lieues; *Yenuyomu* à cinq lieues; *Undua* à six lieues; *Enulaylo* à dix lieues; *Picolopri* à douze lieues; *Onuta* à quinze lieues; *Onemaito* à vingt lieues. Ces huit bourgades sont du côté du midi. Les deux suivantes sont au nord; *Nuntei* à trois lieues, & *Obbé* à huit lieues. *Cuivuco*, ou sainte Rosalie, à quatre lieues, est du côté de l'ouest.

On avoit bâti une Chapelle pour cette seconde Mission; mais se trouvant déjà trop petite, on a commencé à élever une grande Eglise, dont les murailles seront de brique & la couverture de bois. Le jardin qui tient à la maison du Missionnaire, fournit déjà toutes

fortes d'herbes, & de légumes, & les arbres du Mexique, qu'on y a plantés, y viennent fort bien, & seront dans peu chargés d'excellens fruits. Le Bachelier Dom Juan Cavallero Ocio, Commissaire de l'Inquisition & de la Croisade, dont on ne sçauroit assez louer le zele & la piété, a fondé ces deux premières Missions, & a été comme le chef & le principal promoteur de toute cette grande entreprise.

Pour ce qui regarde la Mission de Notre-Dame des Douleurs, elle ne comprend qu'*Unubbé*, qui est du côté du nord, *Niumqui*, ou saint Joseph, & *Yodivineggé*, ou Notre-Dame des Douleurs, qui donne le nom à toute la Mission. *Niumqui* & *Yodivineggé*, sont deux bourgades fort peuplées & fort proches l'une de l'autre. Messieurs de la Congrégation du college de saint Pierre & de saint Paul de notre compagnie, érigée en la ville de Mexique, sous le titre des Douleurs de la sainte Vierge, & composé de la principale noblesse de cette grande ville, ont fondé cette Mission, & marquent, dans toutes les occasions, une grande ardeur pour la propagation de la Foi & pour la conversion de ces pauvres Infideles.

Enfin la Mission de saint Jean de

Lom
Les
Bru
Anc
nor
& A
Pere
arde
cult
des
Pere
au M
Mi
lui-r
fait
car
dans
a de
gad
tisé
relâ
adu
A
Me
dan
rép
fuis
que
ter
nou
des

Londo contient cinq ou six bourgades. Les principales sont *Teupnon* ou saint Bruno, à trois lieues du côté de l'est. *Anchu* à une égale distance du côté du nord. *Tamouqui*, qui est à quatre lieues, & *Diutro* à six, regardent l'ouest. Le Pere de Salvatierra, qui brûle d'un zele ardent d'étendre le Royaume de Dieu, cultive ces deux dernieres Missions avec des soins infatigables. J'ai laissé avec lui le Pere Jean d'Ugarte, qui, après avoir rendu au Mexique des services essentiels à ces Missions, a voulu enfin s'y consacrer lui-même en personne depuis un an. Il a fait de grands progrès en peu de temps; car outre qu'il prêche déjà parfaitement dans ces deux langues, dont j'ai parlé, il a découvert, du côté du sud, deux bourgades, *Trippué* & *Loppu*, où il a baptisé vingt-trois enfans, & s'applique sans relâche à l'instruction des autres & des adultes.

Après vous avoir rendu compte, Messieurs, de l'état de la Religion dans cette nouvelle Colonie, je vais répondre maintenant, autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous dirai d'abord ce que nous avons pu remarquer des mœurs & des inclinations de ces peuples, de la

maniere dont ils vivent, & ce qui croit en leur Pays. La Californie se trouve assez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y sont grandes le long des côtes & il y pleut rarement : mais dans les terres l'air est plus tempéré & le chaud n'y est jamais excessif. Il en est de même de l'hiver à proportion. Dans la saison des pluies, c'est un déluge d'eau ; quand elle est passée, au lieu de pluies, la rosée se trouve si abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il eût plu, ce qui rend la terre très-fertile. Dans le mois d'Avril, de Mai & de Juin, il tombe avec la rosée une espece de manne, qui se congele & qui s'endurcit sur les feuilles des roseaux, sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté. Elle est un peu moins blanche que le sucre, mais elle en a toute la douceur.

Le climat doit être sain, si nous en jugeons par nous-mêmes & par ceux qui ont passé avec nous. Car en cinq ans qu'il y a que nous sommes entrés dans ce Royaume, nous nous sommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes, & , parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'étoit attirée son malheur. C'étoit une fem-

me
étan
I
dan
gran
d'ex
pou
bell
& d
ver
fau
neu
cou
des
tire
réf
y a
de
ma
peu
trè
des
&
gro
des
arb
qu
pa

me, qui eut l'imprudence de se baigner étant prête d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellens pâturages en tout temps pour le gros & le menu bétail, de belles sources d'eau vive, des ruisseaux & des rivières dont les bords sont couverts de faules, de roseaux & de vignes sauvages. Les rivières sont fort poissonneuses, & on y trouve sur-tout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des espèces de réservoirs, dont on les tire dans le besoin. J'ai vu trois de ces réservoirs très-beaux & très-grands. Il y a aussi beaucoup de *Xicames*, qui sont de meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainsi on peut dire que la Californie est un pays très-fertile. On trouve sur les montagnes des *Mescalas* (1) pendant toute l'année & presque en toutes les saisons, de grosses pistaches de diverses espèces, & des figues de différentes couleurs. Les arbres y sont beaux, & entr'autres celui que les *Chinos*, qui sont les naturels du pays, appellent *Palo santo*. Il porte beau-

(1) C'est un fruit propre de ce pays-là.

coup de fruit, & l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains. Il y en a de quatorze sortes, dont ces Peuples se nourrissent. Ils se servent aussi des racines des arbres & des plantes, & entr'autres de celle d'*Yyuca*, pour faire une espece de pain. Il y vient des (1) chervis excellens, une espece de faiseoles rouges, dont on mange beaucoup, & des citrouilles & des melons d'eau, d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon, qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainſi, avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, & un peu d'habileté à ſçavoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays extrêmement fertile, & il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueillît en très-grande abondance. Nous l'avons déjà éprouvé nous-mêmes, car ayant apporté de la Nouvelle Espagne du froment, du bled de Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons semés, & nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point d'inſtrumens pro-

(1) Le chervis est une plante potagere, ſa racine est un composé de navets ridés d'un goût très-doux, sucré, agréable, & bons à manger.

prés
ne
mul
nou
C
nou
qua
com
pins
bête
poir
mou
cho
mie
veau
coup
leur
men
ont
quet
mais
& f
man
paru
espe
blan
des
ont
aifés
Out

près à bien remuer la terre, & que nous ne pussions nous servir que d'une vieille mule & d'une méchante charrue que nous avons pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité & qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lievres, des lapins & autres; il y a de deux sortes de bêtes fauves que nous ne connoissons point. Nous les avons appellées des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La première espece est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf, & leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, à celles des beliers. Ils ont la queue & le poil, qui est marqueté, plus courts encore que les cerfs, mais la corne du pied est grande, ronde & fendue comme celle des bœufs. J'ai mangé de ces animaux, leur chair m'a paru fort bonne & fort délicate. L'autre espece de moutons, dont les uns sont blancs & les autres noirs, différent moins des nôtres. Ils sont plus grands & ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément & est propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut se

nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, & plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve en la nouvelle Espagne. Nous avons porté dans la Californie quelques vaches & quantité de menu bétail, comme des brebis & des chevres, qui auroient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps, ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux & de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, & comme les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer.

Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, & presque tous ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie; il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des perdrix d'un goût excellent & en grand nombre, des oies, des canards & de plusieurs autres sortes d'oiseaux de riviere & de mer.

La mer est fort poissonneuse, & le poisson en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchoies & du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez

souv
de to
mon
plus
n'est
il y
& lu
mêm
oblig
mart
la Ne

Il
noît
par
rend
press
form
Il est
cher
riche
ne t
droit
pays
prov
il y

Q
l'éga
prod
aille
de t

souvent des baleines & de toutes sortes de tortues. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer qu'on y tire le sel, il y a des salines dont le sel est blanc & luisant comme le crystal, mais en même-temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il seroit d'un bon débit dans la Nouvelle Espagne où le sel est rare.

Il y a près de deux siècles qu'on connoît la Californie; ses côtes sont fameuses par la pêche des perles, c'est ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus empreffés des Européens qui ont souvent formé des entreprises pour s'y établir. Il est certain que si le Roi y faisoit pêcher à ses frais, il en tireroit de grandes richesses. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en plusieurs endroits, si l'on en cherchoit, puisque ce pays est sous le même climat que les provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le Ciel ait été si libéral à l'égard des Californiens, & que la terre produise d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine & de travail, cependant ils ne font aucun

cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contens de trouver ce qui est nécessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, & surtout du côté du nord, & quoiqu'il n'y ait gueres de bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante & cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, & ils se font des branches & des feuillages, une espee de toit contre les mauvais temps de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre, & y demeurent plusieurs ensemble, à peu près comme les bêtes. Les hommes sont tous nus, au moins ceux que nous avons vus. Ils se ceignent la tête d'une bande de toile très-déliée, ou d'une espee de rézeau; ils portent au cou & quelquefois aux mains pour ornement, diverses figures de nacres de perles assez bien travaillées & entrelassées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds, à peu près comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la fleche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de

leurs
assez
autr

L
mod
jusq
blier
les
épau
à la
zeau
prop
attac
les h
lés d
lages
ture
tiere

L'
hom
fil se
tienne
bien
trou
Du f
nem
du p
usag
hom
cont

leurs ennemis; car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement, portant, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une maniere de tablier tissu de roseaux, comme les nates les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, & portent à la tête, comme les hommes, des rezeaux fort déliés; ces rezeaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux; elles ont, comme les hommes, des colliers de nacres mêlés de noyaux de fruits, & de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, & des brasselets de même matiere que les colliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes & des femmes, est de filer. Le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin & de chanvre, ou bien de matieres cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin, on fait les divers ornemens dont nous venons de parler, & du plus grossier, des sacs pour différens usages, & des rets pour pêcher. Les hommes outre cela, avec diverses herbes dont les fibres sont extrêmement serrées

& filasseuses & qu'ils sçavent très-bien manier, s'emploient à faire une espece de vaisselle & de batterie de cuisine assez nouvelle & de toute sorte de grandeurs. Les pieces les plus petites servent de tasses, les médiocres d'assiettes, de plats, & quelquefois de parasols dont les femmes se couvrent la tête, & les plus grandes de corbeilles à ramasser les fruits, & quelquefois de poëles & de bassins à les faire cuire; mais il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûleroit en très-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, & sont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire: car sitôt que nous faisons quelque faute dans leur langue, c'étoit à plaisanter & à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; &, quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque Mystere ou quelques points de morale, peu conformes à leurs préjugés ou à leurs an-

cienn
cateu
cont
on le
écou
conv
qu'on
parm
ment
réglé
les c
déco
les d
vent
Chac
gré,
porte
les u
En
quest
l'hon
sembl
touch
mir
la ve
avec
& uti
Natio
dire
comm

ciennes erreurs, ils attendent le Prédicateur après le Sermon & disputent contre lui avec force & avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité, & si on les peut convaincre, ils se rendent & font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement ni presque de Religion & de culte réglé. Ils adorent la lune, ils se coupent les cheveux, je ne sçai si c'est dans le décours, à l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs Prêtres qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des loix à son gré, & c'est apparemment ce qui les portent si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin pour satisfaire à la dernière question que vous m'avez encore fait l'honneur de me proposer, & qui me semble la plus importante de toutes, touchant la manière d'étendre & d'affermir de plus en plus dans la Californie la véritable Religion, & d'entretenir avec ces peuples un commerce durable & utile à la gloire & à l'avantage de la Nation, je prendrai la liberté de vous dire les choses comme je les pense, & comme la connoissance que j'ai pu avoir

du pays & du génie des peuples me les fait penser.

Premierement, il paroît absolument nécessaire de faire deux embarquemens chaque année. Le plus considérable pour la Nouvelle Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux Nations; l'autre pour les provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux Missionnaires, & apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déjà ici. Les vaisseaux qui auroient servi aux embarquemens, pourroient aisément d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du nord; & la dépense n'iroit pas loin si l'on vouloit employer les mêmes Officiers & les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que vivant à la maniere de ce pays, ils auroient des provisions presque pour rien, & connoissant les mers & les côtes de la Californie, ils navigeroient avec plus de vitesse & plus de sûreté.

Un autre point essentiel, c'est de pourvoir à la subsistance & à la sûreté tant des Espagnols naturels qui y sont déjà, que des Missionnaires qui y viendront avec nous & après nous. Pour les
Missionnaires

Missionnaires
app
& d
V,
ann
vrai
par
de si
pris
nou
tenir
ne m
cour
Po
ici,
pou
placé
le lie
nous
Dam
bli n
petits
fossé
on y
ment
sainte
naire
ces
couv
fort d
T

Missionnaires, depuis mon arrivée, j'ai appris, avec beaucoup de reconnaissance & de consolation, que notre Roi Philippe V, que Dieu veuille conserver bien des années, y a déjà pourvu de sa libéralité vraiment pieuse & royale, assignant par année à cette Mission une pension de six mille écus, sur ce qu'il avoit appris des progrès de la Religion dans cette nouvelle Colonie. C'est de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers qui ne manqueront pas de venir à notre secours.

Pour la sûreté des Espagnols qui sont ici, le fort que nous avons déjà bâti pourra servir en cas de besoin; il est placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appelé *Concho* par les Indiens; nous lui avons donné le nom de Notre-Dame de Lorette, & nous y avons établi notre première Mission. Il a quatre petits bastions, & est environné d'un bon fossé; on y a fait une place d'armes, & on y a bâti des casernes pour le logement des soldats. La chapelle de la sainte Vierge & la maison des Missionnaires est près du fort. Les murailles de ces bâtimens sont de briques, & les couvertures de bois. J'ai laissé dans le fort dix-huit soldats avec leurs Officiers,

dont il y en a deux qui sont mariés & qui ont famille , ce qui les arrêtera plus aisément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinos* & Negres pour le service , & douze matelots sur les deux petits bâtimens appellés le Saint-Xavier & le Rosaire , sans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi sur le Saint-Joseph. On a été obligé de renvoyer quelques soldats , parce qu'on n'avoit pas au commencement de quoi les nourrir & les entretenir ; cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas assez forte pour défendre long-temps la Nation , si les Barbares s'avisent de remuer. Il faut donc y en établir une semblable à celle de la Nouvelle Biscaye , & la placer dans un lieu d'où elle puisse agir par-tout où il seroit nécessaire. Cela seul, sans violence, pourroit tenir le pays tranquille , comme il l'a été jusqu'ici , grâces à Dieu , quelques foibles que nous fussions.

D'autres choses paroîtroient moins importantes ; mais elles ne le sont pas , quand on voit les choses de plus près. Premièrement , il est à propos de donner quelque récompense aux soldats qui sont venus ici les premiers. On est redevable en partie à leur courage , des bons suc-

cès
d'un
d'au
leur
Se
quel
d'Of
pouv
sans
vien

T
conf
ceux
forni
union
sage
qu'en
Com
nouv
fionn
nister
foin
de C
fera
le Ro
fonne
le tit
Géné
seule
de ce

tels qu'on a eus jusqu'ici ; & l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres & les engagera à imiter la valeur & la sagesse des premiers.

Secondement, il faut faire ensorte que quelques familles de Gentils-hommes & d'Officiers viennent s'établir ici pour pouvoir par eux-mêmes, & par leurs enfans, remplir les emplois à mesure qu'ils viendront à vacquer.

Troisièmement, il est de la dernière conséquence que les Missionnaires, & ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toujours dans une étroite union. Cela a été jusqu'à présent par la sage conduite & par le choix judicieux qu'en a fait d'intelligence avec nous M. le Comte de Montezuma, Viceroi de la nouvelle Espagne. Mais comme les Missionnaires sont assez occupés de leur ministère, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, & que la caisse royale de Guadalaxara fournisse ce qui leur sera nécessaire. Il seroit à souhaiter que le Roi nommât lui-même quelque personne d'autorité & de confiance, avec le titre d'Intendant ou de Commissaire Général, qui voulût par zele, & dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce Royaume, se charger de payer à cha-

cun ce qui lui seroit assigné par la Cour ; & de pourvoir au bien des Colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, & que l'ambition & l'intérêt ne ruinât pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines & de dangers.

Voilà, ce me semble, Messieurs, tout ce que vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit. Il fera de votre sagesse & de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire sçavoir au Roi notre maître. Il aura sans doute beaucoup de consolation d'apprendre qu'à son avènement à la Couronne, Dieu ait ouvert une belle carrière à son zèle. Je venois ici chercher des secours, sans lesquels il étoit impossible, ou de conserver ce que nous venions de faire, ou de pousser plus loin l'œuvre de Dieu. La libéralité du Prince a prévenu & surpassé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur étende son Royaume, autant qu'il étend le Royaume de Dieu, & qu'il vous donne, Messieurs, autant de bénédictions que vous avez de zèle pour faciliter l'établissement de la Religion dans ces vastes pays, qui

ont

J

l'an

D'

De

E

A

le

M

d

O

asser

tion

on a

Nati

les-l

gile.

men

quit

côte

esca

ont été jusqu'à présent abandonnés.
Je suis, &c.

*A Guadalaxara , le 10 de Février de
l'année 1702.*

A B R É G É

D'UNE RELATION ESPAGNOLE ;

*De la vie & de la mort du Pere Cyprien
Baraze , de la Compagnie de Jesus , &
Fondateur de la Mission des Moxes dans
le Pérou ; imprimée à Lima par ordre de
Monseigneur Urbain de Matha , Evêque
de la ville de la Paix.*

ON entend par la Mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes Nations d'infideles de l'Amérique , à qui on a donné ce nom , parce qu'en effet la Nation des *Moxes* est la premiere de celles-là qui ait reçu la lumiere de l'Evangile. Ces peuples habitent un pays immense , qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra , on côtoye une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord. Il

est situé dans la Zone torride , & s'étend depuis dix jusqu'à 15 degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites , & tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici , n'a pour fondement que quelques conjectures , sur lesquelles on ne peut gueres compter.

Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie : mais elle est presque toujours inondée , faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes , par les torrens qui descendent des montagnes , & par le débordement des rivieres. Pendant plus de quatre mois de l'année , ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux , car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation , fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité , ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive : ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de temps en temps , en partie par l'abondance des pluies & l'inondation des rivieres , en partie par le vent du nord qui y souffle presque toute l'année. Mais d'autres fois le vent du sud qui vient du côté des montagnes couvertes de

neig
fité,
que
leur
sout
sons
des i
qui
fami
gran
L
tes à
la te
de se
mosé
infin
pas u
hum
ne p
aucu
en E
bête
n'en
des v
dest
qu'il
com
Le
la pê
pays

neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, & remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nus & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, sur-tout lorsqu'il est accompagné des inondations, dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste; ce qui cause une grande mortalité dans tout le Pays.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de vipères, de fourmis, de mosquitoes, de punaises volantes, & une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister: il n'en est pas de même des taureaux & des vaches; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le pays, qu'ils y vivoient, & qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent gueres que de la pêche & de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de cer-

tains temps où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières : les bords en sont quelquefois tout infectés. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ; & quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucannée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal, appelé *Ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contre-faire le mort. Alors l'*Ocorome* remue

l'Ind
de f
mor
il le
s'ent
mon
se re
que
l'oc
sem
pro
d'aff
cam
moi
trom
Il
gou
perf
s'i'
eux
par
pays
verf
subf
très-
obf
furn
basse
pour
habi

l'Indien , tâte avec soin toutes les parties de son corps , & se persuadant qu'il est mort effectivement , comme il le paroît , il le couvre de paille & de feuillages , & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échapé de ce danger , se relève aussi-tôt , & grimpe sur quelque arbre , d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie ; mais ne la trouvant plus , il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade , comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni loix , ni gouvernement , ni police ; on n'y voit personne qui commande ni qui obéisse ; s'il survient quelque différend parmi eux , chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du pays les oblige à se disperser dans diverses contrées , afin d'y trouver de quoi subsister , leur conversion devient par-là très-difficile , & c'est un des plus grands obstacles que les Missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite , & chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils

se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres, & là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, & aux morsures des mosquitoes. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconveniens en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquitoes, & la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas: toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers & insipides, il est rare qu'ils y excèdent, mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent

fous
men
une
tout
long
je v
fêtes
ne f
de p
tres
nabl

Q
presé
tout
mêm
dicin
aux
espe
c'est
noiss
ils se
veng
dans
lorsq
est fi
devi

L'
cure
appe
magi

sous des especes de berceaux qu'ils forment de branches d'arbre entrelacées les unes dans les autres ; & là ils dansent tout le jour en désordre , & boivent à longs traits la liqueur enyvrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique : elles ne se terminent gueres que par la mort de plusieurs de ces insensés , & par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles , ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales , que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espece. Ce qu'il y a de plus déplorable , c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses , dont ils se servent à toute occasion pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs fleches lorsqu'ils se font la guerre , & ce poison est si présent , que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies , consiste à appeller certains enchanteurs , qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir parti-

culier de les guérir ; ces charlatans vont trouver les malades , recitent sur eux quelque priere superstitieuse , leur promettent de jeûner pour leur guérison , & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée ; ou bien , ce qui est une insigne faveur , ils succent la partie mal affectée , après quoi ils se retirent , à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux ; il y en a abondamment & de très-efficaces. Les Missionnaires qui se sont appliqués à connoître les simples qui y croissent , ont composé , de l'écorce de certains arbres & de quelques autres herbes , un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presque à chaque pas sur les montagnes de l'ébene & du gayac ; on y trouve aussi la canelle sauvage , & une autre écorce d'un nom inconnu , qui est très-salutaire à l'estomac , & qui appaise sur le champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres , qui distillent des gommés & des aromates propres à résoudre les humeurs , à échauffer , & à ramollir ; sans parler

de p
& d
que
& u
a la
fièvre
cette
R
pidit
ils c
qu'à
qu'il
se n
se ba
tire
les l
dive
rifib
se c
trine
d'au
rem
les d
anim
y en
les d
& p
leur
tabl
diff

de plusieurs simples connues en Europe , & dont ces peuples ne font nul cas , tels que sont le fameux arbre de quinquina , & une écorce appelée cascarille , qui a la vertu de guérir toutes sortes de fievres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité , que les ridicules ornemens dont ils croyent se parer , & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage , & se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les levres & les narines , & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques - uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre , mêlés avec les dents & des morceaux de cuirs des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés ; & plus ils portent de ces marques de leur cruauté , plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la

rête, les bras, & les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse & à la pêche, ou d'ajuster leur arc & leurs fleches; celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, & de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans quand la mere vient à mourir; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses Nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres; leur maniere de combattre est toute tumultuaire; ils n'ont point de chef, & ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne; on reconnoît les vaincus à la fuite; ils sont esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de chose aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font presque sans aucune cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse, ils accompagnent ensuite le corps en silence,

ou e
est n
fa d
des
ils p
défun

Ils
à leu
conf
qui s
que
proci
fer. C
tème
une
que
elle v

Qu
il est
leur
d'en
regar
com
qu'un
passé
& un
coûte

To
ignor
en a

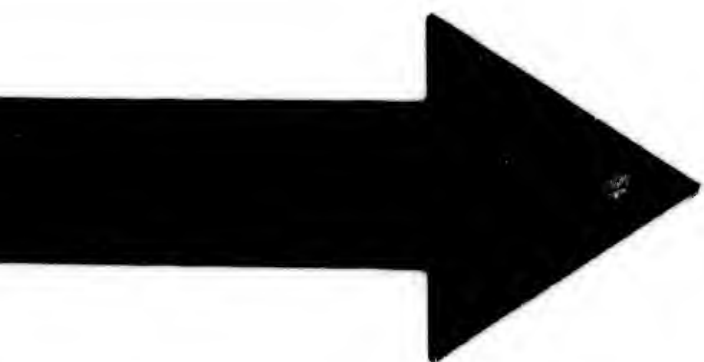
ou en pouffant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur; & dès lors, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

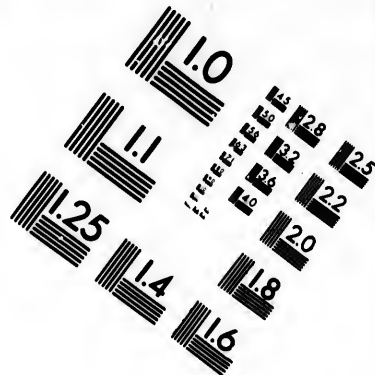
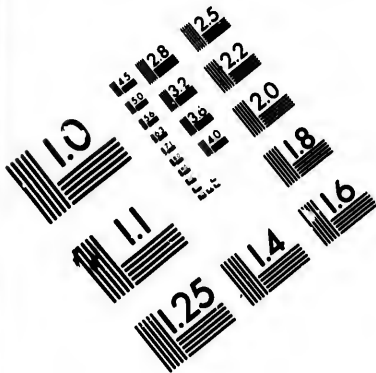
Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, & dans quelques présens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; & c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme par-tout où elle veut habiter.

Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme, & si quelqu'une s'oubloit de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme & une prostituée; souvent même il lui en coûte la vie.

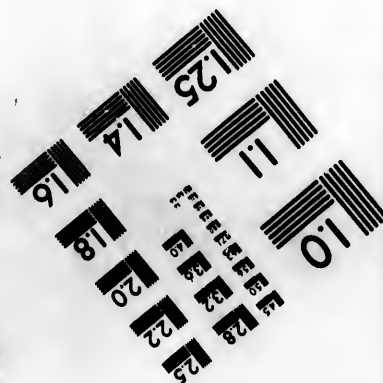
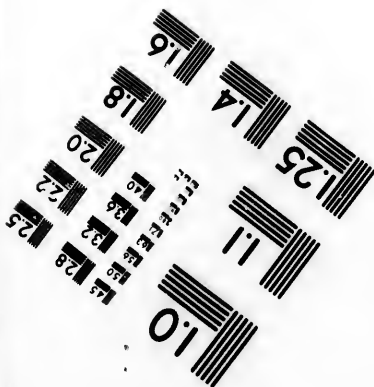
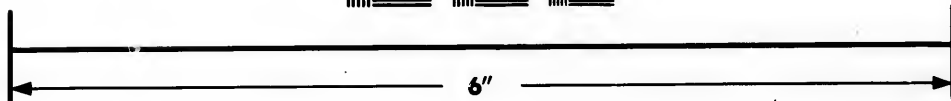
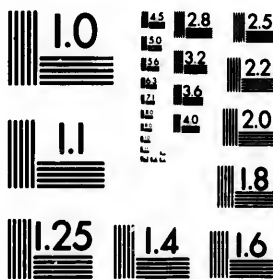
Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le soleil,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

15 2.8
16 2.5
17 2.2
18 2.0
19 1.8

10
11
12
13
14

la lune , & les étoiles ; d'autres adorent les fleuves ; quelques-uns un prétendu tigre invisible ; quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance ; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur , & s'ils font quelque acte de religion , ce n'est nullement par un motif d'amour ; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contr'eux , & qui leur envoie les maux dont ils sont affligés ; c'est pour cela que leur soin principal est d'appaier ou de ne pas offenser cette vertu secrète , à laquelle , disent-ils , il est impossible de résister. Du reste , ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solennel ; & parmi tant de Nations diverses , on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres , sont comme les Prêtres destinés à appaier les Dieux. Les premiers

ne f
près
dan
& c
ayer
se f
alon
mes
de-l
du
con
ave

(
font
face
il fa
enti
leur
un
pre
pou
dan
frir
ain
face
mo
qu'
Tih
celu
A

ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils aient été blessés par un tigre, & qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectés & favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par un visage have & exténué, alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aigues; & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs.*

A certains temps de l'année, & sur-

tout vers la nouvelle lune, ces ministres de satan rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne, & dans ces cris confus; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande allégresse) & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solemnité; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Dieux, & après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en fait aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire & à danser: un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher non-chalam-

men
mou
en c
cent
prop
& d
de
com
ou p
Il
mor
mie
téné
qu'i
y ai
réco
Auff
ce q
T
les
gues
qu'à
pas
à pr
lang
vou
gati
moy
diffi
C

ment la tête de côté & d'autre avec des mouvemens de corps indézens, car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entre eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos ames : mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils gueres en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces Nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Evangile, & rendre par ce moyen la conversion de ces Peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquérir au

Royaume de Jesus-Christ , que les premiers Missionnaires Jésuites établirent une Eglise à Sainte-Croix de la Sierra , afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles , ils pussent mettre à profit la premiere occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention & leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au Pere Cyprien Baraze , & voici comment la chose arriva.

Le Frere del Castillo qui demouroit à Sainte-Croix de la Sierra , s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens , avança assez avant dans les terres. Sa douceur & ses manieres prévenantes gagnerent les principaux de la Nation , qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussi-tôt pour Lima , afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jesus-Christ.

Il y avoit longtemps que le Pere Baraze pressoit ses Supérieurs de le destiner aux Missions les plus pénibles. Ses desirs s'enflammerent encore , quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi , & Jacques-Louis de Sanvitores , qui , après s'être consumés de travaux , l'un dans le Chili , & l'autre dans les Isles

Mari
heur
de la
grand
raze
nouv
en pa
Ce
tôt e
Sierra
y fur
rent
petit
Pays
ne fu
vigati
ils fu
périr
Moxe
l'hom
tits p
meço
& d'a
accou
Per
qu'il d
tion ,
de l'in
sous u
dation

Marianes , avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'infideles. Le Pere Baraze renouvella donc ses instances, & la nouvelle Mission des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le F. del Castillo : à peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquerent sur la riviere de *Guapay*, dans un petit canot fabriqué par les Gentils du Pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, & pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils aborderent au Pays des *Moxes*. La douceur & la modestie de l'homme Apostolique, & quelques petits présens qu'il fit aux Indiens, d'hamaçons, d'aiguilles, de grains de verre, & d'autres choses de cette nature, les accoutumerent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premieres années qu'il demeura au milieu de cette Nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes, accompagnées de

pluies presque continuelles & de froids piquans ; soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue ; car outre qu'il n'avoit ni maître , ni interprête , il avoit affaire à des Peuples si grossiers , qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe ; soit enfin de l'éloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied , tantôt dans des Pays marécageux & inondés , tantôt dans des terres brûlantes ; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares , qui le recevoient l'arc & les fleches en main , & qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage ; tout cela joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays , avoit tellement ruiné ses forces , qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra , où en effet il ne fut pas longtemps sans rétablir tout-à-fait sa santé.

Eloigné de corps de ses chers Indiens , il les avoit sans cesse présens à l'esprit : il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser , car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des Chrés-

tiens
prem
le fit
appri
gner
les f
cotor
le bap
tume
Le
de la
Le G
suadé
prend
engag
Pere C
ça & l
divers
Moxes
même
eux q
ce qu
qu'éta
seroien
péranc
eut à
gue :
pour
mence
indign

tiens ; c'est dans cette vue que , dès les premiers jours de sa convalescence , il se fit apporter des outils de Tisserand , & apprit à faire de la toile , afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens , & de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême ; car ces infideles ont coutume d'aller presque nuds.

Le repos qu'il goûta à Sainte - Croix de la Sierra , ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la Ville s'étant persuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la conversion des *Chiriguanes* , engagea les Supérieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent éparçà & là dans le pays , & se partagent en diverses petites peuplades , comme les *Moxes* : leurs coutumes sont aussi les mêmes , à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de gouvernement : ce qui faisoit juger au Missionnaire , qu'étant plus policés que les *Moxes* , ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sçut assez pour se faire entendre , & pour commencer ses instructions ; mais la maniere indigne dont ils reçurent les paroles de

salut qu'il leur annonçoit, le forcerent d'abandonner une Nation si corrompue. Il obtint de ses Supérieurs la permission qu'il leur demanda, de retourner chez les *Moxes*, qui, en comparaison des *Chiriguanes*, lui paroissoient bien moins éloignés du royaume de Dieu.

En effet, il les trouva plus dociles qu'auparavant, & peu-à-peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblerent au nombre de six cens, pour vivre sous la conduite du Missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans & six mois de travaux, de voir une Chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle Mission sous la protection de la Mere de Dieu, & on l'a appelée depuis ce temps-là la Mission de Notre-Dame de Lorette.

Le Pere Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille Néophytes, lorsqu'il lui arriva un nouveau secours de Missionnaires.

naï
liqu
hon
form
gile
idol
foin
vert
anno
dem
gnée
capa
de re
l'éter
infini
unes
qu'on
persé
impla
presq
La
lui fit
S'étan
de-là
d'alen
l'espr
douce
ter in
Religi
raison
Ton

naires. Ce surcroît d'ouvriers Evangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumière de l'Evangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna aussi-tôt le soin de son Eglise pour aller à la découverte d'autres Nations auxquelles il pût annoncer Jesus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitans ne sont gueres capables de sentimens d'humanité & de religion. Ils sont répandus dans toute l'étendue du pays, & divisés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entr'elles une haine implacable: ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du Pere Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultés. S'étant logé chez un de ces Indiens, de-là il parcourut toutes les cabanes d'alentour: il s'insinua peu-à-peu dans l'esprit de ces peuples par ses manieres douces & honnêtes, & il leur fit goûter insensiblement les maximes de la Religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils étoient incapables.

bles, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens & aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, & sans se précautionner contre la morsure des mosquitoes. Quelques dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'apprendre un peu de Médecine & de Chirurgie, fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime & l'affection de ces peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit & pansoit leurs plaies, qui nettoyoit leurs cabanes, & il faisoit tout cela avec un empressement & une affection qui les charmoit. L'estime & la reconnoissance les porteroient bientôt à entrer dans toutes ses vues; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an s'étant ras-

fem
deux
bour
de la
Le
tier
Com
clair
grossi
dève
plus
bient
eaux
Christ
d'autr
mœu
jettire
teres
toit,
quel
france
gueres
voyoi
veaux
dinair
quoi
fice r
qu'il y
reté,
bout,

semblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formerent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de la sainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair & intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mysteres & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embrassant le Christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres coutumes, & s'affujettirent volontiers aux loix les plus austeres de la Religion : leur dévotion étoit, sur-tout dans ce saint temps, auquel on célèbre le mystere des souffrances du Sauveur : on ne pouvoit gueres retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fideles, & les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient : ils ne manquoient aucun jour d'assister au sacrifice redoutable de nos Autels ; & ce qu'il y eut d'admirable, vu leur grossièreté, c'est que le Missionnaire vint à bout, par sa patience, d'apprendre à

plusieurs d'entr'eux à chanter en pleins
chant le Cantique, *Gloria in excelsis*,
le Symbole des Apôtres, & tout ce qui
se chante aux Messes hautes.

Ces peuples étant ainsi réduits sous
l'obéissance de Jesus-Christ, le Mission-
naire crut devoir établir parmi eux une
forme de gouvernement, sans quoi il y
avoit à craindre que l'indépendance dans
laquelle ils étoient nés, ne les replon-
geât dans les mêmes désordres, auxquels
ils étoient sujets avant leur conversion.
Pour cela il choisit parmi eux ceux qui
étoient le plus en réputation de sagesse
& de valeur, & il en fit des Capitaines,
des chefs de famille, des Consuls, &
d'autres ministres de la Justice pour gou-
verner le reste du peuple. On vit alors
ces hommes qui auparavant ne souffroient
aucune domination, obéir volontiers à
de nouvelles Puissances, & se soumettre
sans peine aux plus sévères châtimens,
dont leurs fautes étoient punies.

Le Pere Cyprien n'en demeura pas-là.
Comme les arts pouvoient beaucoup
contribuer au dessein qu'il avoit de les
civiliser, il trouva le secret de leur faire
apprendre ceux qui sont les plus néces-
saires. On vit bientôt parmi eux des
laboureurs, des charpentiers, des tisse-

ran
tur
van
ce
jou
rili
s'ab
pla
sur
diff
gio
insp
Mif
suit
roie
zèle
con
s'ils
d'in
fong
de
qui
fallo
des
l'arr
dan
Cro
deu
que

rans , & d'autres ouvriers de cette nature , dont il est inutile de faire le détail.

Mais à quoi le saint homme pensa davantage , ce fut à procurer des alimens à ce grand peuple qui s'augmentoît chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du pays obligeant ses Néophites à s'absenter de temps en temps de la peuplade pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées , ils ne perdissent peu à peu les sentimens de religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion que les Missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste , n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle , & que plusieurs d'entr'eux succomberoient sous le poids du travail , s'ils n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vue il songea à peupler le pays de taureaux & de vaches , qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre & s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin , & par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrêterent point : plein de confiance dans le Seigneur , il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux , il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire ,

il grimpe les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces & le courage manquèrent : mais sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitans des peuplades Chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers Néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un Temple à Jesus-Christ, car il souffroit avec peine que les saints Mysteres se célébrent dans une pauvre cabare, qui n'avoit d'Eglise que le nom

qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet il falloit qu'il mît la main à l'oeuvre, & qu'il apprît lui-même à ses Indiens la maniere de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella plusieurs, il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé.

Quelques années après, l'Eglise n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fideles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande & plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élevée comme la premiere, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille: ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration, & par la majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le Pere Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solemnité: il y eut un grand concours

de Chrétiens & d'Idolâtres qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste, qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de Catéchumenes que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du Pere Cyprien se tournerent vers d'autres Nations. Il sçavoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'orient, on trouvoit un peuple assez nombreux; il partit pour en faire la découverte, & après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme; enfin le septième il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des peuplades parmi les *Moxes*, & il sçut si bien les gagner en peu de temps, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagerent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, & y fonder une grande peuplade, qui s'appelle la peuplade de saint Xavier.

Le saint homme qui avança toujours dans les terres, ne fut pas longtemps sans découvrir encore un peuple

nou
ma
Nar
ces
en
dés
qui
ave
leur
Mis
par
div
d'un
des
se f
autr
rell
ont
Ils
de l
des
ven
il l
fure
Ils
que
par
don
err

nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces barbares l'apperçurent, ils prirent en main leurs fleches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui & sur les Néophites qui l'accompagnoient : mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelques temps parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connoissance d'une Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres Nations par leur férocité naturelle, & par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même maniere qu'on va à la chasse des bêtes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & il les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces

contrées, ils répandent par-tout la consternation & l'effroi.

Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du Pere Cyprien : les Néophytes s'appercevant à leur langage qu'ils étoient d'une Nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie : & ils l'eussent fait si le Missionnaire ne les eût arrêtés en leur représentant, qu'encore que ces hommes méritassent d'expié par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du Christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier & de réunir toutes les Nations des Gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvreroient les yeux à la lumiere de l'Evangile; & qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits, que de les aigrir par des châtimens. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses : & eux, par reconnoissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là qu'on lui fit connoître plusieurs autres Nations du voisinage, entr'autres celles des *Tapacures* & des *Baures*.

Le Missionnaire profita du bon accueil que lui firent des peuples si férocés, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes: ils parurent touchés de ses discours, & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublièrent leurs promesses, & reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur pays, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens qu'ils étoient prêts d'égorger pour se repaître de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare: & eux, de leur côté, engagèrent leur parole de maniere à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris à son retour de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déjà dévorés.

Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, & les emmena avec lui à son Eglise de la Trinité où, après avoir été instruits des vérités de la Foi, ils reçurent le baptême. Quelques temps après ces nouveaux Fidèles allerent visiter des peuples si cruels, & mettant en œuvre

tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir, ils les engagèrent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de peuples différens qui se soumettoient au joug de la Foi, on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'Ouvriers Evangéliques. L'éloignement de *Lima* & des autres villes Espagnoles étoit un grand obstacle à ce dessein. Les Missionnaires avoient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres Idolâtres & les villes du Pérou. Ils désespéroient d'y reussir, lorsque le Pere Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible.

Il avoit oui-dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abrégeoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Espagnols commandée par Dom Quiroga avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette

rou
Né
tio
fio
va
po
mo
L
eut
qu'
cet
s'ég
pra
que
car
il f
tran
tom
pre
&
pro
les
ave
fé
pro
rir
L
l'en
ten
alo

route inconnue. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, & les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farouches, & que d'épaisses forêts & des rochers escarpés rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux & glissant, & voyant à ses pieds de profonds abymes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, & ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim & de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, & ce fut alors que Dieu couronna sa constance

par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa comme au hasard un bois épais, & arriva sur la cime d'une montagne, dont il apperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussi-tôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, & il n'eut pas plutôt achevé sa priere, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au College le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue, puisque, pour entrer chez les *Moxes*, il ne falloit plus que quinze jours de chemin. par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement & de mortification que donna le Missionnaire. Il se voyoit près d'une des maisons de sa Compagnie : il étoit naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées : son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, sur-tout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs ; mais il crut qu'il seroit plus

ag
cri
fa
ave
rob
mé

che
pet
pro
il a
qui
pac
les
foi
ils
les
fur
nu
cur
une
en
fui
au
les
do
qu
le
ils
atta
ils

agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, & sur le champ il retourna à sa Mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines, se dérobant par-là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers Néophytes, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer, & dont après tant de fatigues il avoit si grand besoin, il ne songea qu'à aller découvrir la Nation des *Tapacures*, qui lui avoit été indiquée par les *Guarayens*. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les *Moxes*, avec qui ils ne faisoient qu'une même Nation. Mais les dissensions qui s'éleverent entr'eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, & qu'ayant le corps bien plus souple & plus leste, ils ne se défendent gueres de ceux qui les attaquent, que par la vitesse avec laquelle ils disparaissent à leurs yeux.

Le Pere Cyprien alla donc visiter ces Infideles : il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les Missionnaires qui leur seroient envoyés, & d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une nation de femmes belliqueuses : qu'à certain temps de l'année elles reçoivent des hommes chez elles; qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naissoient; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien, fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs bourgades sont fort nombreuses; on y voit des rues & des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice : chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays : ils dressent des especes

de t
arrè
les
de b
les
de c
leur
Ils f
de
faire
Leur
déce
une
terre
laqu
veul
auffi
aille
nes
vin
croi
terre
L
dans
nom
va
& q
velle
le r
joie

de trapes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelassées les unes dans les autres & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des fleches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs hôtes: une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande piece de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que par-tout ailleurs: on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin & les autres plantes d'Europe y croïtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le Pere Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, & parcourut un grand nombre de bourgades; par-tout il trouva des peuples dociles en apparence, & qui paroïssent goûter la Loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux Néo-

phytes qui l'accompagnoient, entendirent, durant la nuit, un grand bruit de tambours dans une peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saïs de frayeur, ils presserent le Missionnaire de fuir au plus vite, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays, & du génie léger & inconstant de la Nation, ce bruit des tambours, & ce mouvement des Indiens armés préageoit quelque chose de funeste pour eux.

Le Pere Cyprien s'apperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit, & ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour descendre à la foiblesse de ses Néophytes, qu'il rencontra une compagnie de *Baures* armés de haches, d'arcs & de fleches; ils le menacerent de loin & le chargerent d'injures, en décochant sur lui quantité de fleches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance; mais ils hâterent le pas, & le Pere se sentit blessé au bras & à la cuisse. Les Néophytes épouvantés s'enfuirent

hon
Ba
jett
cer
inv
de
la
doi
un
qu'
la
exp

le
qui
âge
&
des
qu'
&
le
s'ét
per
tra
par
L'a
zel
lui

hors de la portée des fleches, & les *Baures* ayant atteint le saint homme, se jetterent sur lui avec fureur & le percerent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jesus & de Marie, & qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une maniere si cruelle. Enfin un de ces barbares lui arrachant la croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le Pere Cyprien Baraze, le 16 de Septembre de l'année 1702, qui étoit la soixante-unieme de son âge, après avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre celle des saints Corneille & Cyprien; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints Martyrs, & s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu, & son zele ardent pour le salut des ames, ne lui faisoient trouver rien d'impossible;

sa mortification alloit jusqu'à l'excès: Outre les disciplines sanglantes & un rude cilice dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel; il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays; c'étoit beaucoup lorsqu'il y ajoutoit quelque morceau de singe enfumé que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures; quand une fois il eut bâti son Eglise, il le prenoit toujours assis au pied de l'Autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant.

Les Missionnaires ont coutume, quand ils navigent sur les rivieres, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire.

On sçait combien la persécution des mosquitoes est insupportable; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse, que l'air en est obscurci comme d'une nue épaisse; le Pere

Cyp
en g

L
mên
fible
eut
en e
le tr
de l
bon
de h
quel
crun
Chr
cara
gén
men
dan
qu'à
hom
leur
nair
d'au
l'aut
tra
des
prit
il n
son
div

Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

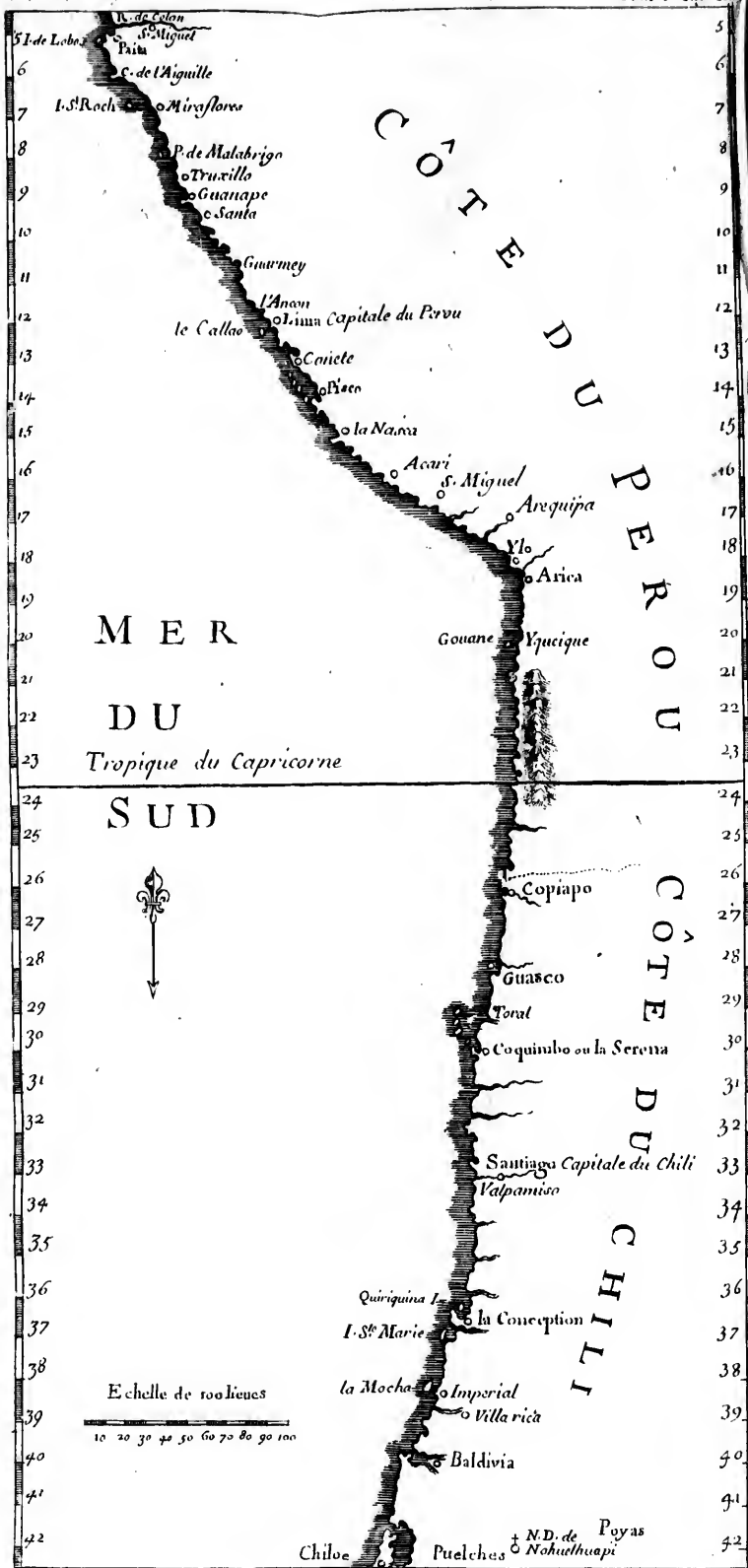
Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, l'avoient rendu comme insensible aux injures & aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou & d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des Missionnaires; ils se crurent obligés de l'avertir que des Chrétiens qui respectoient si peu son caractère, étoient punissables; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, & que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées; il leur répondoit avec sa douceur ordinaire, que Dieu sçauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples, & que l'amour des croix & des humiliations étant l'esprit de l'Evangile qu'il leur annonçoit, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine,

C'étoit dans l'oraison qu'il puisoit une force si extraordinaire; malgré la multitude de ses occupations, il passoit plusieurs heures du jour & de la nuit en prieres; la piété avec laquelle il célébroit le saint Sacrifice de la Messe, en donnoit à tous les assistans; les tendres sentimens de sa dévotion envers la mere de Dieu, en inspiroient de semblables à ses Néophytes; il avoit composé plusieurs Cantiques en son honneur, que ces peuples chantoient continuellement; on n'entendoit gueres autre chose dans les chemins & dans les places publiques. Leur piété envers cette Mere des miséricordes est si bien établie, qu'ils ne manquent jamais d'approcher des Sacramens, toutes les fois qu'on célèbre quelque une de ses Fêtes.

Tant de vertus de l'homme apostolique furent récompensées, non-seulement par une mort précieuse, mais encore par la consolation que Dieu lui donna de voir une Chrétienté nombreuse & florissante, toute formée de ses mains. Il avoit baptisé lui seul plus de quarante mille Idolâtres; il avoit trouvé des hommes dépourvus de tout sentiment d'humanité, & plus féroces que les bêtes mêmes; & il laissoit un grand

une
mul-
plu-
en
élé-
en
dres
nere
bles
plu-
que
ment;
dans
ques.
mi-
ls ne
acre-
quel-

stoli-
eule-
mais
u lui
nom-
ée de
plus
trou-
t fen-
s que
grand.



peu
fenn
n'été
qu'a
aprè
ritie
au S
gran
qui r
Cyp
ple,
Chri

Du P
pa
la
fess

La
tous

peuple civilisé & rempli des plus hauts sentimens de piété & de Religion. Il n'étoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un compagnon, & il laissoit après lui plus de trente Missionnaires héritiers de ses vertus & de son zèle. Plaise au Seigneur de donner à son Eglise un grand nombre d'ouvriers Evangéliques, qui retracent la vie & les vertus du Pere Cyprien Baraze, & qui, à son exemple, agrandissent le Royaume de Jesus-Christ parmi tant de Nations infidelles.

L E T T R E

*Du Pere Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Con-
fesseur du Roi.*

A Lima, ville capitale du
Perou, le 20 Mai 1705.

M O N T R È S - R É V É R E N D P E R E ,

P. C.

La protection dont vous honorez
tous les Missionnaires de notre Compagnie

gnie, & le zèle avec lequel vous procurez les progrès de la Foi dans les pays les plus éloignés, nous oblige de vous en marquer notre reconnoissance. C'est pour m'acquitter de ce devoir, & pour vous rendre compte de notre voyage de la Chine dont nous n'avons encore fait que la moitié, que je prends la liberté de vous écrire. Comme dans ce temps de guerre les Anglois & les Hollandois nous fermoient le passage des Détroits de la *Sonde* & de *Mataque*, qu'il faut passer l'un ou l'autre en faisant la route des Indes par l'orient; on a jugé plus à propos, pour éviter ce danger, de nous faire prendre le chemin du Détroit de *Magellan* & de la mer du Sud.

Ce fut sur la fin de l'année 1703 que nous partîmes de Saint-Malo, les Pères de Brasles, de Rives, Hebrard & moi sur deux (1) vaisseaux destinés pour aller à la Chine, & commandés par Messieurs du Coudray-Perée & Fouquet, hommes habiles, & fort expérimentés dans la navigation. Nous mîmes à la voile le 26 de Décembre avec un vent favorable, qui nous conduisit

(1) Le Saint Charles & le Murinet,

er
ne
fo
gn
tin
me
me
tro
pa
Suc
-I
fair
Dé
cél
Mo
y a
mier
corr
obse
exa
déja
se p
nous
fonc
lors
si im
cessiv

en quinze jours aux Canaries, que nous ne fîmes que reconnoître. Après avoir souffert des calmes fâcheux sous la ligne pendant un mois entier, nous continuâmes notre route; & , après trois mois de navigation, nous nous trouvâmes environ à soixante lieues du Détroit de *Magellan*, que nous voulions passer pour entrer dans la mer du Sud.

Il me paroît assez inutile de vous faire une description de ce fameux Détroit, dont Ferdinand Magellan, si célèbre par ses voyages autour du Monde, fit la première découverte il y a près de deux cens ans (1). J'ai mieux aimé vous en envoyer un plan correct & fidele, fait sur les dernières observations, qui sont beaucoup plus exactes que les précédentes. Nous étions déjà entrés dans le premier canal qui se présente à l'entrée de ce Détroit, & nous avions même mouillé dans un enfoncement en deça de la baye *Gregoire*, lorsqu'il survint tout à coup un vent si impétueux, qu'il nous rompit successivement quatre cables, & nous

(1) Ce fut en 1520,
Tome VIII.

fit perdre deux ancres. Nous nous trouvâmes en danger de faire naufrage; mais Dieu, sensible à nos prières & à nos vœux, voulut bien nous en délivrer pour nous réserver, comme nous l'espérons, à de plus rudes épreuves, & à souffrir une mort plus glorieuse pour la gloire de son nom & pour la défense de notre sainte Religion.

Pendant quinze jours que nous restâmes en ce premier canal pour chercher les ancres que nous avions perdues, & pour faire de l'eau dans une rivière que M. Baudran de Bellestre, un de nos Officiers, découvrit, & à qui il donna son nom, j'eus le plaisir de descendre quelquefois à terre, pour y glorifier le Seigneur dans cette partie du monde où l'Évangile n'a point encore pénétré. Cette terre est rase & unie, entrecoupée de petites collines. Le terroir me parut assez bon, & assez propre pour être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu le moins large du Détroit, que les Espagnols, sous le règne de Philippe II, bâtirent la forteresse de *Nombre de Dios*, quand ils formerent la téméraire & inutile entreprise de fermer aux autres Nations le passage de *Magellan*, en y bâtissant deux villes. Ils

env
flor
ma
sipo
en
tere
que
l'au
la
men
d'hu
mal
rabb
les
roit
dans
ne v
parc
de l
plus
ques
préc
vu p
Ils n
ples
bles
buste
leur
autre
Je

envoyèrent à ce dessein une nombreuse flotte sous la conduite de Sarmiento ; mais la tempête l'ayant battue & dissipée, ce Capitaine arriva au Détroit en très-mauvais état. Il bâtit deux forteresses, l'une à l'entrée du Détroit, que je crois être *Nombre de Dios*, & l'autre un peu plus avant, qu'il appella la *Ciudad del Rey Philippe*, apparemment dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui le *Port-Famine*, parce que ces malheureux Espagnols y périrent misérablement, faute de vivre & de tous les autres secours. Cependant il ne paroît aucun vestige de ces forteresses, ni dans l'un, ni dans l'autre endroit. Nous ne vîmes aucun des habitans du pays, parce que ces peuples, aux approches de l'hiver, ont coutume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques vaisseaux François qui nous ont précédé & qui nous ont suivi, en ont vu plusieurs plus avant dans le Détroit. Ils nous ont même assuré que ces peuples, qui paroissent dociles & sociables, sont pour la plupart forts & robustes, d'une taille haute, & d'une couleur basanée, semblable à celle des autres Américains.

Je ne vous parlerai point ici, mon

Révérénd Pere, de leur génie ni de leurs coutumes, pour ne rien dire d'incertain ou de faux; mais je prendrai la liberté de vous marquer les sentimens de compassion que la grace & la charité de Jesus-Christ m'inspirent sur cela, à la vue des épaisses ténèbres qui sont répandues sur cette terre abandonnée. Je considérois d'un côté le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on pût entreprendre la conversion de ces pauvres peuples, & les difficultés immenses qu'il faudroit surmonter; de l'autre, la prophétie de Jesus-Christ touchant la propagation de l'Evangile dans tout l'Univers, me revenoit souvent à l'esprit; que Dieu a ses temps & ses momens marqués pour répandre en chaque climat les trésors de sa miséricorde; que depuis vingt ans nos Peres avoient porté l'Evangile dans des lieux aussi éloignés de la lumiere que ceux-ci; que peut-être Notre-Seigneur ne nous conduisoit à la Chine par ces routes nouvelles, qu'afin que quelqu'un de nous, touché du besoin de ces pauvres barbares, se déterminât à s'y arrêter; que bien de florissantes Missions devoient leur origine à un naufrage, ou à quelque autre rencontre qui paroissoit ne

ve
gn
j'or
fa
pri
pou
Ma
avo
mê
éta
les
loie
jusq
que
éloi
aura
cou
il y
des
vage
cour
dans
des
auro
fait
sicle
tanc
Ap
revie
ciden

venir que du hasard ; je priois le Seigneur de hâter cet heureux moment ; j'osois m'offrir moi-même, si c'étoit sa volonté, pour une si noble entreprise ; c'étoit tout ce que je croyois pouvoir faire dans le temps présent. Mais j'ai sçu depuis que mes vœux avoient été prévenus, & qu'ils n'étoient même pas loin d'être accomplis. Car étant arrivé au *Chili*, on nous dit que les Jésuites de ce Royaume-là vouloient, à la premiere occasion, pénétrer jusqu'au Détroit de *Magellan*, dont quelques-unes de leurs Missions ne sont éloignées que de cent lieues. Celle-ci aura de quoi contenter les plus grands courages, les croix y seront abondantes, il y aura de grands froids à soutenir, des déserts affreux à pénétrer, des Sauvages à suivre dans leurs longues courses. Ce sera dans le sud ce qu'est dans le nord la Mission des Iroquois & des Hurons du Canada, pour ceux qui auront la gloire de faire ici ce qu'on fait en ces pays là depuis près d'un siecle avec tant de travaux & de confiance.

Après cette petite digression, je reviens à notre voyage. Comme l'accident qui nous étoit arrivé, par la

perte de nos cables & de nos ancres ; ne nous permettoit plus de franchir le Détroit de *Magellan*, où l'on est obligé de mouiller toutes les nuits, & que l'hiver du pays approchoit, Messieurs nos Capitaines résolurent, sans perdre de temps, de chercher, par le Détroit de le *Maire*, une route plus sûre & plus facile, pour entrer dans la mer du sud. Ainsi nous levâmes l'ancre le onzième d'Avril de l'année 1704, pour sortir du Détroit de *Magellan* & pour chercher celui de le *Maire*. Deux jours après nous nous trouvâmes à l'entrée de ce second Détroit, que nous passâmes en cinq ou six heures, par un très-beau temps. Nous rangeâmes d'assez près la côte de la terre *del Fuego*, ou *de Feu*, qui me paroît n'être qu'un Archipel de plusieurs Isles, plutôt qu'un continent, comme on l'a cru jusqu'à présent.

Je dois ici remarquer en passant une erreur assez considérable de nos cartes anciennes & modernes, qui donnent à la *Terre de Feu*, qui s'étend depuis le Détroit de *Magellan* jusqu'à celui de le *Maire*, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Car, selon la supputation exacte que nous avons faite, il paroît certain qu'elle n'a pas plus de

ancres ;
anchir le
t obligé
& que
Messieurs
perdre
Détroit
& plus
du sud.
onzieme
sortir du
chercher
rs après
entrée de
passâmes
rès-beau
près la
Feu , qui
el de plu-
ent, com-
ffant une
os cartes
onnent à
depuis le
lui de le
e en lon-
n la sup-
faite , il
plus de

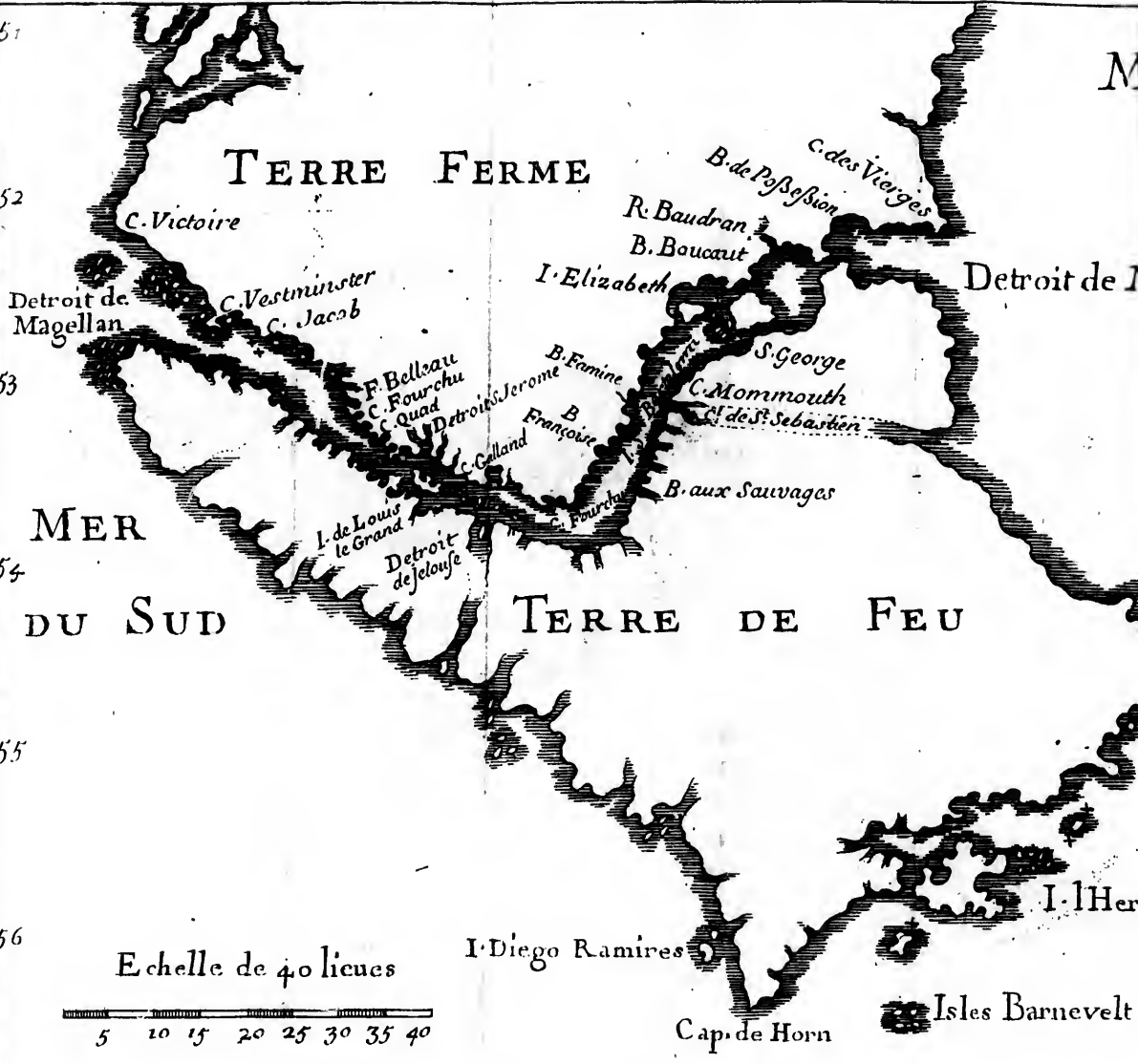
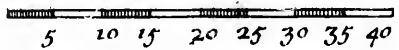
51
52
53
54
55
56

TERRE FERME

MER
DU SUD

TERRE DE FEU

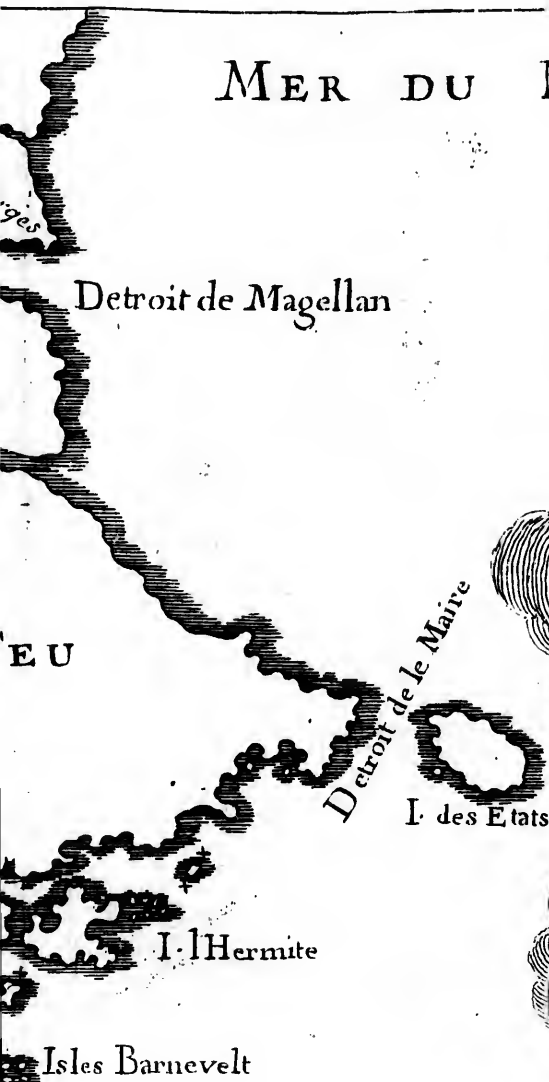
Echelle de 40 lieues



MER DU NORD



Isles de Sebald



Detroit de Magellan

Detroit de le Maire

I. des Etats

I. l'Hermite

Isles Barnevelt



Ile de Beauchêne

Isles d'Anycan



CARTE
DE LA TERRE DE FEU
ET DES DETROITS
DE MAGELLAN et de LE MAIRE

avec les Nouvelles Isles
d'Anycan et de Beauchêne



f
c
P
r
g
T
f
P

q
d
o
d
ce
d'
re
les
co
de
Ils
ma
ca
&
Le
tai
&
à c
dir
pag
leu

soixante lieues, quoiqu'on lui en donne davantage. La *Terre de Feu* est habitée par des Sauvages, qu'on connoît encore moins que les Peuples de la *Terre Magellanique*. On lui a donné le nom de *Terre de Feu*, à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que dom Garcias de Nodel ayant obtenu du Roi d'Espagne deux frégates pour observer ce nouveau Détroit, y mouilla dans une baye où il trouva plusieurs de ces Insulaires qui lui parurent dociles & d'un bon naturel. Si l'on en croit ces relations, ces Barbares sont blancs comme les Européens; mais ils se défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils sont à demi couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écaillés de moules blanches & luisantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amere qui croît dans le pays, & dont la fleur est à-peu-près semblable à celle de nos tulipes. Ces Peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols; ils travailloient avec eux, & leur apportoient le poisson qu'ils pê-

choient. Ils étoient armés d'arcs & de fleches , où ils avoient enchâssé des pierres assez bien travaillées , & portoient avec eux une espece de couteau de pierre , qu'ils mettoient à terre avec leurs armes quand ils s'approchoient des Espagnols , pour leur marquer qu'ils se fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelassés les uns dans les autres ; & ils avoient ménagé dans le toît , qui se terminoit en pointe , une ouverture pour donner un libre passage à la fumée. Leurs canots fait d'écorce de gros arbres , étoient assez proprement travaillés. Ils ne pouvoient contenir que sept à huit hommes , n'ayant que douze ou quinze pieds de long sur deux de large. Leur figure étoit à-peu-près semblable à celle des gondoles de Venise. Les Barbares répétoient souvent , *hoo* , *hoo* , sans qu'on pût dire si c'étoit un cri naturel ou quelque mot particulier à leur langue. Ils paroissoient avoir de l'esprit , & quelques-uns apprirent fort aisément l'Oraison Dominicale.

Au reste , cette côte de la *Terre de Feu* est très-élevée. Le pied des montagnes est rempli de gros arbres épais & fort hauts ; mais le sommet est presque toujours couvert de neiges. On trouve en

plusieurs endroits un mouillage assez sûr & assez bon pour faire commodément du bois & de l'eau. En passant ce Détroit, nous reconnûmes vers notre gauche, à une distance d'environ trois lieues, *la terre des Etats de Hollande*, qui nous parut aussi fort élevée & fort montagneuse.

Enfin après avoir passé le détroit de *le Maure*, & reconnu au-delà quelques isles qui sont marquées dans nos cartes, nous commencâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hyver, par le grand froid, la grêle, les pluies, qui ne cessoient point, & par la brièveté des jours qui ne duroient que huit heures, & qui étant toujours très-sombres, nous laissoient dans une espece de nuit continuelle. Nous entrâmes donc dans cette mer orageuse, où nous souffrîmes de grands coups de vent, qui séparèrent notre vaisseau de celui que commandoit M. Fouquet, & où nous essuyâmes des tempêtes violentes, qui nous firent craindre, plus d'une fois, de tomber sur quelque terre inconnue. Cependant nous ne passâmes pas la hauteur de cinquante-sept degrés & demi de latitude sud : & après avoir combattu pendant près de quinze jours, contre

la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoiant le cap de *Hornes*, qui est la pointe la plus méridionale de la *Terre de feu*. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos cartes, qui placent le cap de *Hornes* à cinquante-sept degrés & demi; ce qui ne peut être: car, quoique nous nous soyons élevés jusqu'à cette hauteur, comme je viens de dire, nous sommes passés assez au large de ce cap, & nous ne l'avons point reconnu: ce qui nous fait juger que sa véritable situation doit être à cinquante-six degrés & demi, tout au plus.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation dans cette mer, consistoit à doubler le cap de *Hornes*, nous continuâmes notre route avec moins de de peine, & nous nous trouvâmes peu-à-peu dans des mers plus douces & plus tranquilles: de sorte qu'après quatre mois & demi de navigation, nous gagnâmes le port de la *Conception* dans le Royaume de *Chili*, où nous mouillâmes le 13 de Mai, seconde Fête de la Pentecôte. Nous avons dans cette ville un College de notre Compagnie, où nos Peres nous reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. La Con-

ception est une ville épiscopale, peu riche & peu peuplée, quoique le terroir soit fertile & abondant. Aussi tout y est à beaucoup meilleur marché qu'au Pérou; excepté les denrées d'Europe, qui s'y vendent beaucoup plus cher. Les maisons sont basses & mal bâties, sans meubles & sans ornemens. Les Eglises se ressentent de la pauvreté du pays; les rues sont comme dans nos villages de France. Le port est beau, vaste & sûr: quoique le vent de nord y regne assez souvent, au moins pendant l'hyver & l'automne. Huit jours après notre arrivée à la *Conception*, le *Murinet*, qui s'étoit séparé de nous, comme nous avons dit, vint mouiller dans ce même port, & nous tira de la crainte où nous étions, qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident fâcheux. Nous ne restâmes à la *Conception* qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour prendre quelques rafraîchissemens, & nous délasser un peu des fatigues de notre voyage. Ainsi quinze jours après nous fîmes voile vers le Pérou, ayant laissé à la *Conception* le *Murinet*, qui avoit besoin de plus de temps pour se radouber & pour se rafraîchir.

Le premier port du Pérou où nous

mouillâmes, fut celui d'*Arica*, à dix-neuf degrés environ de latitude méridionale. Cette ville & ce port étoient autrefois très-célebres, parce que c'étoit-là qu'on chargeoit les richesses immenses qui se tiroient des mines de *Potosi*, pour les conduire par mer à *Lima*. Mais depuis que les forbans Anglois ont infesté ces mers par leurs courses & par leurs pirateries, on a jugé à propos de les conduire par terre plus sûrement, quoiqu'avec plus de dépense. Nous restâmes près de cinq mois dans ce port & dans celui de *Hilo*, qui n'en est éloigné que de trente lieues, & qui n'a rien de considérable. Comme nous soupirions avec des vœux ardens vers notre chere Mission de la Chine, nous ne souffrions qu'avec regret un si long & si ennuyeux retardement; & dès-lors nous commençâmes à craindre que nos vaisseaux ne fissent pas le voyage de la Chine. Ce qu'il y a de plus particulier au Pérou, c'est qu'on n'y voit jamais ni pluye, ni grêle, ni tonnerre, ni éclair. Le temps y est toujours beau, serain & tranquille. Un vent de midi qui souffle ordinairement, & qui est ici comme le nord en France, rafraîchit l'air, & le rend plus supportable: mais les tremblemens de

terre y font fréquens , & nous y en avons effuyé deux ou trois depuis que nous y sommes.

Après avoir fait un si long séjour à *Arica* & à *Hilo* , nous nous avançâmes vers *Lima* , & nous vînmes mouiller à *Pisco* , qui n'en est éloigné que de quarante lieues. Il y avoit autrefois près de ce port , une ville célèbre , située sur le rivage de la mer ; mais elle fut presqu'entièrement ruinée & désolée par le tremblement de terre qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682 , & qui causa aussi un dommage très - considérable à *Lima* : car la mer ayant quitté ses bornes ordinaires , engloutit cette ville malheureuse , qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin , à un bon quart de lieue de la mer. Nous y avons un beau & grand college qu'on commence à rebâtir dans la nouvelle ville. Comme le Révérend Pere Recteur de *Lima* nous avoit invités de venir par terre à cette ville capitale du Pérou , qui est près du *Callao* , où nos vaisseaux devoient se rendre , nous y allâmes le Pere de Brasle & moi , pour prendre un peu de repos après un si long & si ennuyeux voyage. Nos Peres Espagnols , qui nous attendoient depuis long-temps

avec impatience , nous reçurent avec toute sorte de démonstrations d'estime , & d'une charité tendre & sincere.

Lima , capitale du Pérou , & la résidence ordinaire du Viceroi , est plus grande qu'Orléans. Le plan de la ville est beau & régulier. Elle est située dans un terrain uni , au pied des montagnes. Elle est baignée d'une petite riviere qui n'a pas beaucoup d'eau , mais qui grossit extraordinairement dans l'été , par les torrens qui tombent des montagnes voisines , quand les neiges se fondent. Il y a , au milieu de *Lima* , une belle & grande place , bornée d'un côté par le palais du Viceroi , qui n'a rien de magnifique ; & de l'autre , par l'Eglise Cathédrale & le palais de l'Archevêque. Les deux autres côtés sont fermés par des maisons particulieres , & par quelques boutiques de Marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine & de la désolation générale que causa le tremblement de terre dont j'ai parlé. Comme ces tremblemens de terre sont assez fréquens au Pérou , les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de *Lima* n'ont presque qu'un étage ; elles sont bâties de bois ou de terre , & couvertes d'un toit plat , qui sert de

terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les rues sont belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, & entrecoupées, de distance en distance, par des rues de traverse moins larges, pour la facilité & la commodité du commerce. Les Eglises de *Lima* sont magnifiques, & bâties selon les regles de l'art & sur les plus excellens modes d'Italie. Les autels sont propres & superbement parés; & quoique les Eglises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien entretenues. L'or & l'argent n'y sont point épargnés; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matiere; & l'on ne voit rien ici, pour l'orfèvrerie, qui approche de la délicatesse ni de la beauté des ouvrages de France & d'Italie. Nous avons cinq maisons à *Lima*, dont la principale est le College de Saint-Paul.

Le port de *Lima*, qu'on nomme ordinairement le *Callao*, n'en est éloigné que de deux lieues; c'est un port très-bon & très-sûr, capable de contenir mille vaisseaux. Il y en a ordinairement vingt ou trente, dont les Marchands se servent pour faire leur commerce au *Chili*; à *Panama*, & en d'autres ports de la Nouvelle Espagne. Le Roi Ca-

tholique y a auffi quelques vaisseaux ; mais ils sont défarmés , & pourrissent inutilement dans l'eau. La forteresse commande le port , elle est bonne & fournie d'une nombreuse artillerie toute de bronze.

Ce seroit ici le lieu , mon Révérend Pere , de vous faire une exacte description de ce fameux Royaume , de son Gouvernement ancien & moderne , de ses mines si célèbres dans toute l'Europe , de ses qualités , des mœurs de ses habitans , des fruits & des plantes qui lui sont particulieres : mais comme cela demanderoit plus de temps & beaucoup plus d'habileté que je n'en ai , vous trouverez bon que je me dispense de ce travail , & que je finisse ainsi ma relation.

Il y avoit déjà quelques mois que nous goûtions le repos dans *Lima* , & que nous nous disposions à nous remettre en mer pour aller à la Chine , lorsque Messieurs nos Capitaines nous déclarerent que , se trouvant hors d'état d'entreprendre un si long voyage , ils étoient obligés de s'en retourner en France. Cette résolution ne nous surprit point : ils avoient leurs raisons ; mais elle nous affligea sensiblement : parce

que
au
dou
rec
Not
mie
ce
trif
solu
de
roit
Per
pag
mer
long
tour
qui
nou
la f
tout
qui
non
péra
nou
aprè
grac
de d
puiss
niste
vang

que nous nous voyions par-là frustrés, au moins pour un temps, de nos plus douces espérances. Ainsi, après avoir recommandé instamment cette affaire à Notre-Seigneur, & demandé les lumières du Saint-Esprit, pour sçavoir ce que nous devons faire dans une si triste conjoncture, nous prîmes la résolution d'aller au Mexique, & de passer de là aux Philippines, d'où il nous seroit aisé de nous rendre à la Chine. Le Pere de Rives, un de nos chers compagnons, voyant ses forces extrêmement épuisées par les travaux d'un si long voyage, se trouva obligé de retourner en France avec les vaisseaux qui nous ont apportés en ce pays. Pour nous, à qui Dieu a conservé jusqu'ici la santé, quoique nous connoissions toutes les difficultés du fatigant trajet qui nous reste à faire, nous l'entreprenons, tous pleins de courage & d'espérance que le ciel nous protégera, & nous conduira heureusement au terme après lequel nous soupirons. C'est la grace que nous prions tous nos Peres de demander pour nous, afin que nous puissions sacrifier nos vies dans le ministère glorieux de la prédication de l'Evangile, & de la conversion des Inf-

deles, en suivant toujours, pour regles de notre conduite, les saintes maximes & les avis pleins de sagesse que vous eûtes la bonté de nous donner, quand nous eûmes l'honneur de recevoir vos ordres. Je suis, avec une très-vive reconnoissance & un attachement très-respectueux, &c.

L E T T R E

Du Pere Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Des, de la même Compagnie, Recteur du College de Strasbourg. Sur deux nouvelles Missions établies depuis quelques années dans l'Amérique Méridionale.

A Lima, ville Capitale du
Perou, le 26 Mai 1795.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

P. C.

Je me suis déjà donné l'honneur de vous écrire par la voie de *Panama* (1);

(1) Ville située sur la mer du Sud, dans l'Isthme qui sépare l'Amérique méridionale de l'Amérique septentrionale.

je le fais aujourd'hui par nos vaisseaux François, qui retournent en France, & qui nous abandonnent au milieu de notre course, ne se trouvant pas en état d'aller à la Chine, comme ils se l'étoient proposé. Ce contretemps est fâcheux, & nous jette dans de terribles embarras : mais Dieu qui veut mettre notre patience à l'épreuve, nous a inspiré assez de force & de courage pour continuer notre voyage, & pour chercher par le Mexique & par les Philippines un chemin jusqu'ici inconnu aux Missionnaires François, pour entrer à la Chine. Nous ne nous sommes déterminés à prendre ce parti, qu'après avoir souvent consulté Dieu dans l'oraison, & connu aussi certainement que nous le pouvons, que cette résolution lui est agréable, & qu'elle convient au bien de notre Mission, & à la fidélité que nous devons à une vocation aussi sainte que la nôtre. Nous n'ignorons pas les obstacles que nous avons à surmonter, ni les dangers que nous allons courir : mais comme les souffrances & les contradictions sont un caractère des plus assurés de l'œuvre de Dieu, nous ne nous étonnons pas de celles que nous trouvons à l'accomplis-

ar regles
maximes
ue vous
, quand
voir vos
vive re-
ent très-

la Com
ere Dez,
cteur du
ux nou-
quelques
onale.

apitale du
ai 1705.

RE,

neur de
ama (1);

ud, dans
tionale de

fement de ses desseins sur nous, étant disposés par sa miséricorde à recevoir de sa main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer, & faisant avec plaisir un sacrifice de nos vies, & de tout ce que nous avons de plus cher, pour suivre la voix qui nous appelle, & pour nous rendre dignes de prêcher l'Évangile & de faire connoître Jesus-Christ, & la gloire de son Nom aux Nations qui nous sont destinées. Dieu qui par la force de son bras tout-puissant a conduit à la Chine un grand nombre de Missionnaires, parmi tant de travaux & tant de périls, nous fera aussi, comme nous l'espérons, la même grace, s'il veut se servir d'instrumens aussi foibles & aussi inutiles que nous sommes; & s'il permet que nos péchés & nos infidélités nous rendent indignes de cette grace que nous attendons de sa grande miséricorde, nous adorerons humblement sa justice, & nous nous estimerons heureux de mourir au milieu d'une si sainte entreprise.

Ainsi bien loin de croire que notre sort soit à plaindre, je vous prie de remercier Notre-Seigneur de nous avoir jugés dignes d'être traités comme ses amis. Ceux qui ont goûté la consolation

qu'i
pui
le se
vent
heur
est
dans
à cel
Apô
lors
péné
Chin
pour
teur
tons
tectic
ceper
lieue
nous
ou di
trave
nous
que,
pouv
l'ann
pines
nouv

(1)
Nouv

qu'il y a, de n'avoir point d'autre appui que Dieu seul, & de se reposer dans le sein de son aimable Providence, peuvent se former une juste idée du bonheur dont nous jouissons. Cet état nous est d'autant plus cher, qu'il nous met dans une situation à peu-près semblable à celle où se trouva autrefois le grand Apôtre des Indes S. François Xavier, lorsqu'il cherchoit, comme nous, à pénétrer dans le vaste Empire de la Chine. C'est pourquoi nous l'avons choisi pour notre Patron, & pour le protecteur de notre voyage, que nous ne doutons pas qui ne soit heureux sous la protection d'un si grand Saint. Nous avons cependant encore plus de cinq mille lieues à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrons arriver qu'en dix-sept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverser la Nouvelle Espagne, pour nous rendre à la ville Capitale du Mexique, & delà à *Acapulco* (1), d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de Mars de l'année prochaine 1706 pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau, & bien singulier.

(1) Fameux Port de la mer du Sud dans la Nouvelle Espagne.

Il me semble même que c'est une disposition particulière de la Providence, qui veut nous former par là aux travaux & aux exercices de la vie Apostolique, en permettant que nous parcourions ainsi cette étendue immense de terres infidèles, & que nous soyons témoins des travaux & du zèle infatigable de nos peres, qui sont répandus dans ces vastes provinces de l'Amérique, & qui y travaillent à planter ou à maintenir la foi. On voit de jour en jour de nouveaux accroissemens dans cette portion de l'héritage du Seigneur, par la découverte de nouveaux peuples, & par l'industrie toute divine dont se servent ces admirables ouvriers pour gagner à JESUS-CHRIST ces Nations barbares, qui sont depuis si long-temps abandonnées. Quels fonds d'instructions n'avons-nous pas devant les yeux, dans la vie sainte & laborieuse de ces hommes Apostoliques, qui ont établi la glorieuse Mission des *Moxes*, qui appartient à la province du Perou? Quels exemples ne trouvons-nous pas dans la patience héroïque de ces peres, dans leur détachement universel de toutes les commodités de la vie, dans le courage invincible avec lequel ils ont frayé des chemins jusqu'alors im-

praticables, & où les armes conquérantes des Espagnols n'avoient jamais pénétré; enfin dans ce zele tout divin & plein d'une sagesse surnaturelle, avec lequel ils ont établi une Chrétienté nombreuse & florissante, parmi des barbares presqu'aussi sauvages que les bêtes féroces. Comme je ne puis encore vous entretenir des fruits de nos travaux Apostoliques, j'entrerois volontiers dans ce vaste champ, où je trouverois non-seulement de quoi m'édifier & m'instruire moi-même, mais de quoi satisfaire le zele ardent que vous avez pour la propagation de la Foi. Comme ce travail demanderoit plus de loisir & d'habileté que je n'en ai, je me contenterai de vous donner ici une légère idée de l'état, où se trouve aujourd'hui cette florissante Mission,

J'envoye au Pere le Gobien l'histoire (1) de la vie & de la glorieuse mort du R. P. Cyprien Baraze, l'un des premiers fondateurs de cette Mission, qui mérita, il y a deux ans & demi, de recevoir la couronne du martyre (2), après avoir travaillé pendant plus de vingt-sept ans à la conversion de ces peuples. On trou-

(1) Cette relation est imp. à la p. 77. de ce vol.

(2) Ce fut le 16 de Septembre 1702.

vera dans cette histoire, qu'un des plus saints & des plus habiles Prélats (1) du Perou a fait imprimer à Lima l'année 1704 quels ont été les progrès & les commencemens de cette Mission; quelle est la nature, la qualité & la situation du pays; quelles sont les coutumes & les mœurs de ce Peuple nouvellement converti. Pour moi je me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les Missionnaires ont introduit, & l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit & un succès incroyable.

Cette Mission qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la Zone Torride, au douzième degré de latitude méridionale. Elle est séparée du Perou par les hautes montagnes appellées *Cordilleras*, qu'elle a à l'orient. Du côté du midi elle n'est pas éloignée des Missions du *Paraguay*: mais du côté de l'occident & du nord ce sont des terres immenses, qui ne sont pas encore découvertes, & qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des Ouvriers Apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente Missionnaires de notre

(1) D. Nicolas Urbain de Matha, Evêque de la Ciudad de la Paz,

Compagnie, qui sont employés à cultiver cette pénible Mission. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille ames, dont ils ont formé quinze ou seize bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, & pour y procurer l'abondance : les rues en sont égales & tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, & celui qui en est le chef est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oïveté & la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à-peu-près également riches, c'est-à-dire, que chaque maison a assez de bien pour ne pas tomber dans la misère ; mais aucune n'en a en si grande abondance qu'elle puisse vivre dans la mollesse & dans les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terres, soit en bestiaux, chaque bourgade a des biens qui sont en commun, & dont on applique le revenu à l'entretien de l'Eglise & de l'Hôpital, où l'on reçoit les pauvres & les vieillards que leur âge met hors

es plus
s (1)
l'année
& les
quelle
tuation
mes &
lement
e à dé-
ent spi-
roduit,
t établi
yable.
ncé que
uée sous
degré de
parée du
ppellées
Du côté
des Mis-
côté de
es terres
core dé-
dans la
des Ou-
ourd'hui
e notre

, Evêque

mpagnie;

d'état de travailler. On emploie une partie de ces biens aux ouvrages publics, & à fournir aux étrangers & aux Néophytes ce qui leur est nécessaire, en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces & ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit, parmi les personnes les plus sages & les plus vertueuses de la bourgade, des Juges & des Magistrats pour avoir soin de la police, pour punir le vice, & pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitans. Chaque faute a son châtiment particulier réglé par les Loix. Il y a ordinairement deux Missionnaires en chaque bourgade : les Juges & les Magistrats dont je viens de parler, ont tant de respect & de déférence pour ces Peres, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les Peres de leur côté sont dans un travail continuel. Ils emploient le matin à célébrer les saints mysteres, à entendre les confessions qui sont fréquentes, & à donner audience à ceux qui viennent les consulter & leur proposer leurs doutes. Ils font l'après-dînée une explication de la doctrine Chrétienne ; ils visitent les pauvres &

le
la
fo
y
le
m
ce
be
des
de
ve
ont
inst
Le
Offi
qu'
liers
méd
lager
font
prop
peint
Indie
ces a
riche
sonne
Outre
ces B
courc
grand

les malades , & finissent la journée par la priere publique , qu'on fait tous les soirs dans l'Eglise. Les jours de fête on y ajoute le sermon le matin & les vêpres le soir. Rien n'est plus édifiant que la maniere dont l'office divin se fait dans cette nouvelle Mission. S'il n'y a pas beaucoup de Ministres pour le service des autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de dévotion parmi ces nouveaux Chrétiens. Comme ces peuples ont du goût pour le chant & pour les instrumens , chaque Eglise a sa musique. Le nombre des Musiciens & des autres Officiers de l'Eglise est assez grand , parce qu'on a attaché des privileges particuliers aux offices qui regardent plus immédiatement le Service divin & le soulagement des pauvres. Toutes les Eglises sont grandes & bien bâties, extrêmement propres & embellies d'ornemens de peinture & de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens , à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef & une aîle de chaque côté, ces Eglises ont leur chœur , qui est couronné d'un dôme fort propre. La grandeur & la beauté de ces édifices

charment les Indiens , & leur donnent une haute idée de notre sainte Religion.

Une des plus grandes difficultés que les Missionnaires aient à vaincre dans la conversion de ces peuples , a été la diversité des langues qui régnoit parmi eux. Pour remédier à un si grand inconvénient , qui retardoit beaucoup le progrès de l'Évangile , on a choisi parmi plus de vingt langues différentes celle qui est la plus générale & qui a paru la plus aisée à apprendre , & on en a fait la langue universelle de tout ce peuple , qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une Grammaire qu'on enseigne dans les écoles , & que les Missionnaires étudient eux-mêmes quand ils entrent dans cette Mission , parce que c'est la seule langue dont ils se servent pour prêcher & pour catéchiser.

Comme le Supérieur de cette Mission a une intendance générale sur toutes les bourgades , il a choisi pour le lieu de sa résidence celle qui est au centre de la Province ; il a dans sa maison une bibliothèque , qui est commune à tous les Missionnaires , & une pharmacie remplie de toutes sortes de remèdes , qu'on distribue à toutes les bourgades , selon le besoin qu'elles en ont. Tous les Mis-

fic
en
sp
fu
de
de
Sup
att
orc
cha
des
pou
der
Mif
de
la v
com
nair
ouv
Reli
feco
Pere
ces
suivi
Indie
font
Co
expé
gnols
diens

missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu-là, pour y faire une retraite spirituelle, & pour y délibérer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces peuples, & de procurer le bien de cette Eglise naissante. Cependant, le Supérieur de cette Mission n'est pas si attaché au lieu où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite tous les ans chaque Eglise, & qu'il ne fasse même des excursions dans les pays voisins, pour gagner des âmes à Jesus-Christ. Les dernières lettres qu'on a reçues de cette Mission, nous apprennent qu'il y a plus de cent mille hommes qui, charmés de la vie sainte & heureuse que menent leurs compatriotes sous la conduite des Missionnaires, demandent avec instance des ouvriers pour les instruire en notre sainte Religion; mais la disette des sujets & de secours n'a pu encore permettre à nos Peres d'aller travailler à l'instruction de ces peuples, dont la conversion seroit suivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on assure que ces vastes pays sont extraordinairement peuplés.

Comme on a reconnu, par une longue expérience, que le commerce des Espagnols étoit très-préjudiciable aux Indiens, soit parce qu'ils les traitent avec

trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licencieuse & déréglée, on a obtenu un Décret de Sa Majesté Catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette Mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent: de sorte que si, par nécessité ou par hasard, quelque Espagnol vient en ce pays-là, le P. Missionnaire, après l'avoir reçu avec charité, & exercé à son endroit les devoirs de l'hospitalité chrétienne, le renvoie ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, mon Révérend Pere, est tiré des lettres des Peres qui travaillent en cette Mission; je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit; au contraire, j'ai omis plusieurs circonstances très-édifiantes, & plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggéré à ces fervens ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle Chrétienté, & y entretenir la pureté & la sainteté des mœurs.

Voilà donc, mon Révérend Pere, ce peuple choisi de Dieu, cette Nation destinée, en ces derniers temps, à renouveller la ferveur, la dévotion, la vivacité de la foi, & cette parfaite union

de
les
Eg
ces
dre
qui
lum
fain
du
pui
& i
de
ense
ans
l'inf
don
le f
les
J
d'au
té,
la fa
ven
cuti
est l
bliss
ridic
toire
s'inf
vrie

des cœurs qu'on admiroit autrefois dans les premiers Chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie sainte & fervente de ces Néophytes ne doit-elle pas confondre les Chrétiens de ces derniers temps, qui, au milieu de tant de secours, de lumieres & de graces, deshonnent la sainteté de notre Religion & la dignité du nom Chrétien ? C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds & impénétrables jugemens de la sagesse de Dieu, qui a fait passer à ces peuples ensevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité, ces graces & ces lumieres, dont tant d'ames, élevées avec soin dans le sein du Christianisme, abusent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles, dignes de votre piété, si j'entreprendois de vous parler de la fameuse Mission du *Paraguay*, si souvent persécutée, & , malgré ses persécutions, toujours si florissante, qu'elle est le modele de toutes celles qui s'établissent de nouveau dans l'Amérique méridionale. Mais, comme on a écrit l'histoire de cette Mission, où l'on peut s'instruire des vertus héroïques des ouvriers qui l'ont cultivée, & de la fer-

veur des Néophytes qui la composent ; je me dispenserai de vous en parler ici ; & je me bornerai à vous faire connoître une nouvelle Mission fondée depuis deux ans dans les terres les plus méridionales de l'Amérique, d'où l'on espere, avec le temps, pouvoir pénétrer jusques au Détroit de Magellan, que nous avons reconu dans notre voyage. Comme cette Mission appartient à la Province du *Chili*, qui a peu d'ouvriers, & qui est chargée de plusieurs autres Missions, tant des Espagnols que des naturels du pays déjà convertis, elle ne peut employer qu'un petit nombre de sujets à cultiver ce vaste champ. D'ailleurs, cette Mission demande des qualités singulieres dans les Missionnaires qu'on y envoie. Il faut qu'ils ayent un tempérament fort & robuste, un détachement parfait de toutes les commodités de la vie, enfin, une douceur insinuante, une force, un courage, une constance à l'épreuve des difficultés les plus insurmontables au milieu d'un peuple barbare. Mais quelque féroce & indomptée que soit cette Nation, elle s'affujettira sans peine au joug de la Religion Chrétienne, pourvu que le zèle des hommes apostoliques soit soutenu de cette sagesse surna-

tur
dét
salu
ceu
jett
que
de
par
& p
ploy
chan
avec
une
ensu
mart
de s
temp
si pr
rance
vinc
tinue
Nico
venu
marty
qui,
leur
par le
obtie
même
de no

turelle qui n'envisage que Dieu, de ce désintéressement qui ne cherche que le salut des âmes, & sur-tout de cette douceur qui gagne le cœur avant que d'affluer l'esprit. Il y a près de trente ans que le Révérend Pere Nicolas Mascardi, de notre Compagnie, homme illustre par les grands travaux qu'il a soufferts, & par les peuples qu'il a convertis, employa plusieurs années à défricher ce champ stérile & inculte, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il y recueillit une moisson abondante, & qu'il mérita ensuite d'y recevoir la couronne du martyr, comme la digne récompense de ses travaux apostoliques. Depuis ce temps-là, cette terre, arrosée d'un sang si précieux, a donné de si belles espérances, que plusieurs Jésuites de la Province du *Chili* se sont offerts pour continuer l'entreprise du Révérend Pere Nicolas Mascardi, dont le nom est devenu vénérable à ceux mêmes qui l'ont martyrisé; puisque ce sont ces peuples qui, touchés, ce semble, du repentir de leur crime, & prévenus intérieurement par les graces que ce saint homme leur obtient de Dieu, ont demandé eux-mêmes, depuis long-temps, des Peres de notre Compagnie pour leur enseigner

le chemin du Ciel. Plusieurs même d'entr'eux affurent qu'il leur a apparu , & qu'il les a consolés , en leur promettant qu'il viendrait des Missionnaires pour les instruire & pour les convertir. En effet, soit que ce fait soit véritable, ou que ce bruit se soit répandu sans fondement, Dieu a suscité depuis deux ans le Pere Philippe de la Laguna , pour mettre la main à une œuvre si importante au salut des âmes. Comme il m'est tombé entre les mains une relation que ce Pere a écrite à un de ses amis , pour lui rendre compte de ses travaux & des moyens dont il s'est servi pour établir cette Mission , j'en ai fait un petit abrégé que je joins à cette lettre.

R E L A T I O N

De l'établissement de la Mission de Notre-dame de Nahuelhuapi , tirée d'une Lettre du Révérend Pere Philippe de la Laguna , de la Compagnie de Jesus.

IL y avoit déjà quelques années que Dieu , par une vocation spéciale , & par un effet singulier de sa miséricorde ,

m'appelloit à la conversion des Indiens qu'on appelle *Pulches & Poyas*, qui sont vis-à-vis de *Chilot*, & de l'autre côté des montagnes, aux environs de *Nahuelhuapi*, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ 42 degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du Révérend Pere Nicolas Mascardi, avoit fait naître & augmentoit toujours en moi le desir d'aller recueillir ce qu'il avoit semé; &, comme le sang des Martyrs est fécond, je ne doutois pas que je ne dusse y recueillir une heureuse & abondante récolte. Je soupirois ainsi sans cesse après cette chere Mission, & je nourrissois au fond de mon cœur ces saints desirs, sans oser les produire au dehors; parce qu'en envisageant les choses avec les yeux de la prudence humaine, ce projet me paroissoit presque impossible. Cependant, comme ma vocation étoit l'ouvrage de Dieu, je m'abandonnai entre ses mains, & je lui laissai le soin de préparer les moyens les plus convenables à l'exécution des desseins qu'il m'inspiroit. Je reconnus bientôt que ma confiance lui étoit agréable: car la providence, qui nous conduit par des voies secrettes & toujours

e d'en-
ru, &
mettant
es pour
rtir. En
, ou que
dement,
le Pere
mettre la
au salut
bé entre
e Pere a
ui rendre
s moyens
cette Mis-
brégé que

N

de Notre-
d'une Lettre
la Laguna,

nnées que
ale, & par
éricorde,

admirables, permit que mes Supérieurs me nommerent Vice-Recteur du College de *Chiloé*, & m'ordonnerent de venir à *Sant'Iago*, Capitale du *Chili*, pour quelques affaires qui demandoient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les Supérieurs à me faire venir à *Sant'Iago*. En effet, ayant trouvé heureusement dans le port de *Chiloé* un vaisseau qui faisoit voile pour *Val-Parayffo*, qui est le port de cette ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, & je communiquai au Révérend Pere Provincial le dessein que Dieu m'avoit inspiré d'établir une nouvelle Mission à *Nahuelhuapi*. Il approuva ma résolution, & me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Je commençai par intéresser les personnes les plus saintes & les plus zélées de s'unir à moi, afin d'obtenir, à force de prieres & d'austérités, les graces qui m'étoient nécessaires dans une entreprise si difficile. Sur-tout je recommandai cette affaire à un saint Religieux de notre Compagnie, le Frere Alphonse Lopez, vénérable par l'innocence de sa vie, par la sainte sim-

plicité qui regne dans toutes ses actions, par un don extraordinaire d'oraison, & sur-tout par une tendre dévotion envers la sainte Vierge, de qui il recevoit souvent des faveurs extraordinaires. Je lui promis même que je mettrois cette Mission sous la protection d'une si puissante Avocate, & que toutes les Eglises que j'élevérois au vrai Dieu, seroient dédiées à cette mere de miséricorde, s'il obtenoit ce que je demandois. Quelques jours après, ce saint Frere m'aborda d'un air gai, & me dit que je misse toute ma confiance en Dieu, & que l'entreprise que je méditois réussiroit.

Il y avoit des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvois rien faire sans l'agrément du Gouverneur du *Chili*; & ce Seigneur étoit contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs qu'on n'avoit pu soutenir, soit parce que le trésor du Roi se trouvant épuisé, il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle Mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à Notre-Seigneur, qui est le maître des cœurs, & je promis de dire trente Messes & de jeûner trente jours

au pain & à l'eau, en l'honneur de la sainte-Trinité, si j'obtenois la permission du Gouverneur; je mis même cette promesse par écrit, mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insçu, au Gouverneur. Quelques jours après ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à Notre-Seigneur, je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le Gouverneur. Je dis même en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allois au Palais, & que je ne retournerois pas au College sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de M. le Gouverneur, qui lisoit le papier de ma promesse qu'on lui avoit mis entre les mains, & sans attendre que je lui parlasse: *Allez, mon Pere, me dit-il, votre affaire est faite, j'y donne volontiers les mains; & soyez persuadé que je favoriserai votre zèle en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres & les intentions du Roi mon maître. Allez gagner des ames à Jesus-Christ, mais souvenez-vous de prier Dieu pour Sa Ma-*

jesté & pour moi. Je dois vous avouer ici, mon cher Pere, que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; & dès lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des peines & des fatigues que je devois essuyer pour son amour dans le voyage que j'allois entreprendre, pour me rendre au lieu de ma Mission.

Ainsi après avoir remercié Dieu d'une grace si particuliere, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnerent, j'achetai des ornemens d'Eglise, des curiosités propres pour faire de petits présens aux Indiens, & les provisions nécessaires pour mon voyage, & je me mis en chemin au mois de Novembre de l'année 1703, avec le Pere Joseph Maria Seïsa, que les Supérieurs me donnerent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fâcheuses qui nous arriverent, & les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cens lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens & des rivieres, des montagnes & des fo-

rêts, fans secours & fans guides, dans une difette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au College le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient, & par-là je me vis presque seul & abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom Espagnol est si odieux, qu'on ne peut échapper à leur fureur & à leur cruauté, quand on a le malheur de tomber entre leurs mains. Mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une manière merveilleuse, après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour, pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc, plein de courage & de santé, au terme désiré de ma Mission de *Nahuelhuapi*. Les *Caciques* (1) & les Indiens me reçurent comme un Ange envoyé du ciel. Je commençai à élever un autel sous une tente avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtit une Eglise. Je visitai les principaux du pays, & je les invitai à venir s'établir

(1) Ce sont les Chefs & les Gouverneurs du peuple.

auprès de moi, pour fonder une petite bourgade, & pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon ministère. J'eus la consolation de voir les Néophytes qui avoient été baptisés autrefois par le Révérend Pere Nicolas Mascardi, assister aux Offices divins, & à l'explication de la Doctrine chrétienne avec une ferveur, une dévotion & une faim spirituelle, qui me donna de grandes & solides espérances de leur fermeté dans la foi, & de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades & les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver, & je baptisai quelques enfans du consentement de leurs parens.

La consolation que je goûtois de ces heureux commencemens, s'augmenta beaucoup par l'arrivée du Pere Joseph Guillelmo, que les Supérieurs m'envoyoit pour prendre la place du Pere Sessa. Nous concertâmes ensemble les moyens les plus propres pour établir solidement notre Mission, & nous résolûmes que pendant qu'il resteroit à *Nahuelhuapi* pour y bâtir une petite Eglise & une maison, j'irois à *Baldivia* solliciter la protection de M. le Gouverneur en faveur des Néophytes. J'engageai les

Caciques d'écrire une lettre obligeante à ce Gouverneur, pour lui demander son amitié & sa protection. J'arrivai au commencement d'Avril de l'année 1704 à *Baldivia*, avec ces Députés, que M. le Gouverneur Dom Manuel Auteffia reçut avec beaucoup de joie & de tendresse, me donnant mille marques d'estime & de bienveillance, & me promettant de favoriser de tout son pouvoir, ce nouvel établissement. Je ne restai à *Baldivia*, qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation; ainsi j'en partis vers le milieu du même mois d'Avril, avec les deux Députés que M. le Gouverneur chargea de sa réponse pour les *Caciques*. En voici la teneur.

M E S S I E U R S ,

J'ai appris avec beaucoup de joie par votre lettre, & par le témoignage de vos Députés, le bon accueil que vous avez fait aux Missionnaires de la Compagnie de Jesus, & la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte Religion. Ainsi après avoir solennellement rendu grace à Dieu, souverain Seigneur du ciel & de la terre,

d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand Monarque des Espagnes & des Indes, Philippes V mon Seigneur & mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité & d'années. C'est pourquoi, comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a honoré, je vous offre & vous promets de sa part, pour toujours, son amitié & sa protection, pour vous & pour ceux qui imiteront votre exemple; en vous avertissant en même temps, que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité & d'obéissance au Roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur & votre défenseur contre tous vos ennemis; c'est pourquoi dès aujourd'hui, moi & mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié, & une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins; & comme j'espère que vous serez très-fidèle à exécuter ce que je vous prescris au nom du Roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant

ligeante
mander
rivai au
ée 1704
que M.
Auteffia
de ten-
es d'es-
me pro-
on pou-
. Je ne
e temps
négocia-
milieu du
deux Dé-
chargea
En voici

de joie
moignage
cueil que
res de la
résolution
ffer notre
bir solem-
a, souve-
la terre,

ici le sceau de mes armes. A Baldivia le
8 d'Avril 1704.

DOM MANUEL DE AUTEFFIA.

A mon retour de *Baldivia* à *Nuhuelhuapi*, je trouvai une petite Eglise déjà bâtie, les Néophytes pleins de ferveur, & plusieurs Catéchumenes disposés à recevoir le Baptême, par le zele du Pere Jean-Joseph Guillelmo mon compagnon. La lettre du Gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le peuple; ainsi nous commençâmes à travailler sérieusement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison & jetté les fondemens d'une plus grande Eglise, parce que les Nations circonvoisines commencent à venir nous trouver. Cependant comme le pays où je me suis établi, est habité par deux peuples, dont les uns s'appellent *Pulches*, & les autres *Poyas*, il semble qu'il y ait entr'eux de la jalousie & de l'émulation; car les *Pulches* ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une Nation fiere, cruelle & barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter.

Pour moi qui connoissois la douceur & la docilité des *Poyas* qui m'avoient

fo
vi
pa
jou
de
be
fer
sui
Di
ho
que
vo
auc
rica
inst
qu'
rita
les
lut
étoi
héri
égal
avo
que
la co
artif
des
bien
leur
leur

sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les *Pulches* n'agissoient que par passion. C'est pourquoi quelques jours après ayant assemblé les principaux de cette Nation, je leur parlai avec beaucoup de force, & je leur représentai les raisons qui m'empêchoient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu vouloit sauver également tous les hommes sans acception de personne; que les Ministres de Jesus-Christ ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune Nation, sans une injuste prévarication; qu'ils étoient envoyés pour instruire & baptiser tous les peuples; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement Chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le salut & la conversion des *Poyas*, qui étoient les freres de Jesus-Christ, les héritiers de son Royaume, & rachetés également par son sang précieux qui avoit été versé pour tout le monde; que l'obstacle qu'ils vouloient mettre à la conversion de leurs voisins, étoit un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la foi, & pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faisant violer le précepte de la cha-

livia le

FFIA.

Nuhuel-
ise déjà
 erveur,
 posés à
 zele du
 on com-
 neur fut
 peuple;
 ravailier
 eu. Nous
 raison &
 s grande
 circon-
 nous trou-
 ys où je
 eux peu-
Pulches,
 e qu'il y
 l'émula-
 u me dé-
 ersion de
 que c'est
 barbare,
 aiter.
 douceur
 n'avoient

rité. Ces raisons firent impressions sur leur esprit, & ils me promirent sur le champ de ne se point opposer à l'instruction & à la conversion des *Poyas*. Enfin après avoir vaincu cet obstacle qui pouvoit retarder le progrès de l'Evangile, & avoir disposé les cœurs & les esprits de ceux qui m'avoient témoigné plus d'empressement pour recevoir le saint baptême, je choisiss un jour solennel pour faire la cérémonie avec plus d'éclat, & je les baptisai tous. J'ai maintenant la sainte consolation de voir le changement merveilleux que la grace de Jesus-Christ a fait dans leurs mœurs & dans leur conduite, tant ils sont fervens & attachés à leurs devoirs.

Voilà, mon cher Pere, les prémices de mes travaux apostoliques. Priez le Seigneur qu'il nous envoie des ouvriers zélés & laborieux, qu'il dispose l'esprit & le cœur de ce nombre infini de peuples qui nous environnent à recevoir la foi, & que le Seigneur daigne répandre sa bénédiction sur mon ministère. Je ne vous ferai point de description du pays, & je ne vous parlerai point des mœurs & des coutumes de ce peuple, parce qu'il y a trop peu de temps que je suis ici pour les bien connoître.

J'en ferai plus instruit l'été prochain ; car j'espère parcourir tout le pays, pour en prendre une parfaite connoissance, afin de pouvoir établir des Missions dans les lieux que je trouverai plus propres pour cela. Ce pays s'étend jusqu'au détroit de Magellan, il a plus de cent lieues d'étendue de ce côté-là ; du côté de la mer du nord, il en a bien davantage. Je n'ose me flatter que Dieu veuille se servir d'un instrument aussi foible que je suis, pour gagner à Jesus-Christ cette grande étendue de pays ; mais j'espère que sa providence, qui veille à la conversion des infideles, suscitera des hommes animés de son esprit pour venir prendre part à nos travaux, & pour achever ce que nous avons si heureusement commencé.

PHILIPPE DE LA LAGUNA.

Voilà, mon Révérend Pere, un abrégé fidele de la relation qui m'est tombée entre les mains. Quoique vous ni voyiez pas ces conversions éclatantes & nombreuses que vous souhateriez d'apprendre par un effet de votre zele, je ne doute point cependant que vous ne la lisiez avec plaisir & ne remerciez Dieu de vouloir bien se servir du ministere

de nos freres , pour étendre par-tout la gloire de son nom. Je vous prie , mon Révérend Pere , en finissant cette lettre , de vouloir bien protéger notre Mission de la Chine , qui vous a toujours été si chere , de nous procurer des hommes apostoliques , pleins de zèle & de l'esprit de Dieu , & m'obtenir , par vos prieres , les secours spirituels dont j'ai besoin pour me rendre capable du saint ministere auquel il a plû à Notre-Seigneur de m'appeller. Je suis , avec un profond respect , &c.

L E T T R E

Du Pere Labbe , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere Labbe , de la même Compagnie.

A la Conception de Chili ;
ce 8 Janvier 1712.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

La Paix de Notre Seigneur.

J'ai l'honneur de vous écrire aussi-tôt qu'il m'a été possible de le faire , & je
me

me persuade que vous lirez avec quelque plaisir le Journal que je vous envoie de mon voyage depuis le Port-Louis jusqu'à la ville de la Conception, où nous mouillâmes le 26 de Décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13 Septembre 1710, que nous mîmes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetterent dans le port, quoique nous eussions fait trente lieues au large, nous aperçûmes le 29 l'isle des Sauvages, peu éloignée de Madere. Nous passâmes le lendemain entre Porto-Santo & Madere sans les pouvoir reconnoître.

Le 30 nous mouillâmes dans la rade de Tenerife pour y faire de l'eau. Une escadre Angloise qui avoit paru la veille y avoit jetté l'alarme. Le capitaine général que j'allai saluer avec notre capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'eussions pas apperçue. Le soir comme je retournois à bord, il y eut une seconde alarme; on alluma des feux sur les hauteurs de l'isle pour assembler au plutôt les milices; mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette isle est habitée par les Espagnols; on y voit une montagne qu'on appelle le Pic, qui s'éleve jusqu'au-dessus des nues; nous l'apperce-

tout la
, mon
lettre,
Mission
rs été si
nommes
e l'esprit
prieres,
oin pour
stere au-
de m'ap-
fond ref-

de la Com-
bbe, de la

on de Chili;
t 1712.

P E R E ;

re aussi-tôt
aire, & je
me

vions encore à quarante lieues au-delà; Nous demeurâmes huit jours dans la rade de cette isle. Deux jours avant que d'en partir, sur le soir nous fûmes spectateurs d'un petit combat naval qui se donna à une lieue de nous entre un brigantin Anglois de six canons, & une tartane Françoisé qui n'avoit qu'un canon & quatre pierriers; ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part & d'autre. Après quoi la tartane s'approcha de nous, & nous demanda du secours: on fit passer trente hommes dans la tartane, & on en mit quinze dans la chaloupe; ils eurent bientôt joint le bâtiment Anglois, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousquetterie. Cependant les Espagnols ne voulurent pas permettre qu'on l'emmenât, quoiqu'ils convinssent qu'il étoit de bonne prise: on le laissa à la priere du Consul François.

Nous partîmes de cette isle le 7 de Décembre, & le 10 à midi nous nous trouvâmes directement sous le tropique du cancer ayant de hauteur 23 degrés 30 minutes. Le 11 on commença de voir des poissons volans qui sont d'un très-bon goût; ils ont quatre ailes; deux au-dessus de la tête, & deux proche la

qu
me
fui
fieu
tres
du
fusp
qui
L
cap
15
j'app
je le
On
s'exp
font
le jo
distin
que d
assez
vers
le ref
confi
tagne
voit d
dans
de ge
Ces is
qui y
roiffer

queue. Ils ne sortent de l'eau & ne se mettent à voler, que quand ils sont poursuivis par les dorades & les bonites. Plusieurs donnerent dans les voiles; d'autres se casserent la tête contre le corps du navire, on en voyoit qui étoient suspendus aux cordages, & il y en eut qui nous tomberent dans les mains.

Le 15 on découvrit une des Isles du cap verd appellée *Bona vista*. La nuit du 15 au 16, vers les 11 heures du soir, j'apperçus le volcan de l'isle-de-feu, & je le fis remarquer à quelques Officiers. On mit aussi-tôt en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette isle. Dès que le jour parut, on découvrit l'isle fort distinctement, nous n'en étions éloignés que de six à sept lieues; nous passâmes assez proche d'elle, & étant par son travers, nous fîmes pris du calme qui dura le reste du jour. Nous eûmes le loisir de considérer ce volcan; il sort d'une montagne qui est à l'est de l'isle, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élançer dans les airs, & des étincelles en forme de gerbes qui se perdent dans les nues. Ces isles sont habitées par les Portugais, qui y sont en petit nombre; elles paroissent fort stériles; la terre y est en-

tièrement brûlée par la chaleur extrême du climat.

Le 20 Décembre, nous nous trouvâmes par les 5 degrés de latitude, & les calmes nous prirent. Nous y restâmes quarante jours de suite, & nous eûmes beaucoup à souffrir de l'excessive chaleur & de la disette d'eau. Du reste, le poisson fourmilloit autour du navire, & nous en vécûmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agréable & de consolant pour nous, c'est que de cent quarante personnes que nous étions dans le vaisseau, il n'y en eut aucune qui tombât malade.

Le 10 de Février 1711, nous passâmes la ligne, & le 18 du même mois on reconnut la côte du Brésil, que l'on commença à ranger. Le 21, nous mouillâmes proche les isles Sainte - Anne; elles sont au nombre de trois; quelques brisans semblent en former une quatrième. Elles sont toutes couvertes de bois; la terre ferme n'en est éloignée que de trois ou quatre lieues. On trouve sur ces isles quantité de gros oiseaux qu'on nomme *Foux*, parce qu'ils se laissent prendre sans peine; en peu de temps nous en prîmes deux douzaines. Ils ressemblent assez à nos canards, à la réserve

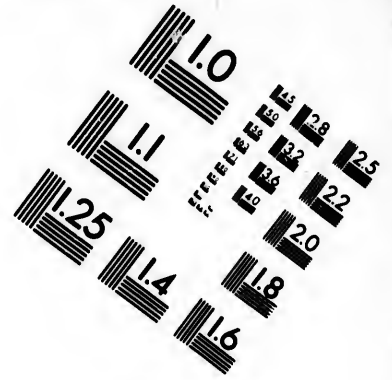
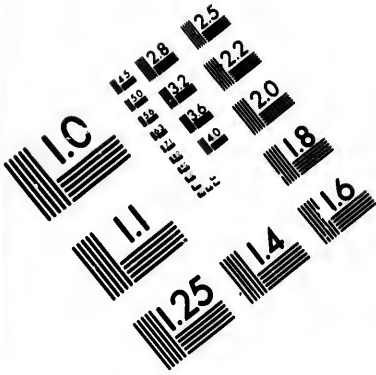
du bec qu'ils ont plus gros & arrondi ; leur plumage est gris ; on les écorche comme on fait les lapins.

Le 22 , nous doublâmes le Cap *Friou*. En le doubiant , nous aperçûmes un navire Portugais. On lui donna la chasse tout le jour & la nuit. Le lendemain on s'en rendit maître. Il avoit 14 pieces de canon : sa cargaison étoit de vin & d'eau-de-vie. Après qu'on eut arriné ce bâtiment , nous le menâmes à l'Isle-Grande , où nous avions de l'intention de faire de l'eau. Nous n'y demeurâmes que fort peu de temps , sur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchoient à nous surprendre ; ce qui nous fut confirmé par le bruit de 50 ou 60 coups de fusil , que nous entendîmes dans le bois auprès duquel nous avions mouillé.

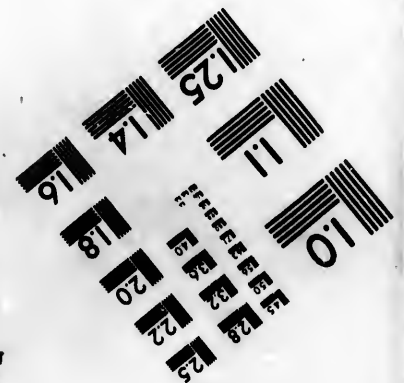
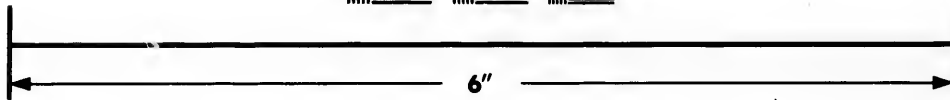
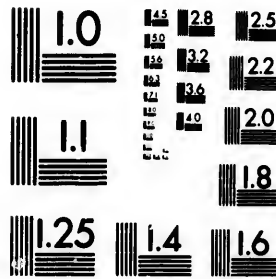
Le 5 Mars , nous doublâmes le Cap du Tropicque , qu'on appelle ainsi , parce qu'il est directement sous le tropique du Capricorne. Le 14 , nous découvrîmes l'Isle de Gal , & peu après l'Isle de Sainte-Catherine , où nous mouillâmes le soir pour y faire de l'eau.

Le 2 Avril , jour du Jeudi-Saint , nous eûmes un gros temps qui nous prit à minuit , & qui dura jusqu'au samedi vers





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50

le midi. Nous vîmes alors, pour la première fois, des damiers, que l'on nomme ainsi, parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux noirs & blancs. Cet oiseau se prend d'ordinaire avec l'hameçon. Quand nous eûmes passé la ligne, nous vîmes dans un temps de calme un grand nombre de requins : c'est un animal terrible. Il vient au tour des navires, & dévore tout ce qu'on laisse tomber. Il est dangereux de se baigner pour lors. Le requin, d'un seul coup de dent, coupe un homme en deux. Nous en prîmes plusieurs & de fort gros, qui pesoient plus de 600 livres. On les prend avec un hameçon pesant six ou sept livres, auquel on attache un morceau de chair. Cet animal qui est très-vorace, avale tout à coup l'un & l'autre. Il faut plus de 50 hommes pour l'élever & le mettre à bord : encore faut-il être sur ses gardes, car d'un coup de son gouvernail, (c'est ainsi qu'on appelle sa queue, il rompra & jambes & cuisses de celui qu'il pourra joindre. Son cœur est fort petit, à proportion de sa grosseur ; mais il est d'une vivacité étonnante. Je l'ai fait arracher à plusieurs ; & quoiqu'il fût séparé du corps & percé de coups de couteau,

il
tr
qu
fo

à l
da
av
tre
jou
Le
ce
bar
per
que
éch
ver
rer
con
stér
sabl
Cet
chie
lui
il re
L
de M
on m
qui e
juge

il palpitoit encore durant trois & quatre heures , & avec tant de violence , qu'il repouffoit la main qui le pressoit fortement contre du bois.

Le 10 du même mois , on reconnut à la couleur de l'eau que nous étions dans la riviere de la Plate , où nous avions dessein d'entrer pour vendre notre prise à *Buenos-ayres*. On fonda ce jour-là , & on trouva 40 brasses de fond. Le lendemain on se trouva à 4 brasses , ce qui fit juger que nous étions sur le banc des Anglois & en danger de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi , parce que plusieurs vaisseaux Anglois y ont échoué & péri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la riviere pour se retirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'Isle des Loups : c'est une terre stérile , toute couverte de pierres & de sables , où les loups marins se retirent. Cet animal a la tête semblable aux chiens : il a pardevant deux ailerons qui lui servent de pattes ; dans tout le reste , il ressemble à un poisson.

Le 15 , on découvrit les montagnes de Maldonal & l'Isle de Flore , & le 16 on mouilla dans la baye de *Montevidiol* , qui est un Cap de la terre-ferme. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant

sans avoir des pilotes du pays , parce que cette riviere est remplie de bancs où plusieurs vaisseaux se sont perdus.

Le lendemain on fit partir le canot pour *Buenos-ayres* , d'où nous étions encore éloignés de 40 lieues , afin de donner avis au Gouverneur de notre arrivée , & de prendre des pilotes qui pussent nous conduire au port. Cette contrée est délicieuse. La terre y est couverte d'une multitude innombrable de bestiaux : on y voit presque de tous côtés des plaines à perte de vue , coupées & arrosées par de petites rivières & des ruisseaux qui y entretiennent une verdure perpétuelle , où de grands troupeaux de bœufs & de vaches s'engraissent. Les cerfs & les autruches y sont sans nombre : les perdrix & les faisans s'y prennent à la course , & on les tue à coup de bâton. Les canards , les poules d'eau & les cygnes y sont très-communs. Ce seroit l'endroit du monde le plus commode pour se rafraîchir si il n'y avoit rien à craindre pour les vaisseaux ; mais cette riviere est fort dangereuse : le 26 , nous pensâmes périr d'un coup de vent , qui nous jeta sur une roche cachée sous l'eau , dont nous nous tirâmes heureusement.

Le 1^{er} de Mai , nous mouillâmes à trois lieues de *Buenos-ayres* : cette Ville n'est pas achevée , les maisons y sont assez mal bâties ; elles ne sont la plupart que de terre : on y voit une forteresse qui n'est pas considérable ; nous y avons un collège où l'on enseigne les humanités.

Vous vous attendez sans doute , mon Révérend Pere , que je vous entretienne ici de la florissante Mission du Paraguay , où l'on voit se retracer l'innocence & la piété des premiers fideles. Cette Mission consiste en quarante grosses bourgades , habitées uniquement par des Indiens qui sont sous la direction des Peres Jésuites Espagnols. Les plus considérables bourgades sont de 15 à 20 mille ames : ils choisissent tous les ans le chef qui doit présider à la bourgade , & le Juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intérêt & la cupidité , cette source de tant de vices , est entièrement bannie de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recueille chaque année , sont mis en dépôt dans des magasins publics , dont la distribution se fait à chaque famille , à proportion des personnes qui la composent. La simplicité & la candeur de ces bons

Indiens est admirable. Des Missionnaires qui ont gouverné long-temps leur conscience, m'ont assuré que, dans presque toutes leurs confessions, à peine trouve-t-on matière pour l'absolution. Après la grace de Dieu, ce qui les a conservés, & ce qui les conserve encore dans une si grande innocence de mœurs, c'est l'attention particulière des Rois d'Espagne à ne pas permettre qu'ils aient la moindre communication avec les Européens. Si la nécessité du voyage oblige les Espagnols à passer par quelque une des bourgades Indiennes, il leur est défendu expressément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maison destinée pour leur logement, où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire ; les trois jours expirés, on les conduit hors de la bourgade, à moins que quelque incommodité ne les y arrête.

Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention, mais ils en ont beaucoup pour imiter toutes sortes d'ouvrages qui leur tombent entre les mains, & leur adresse est merveilleuse. J'ai vu de leur façon de très-beaux tableaux, des livres imprimés correctement, d'autres, écrits à la main avec beaucoup de délicatesse ;

les orgues & toutes sortes d'instrumens de musique y sont communs : ils font des montres, ils tirent des plans, ils gravent des cartes de géographie; enfin ils excellent dans tous les ouvrages de l'art, pourvu qu'on leur en fournisse des modeles. Leurs Eglises sont belles, & ornées de tout ce que leurs mains industrieuses peuvent travailler de plus parfait.

Il seroit difficile de vous faire connoître, d'un côté, combien il en a coûté de peines & de travaux aux Missionnaires pour gagner ces peuples à Jesus-Christ, & pour les instruire parfaitement des vérités chrétiennes; & d'un autre côté, jusqu'où va l'attachement & la tendresse de ces Néophytes, pour ceux qui les ont engendrés en Jesus-Christ. Un des Missionnaires m'a raconté, que, navigeant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau & fut incontinent emporté par le courant. Aussitôt les Indiens se jetterent dans la riviere; les uns nageant entre deux eaux le portoient sur leur dos, les autres le soutenoient par les bras, tous le menerent ainsi jusqu'au bord du fleuve, sans craindre

pour eux-mêmes le péril dont ils le délivrerent.

Après cette petite digression, je reviens à la suite de mon voyage. La saison étant trop avancée pour passer le Cap de Horn, nous fûmes contraints d'hiverner dans la riviere ; car nous avions alors l'hiver dans ces contrées, pendant que vous aviez l'été en Europe. Nous nous postâmes proche des isles de Saint-Gabriel, à une lieue de terre. Aussitôt que nous eûmes mouillé, plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande, & d'autres rafraîchissemens. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs, qu'ils prennent fort aisément : ils ne font que leur jeter au col un noeud coulant, & ensuite ils les menent par-tout où ils veulent. Avant notre départ, des Indiens d'une autre Caste vinrent nous trouver : ils sont la plûpart idolâtres, belliqueux & redoutés dans toute l'Amérique méridionale. Il regne parmi ces peuples un usage qui nous surprit étrangement : leur coutume est de tuer les femmes dès qu'elles passent trente ans : ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que 24 ans : un de ces Indiens me dit qu'elle étoit déjà bien

vieille, & qu'elle n'avoit plus gueres à vivre, parce que dans peu d'années on devoit l'assommer. Nos Peres ont converti à la foi un assez grand nombre d'Indiens de cette Caste. Il est à souhaiter pour les femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25 de Septembre, on mit à la voile pour sortir de la riviere, & le lendemain on vint mouiller à *Montevidiol*. Lorsque nous y passâmes au mois d'Avril en montant la riviere, nous pensâmes y périr : nous y courûmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fûmes pris d'un ouragan si affreux, que, pendant six heures, nous nous crûmes perdus sans ressource. Cinq ancres que nous avions mouillées ne purent tenir, & nous tombions sur la côte toute escarpée de pointes de rochers, où il n'étoit pas possible de nous sauver. Je vis alors couler bien des larmes & former beaucoup de saintes résolutions. On fut sur le point de couper tous les mats pour soulager le navire : mais avant que d'en venir à cette exécution, j'exhortai l'équipage à implorer le secours de Dieu. Nous fîmes un vœu à sainte Rose, Patrone du Pérou, & nous promîmes qu'aussi-tôt que nous serions ar-

rivés au premier port du Pérou, nous irions en procession à l'église, nus pieds & en habits de pénitens; que nous y entendrions une messe chantée solennellement, & que nous participerions aux saints mysteres avec toute la dévotion dont nous étions capables. A peine eûmes-nous fait ce vœu, que nous nous aperçûmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres qui jusqu'alors n'avoient fait que glisser sur le fond sans pouvoir mordre, s'arrêterent tout à coup, & peu-à-peu le vent s'appaisa.

Le 30, nous partîmes de *Montevidiol*, & fortant d'un danger, nous tombâmes dans un autre où notre navire devoit mille fois périr, si nous eussions eu du vent. Nous rangeâmes l'Isle de Flore à la portée du canon; & étant par son travers, nous échouâmes sur une pointe de roche, où inmanquablement le navire se fût ouvert, si nous n'eussions pas été en calme. Nous nous en tirâmes sans aucun dommage: le vent contraire qui survint ensuite, nous obligea de rester quelques jours proche de l'Isle. Nous eûmes la curiosité d'y aller: on n'y voit que des loups & des lions marins. Le lion marin ne differe du loup marin, que par de longues soies qui lui

pendent du col. Nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux : on en tua quelques-uns : le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer : il suffit de les frapper sur le bout du nez, & incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure ; mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers, ou un peu avancés dans les terres : comme ils ne font que ramper, il est aisé de leur couper le chemin : cependant si vous faisiez un faux pas, & qu'ils pussent vous atteindre, ce seroit fait de votre vie : d'un seul coup de dent, ils couperoiert le corps d'un homme en deux.

Le 1^{er} de Novembre nous passâmes le détroit le Maire en peu de temps, parce que les courans nous étoient favorables. Nous entrâmes le soir dans la baye du bon Succès pour y faire de l'eau. Cette baye est de la Terre-de-Feu, vis-à-vis de l'extrémité de l'isle des Etats, qui forme, avec la Terre-de-Feu, le canal ou détroit le Maire. Nous y restâmes cinq jours. La veille de notre départ, comme nous étions à terre, un Indien sortit du bois voisin, auquel on fit signe d'approcher. Il approcha en

effet, mais toujours en défense, tenant son arc prêt à tirer. On lui présenta du pain, du vin & de l'eau-de-vie; mais à peine l'avoit-il portée à la bouche qu'il la rejettoit. On lui fit faire le signe de la croix, & on lui mit un chapelet au col. Comme nous entrions dans le canot pour retourner à bord, il jeta un cri qui ressembloit à une espece de heurlement mêlé de je ne sçai quoi de plaintif; il parut aussi-tôt une trentaine d'autres Indiens, à la tête desquels étoit une femme toute courbée de vieillesse. Ils s'approcherent du rivage poussant de semblables cris, & tâchant par des signes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils étoient tout nus, à la réserve de la ceinture qui étoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur visage étoit peint de rouge, de noir & de blanc. Ils portoient au col un collier fait de coquillages, & au poignet des bracelets de peau. Ils ne se servent que de fleches, & au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fusil, taillée en fer de pique. Ces gens-là me parurent assez dociles, & je crois que leur conversion ne seroit pas difficile.

Le 5 nous sortîmes de ce port, & les

Éour
firent
troit.

Le
Horr
latitu
trent
traire
merc
empo
l'oue
vingt
fort p
ce m
plus
jamai

Le
degré
on l'a
le Pri
piece
étran
solum
ce q
Cova
veno
vinci
je pro

Le
nutes

écourans qui y sont très-violens, nous firent passer & repasser cinq fois le détroit.

Le 15 nous doublâmes le cap de Horn par les 57 degrés 40 minutes latitude méridionale. Nous eûmes durant trente jours des vents violens & contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots & des vents qui nous emportoient, tantôt au sud, tantôt à l'ouest, & qui ne nous firent pas faire vingt lieues en route. Il faisoit un froid fort piquant. Ce qui nous consola dans ce mauvais temps, c'est que pendant plus de quarante jours nous n'eûmes jamais de nuit.

Le 9 de Décembre étant par les 50 degrés, nous découvrimés un navire : on l'attendit ; c'étoit le vaisseau nommé le Prince des Asturies, de soixante-six pieces de canon. Il étoit réduit à une étrange extrémité, car il manquoit absolument de vivres. On l'assista de tout ce que l'on put. J'y trouvai le Pere Covarruvias, Jésuite Espagnol, qui revenoit de Rome avec la qualité de Provincial de la province du Chili, à qui je procurai quelques rafraîchissemens.

Le 21 étant par les 37 degrés 40 minutes, nous découvrimés la terre : nous

n'étions éloignés que de vingt lieues de la Conception. Nous y entrâmes le soir. Il y avoit trois navires François prêts à retourner en Europe, sçavoir les deux Couronnes, le Saint Jean-Baptiste, & le Comte de Torigni. Le Pere Baborier arriva deux jours après nous, & nous continuerons le voyage ensemble. Ce Pere me parut bien usé des fatigues de la mer, & encore plus des travaux que son zèle lui a fait entreprendre dans le navire sur lequel il étoit.

Voilà, mon Révérend Pere, bien du temps que nous sommes fortis de France, & il faut encore plus d'un an avant que nous puissions arriver à la Chine. Il semble que cette terre chérie fuie devant nous. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis, &c.



Du
d
d
R

L
misé
cré
sensi
ceux
anné
jour
qui
mém
que
A
aupr
pour

L E T T R E

*Du Pere Jacques de Haze , Missionnaire
de la Compagnie de Jesus , au Révérend
Pere Jean-Baptiste Arendts , Provincial
de la même Compagnie dans la Province
Flandro-Belgique.*

A Buenos-Aires , ce 30 Mars 1718.

MON RÉVÉREND PERE ,

La Paix de Notre Seigneur.

Depuis trente années que , par la
miséricorde de Dieu je me suis consa-
cré à ces Missions, rien ne m'a été plus
sensible que de me voir éloigné de
ceux avec qui j'ai passé mes premières
années, & dont le souvenir m'est tou-
jours infiniment cher. Mais le Seigneur
qui nous a séparés, nous réunit dans le
même esprit & dans le même dessein
que nous avons de procurer sa gloire.

Après avoir passé vingt-deux ans
auprès des Indiens , on m'en a retiré
pour me donner le gouvernement du

College du Paraguay : c'est un fardeau qui étoit au-dessus de mes forces, & dont j'ai été chargé malgré moi : je m'attendois à finir mes jours avec mes chers Néophites, & je n'ai pu les quitter sans douleur. Il n'est pas surprenant, mon Révérend Pere, qu'un Missionnaire qui a cultivé pendant plusieurs années une peuplade nombreuse d'Indiens, conserve pour eux un tendre attachement, sur-tout lorsqu'il voit que Dieu bénit ses instructions, & qu'il trouve dans les peuples qui lui sont confiés, une piété solide, un véritable amour de la priere, & la plus vive reconnoissance envers ceux qui les ont tirés du sein des forêts, pour les réunir en un même lieu, & leur enseigner la voie du Ciel. C'est ce que je trouvois dans mes Néophites. Vous jugerez vous-même combien cette séparation me fut amere par le simple récit de ce qui se passa lorsque je fus sur le point de les quitter.

Le jour que je partis du bourg Notre-Dame de Lorette, cinq mille Indiens me suivirent fondant en larmes, élevant les mains au Ciel, & me criant d'une voix entrecoupée de sanglots : Hé quoi, mon Pere, vous nous abandonnez donc ? Les

me
j'ay
do
m'a
lieu
vo
ent
leu
ble
je
tin
me
que
de
N
sec
y e
Bav
fus
nom
dres
l'arc
bles
eux
rieu
suj
plu
join
rois
Pere

meres levoient en l'air leurs enfans que j'avois baptisés, & prioient de leur donner ma dernière bénédiction. Ils m'accompagnèrent ainsi pendant une lieue entière jusqu'au fleuve où je devois m'embarquer. Quand ils me virent entrer dans la barque, ce fut alors que leurs cris & leurs gémissemens redoublèrent. Je sanglottois moi-même, & je ne pouvois presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux, & je vous avoue que je ne crois pas avoir jamais ressenti de douleur plus vive.

Nous reçûmes, en l'année 1717, un secours de soixante-dix Missionnaires. Il y en avoit onze de la seule province de Baviere, pleins de mérite & de zèle. Je fus surpris de ne point voir dans ce nombre un seul de nos Peres de Flandres : ce n'est pas que je m'imagine que l'ardeur pour les Missions les plus pénibles se soit tant soit peu ralentie parmi eux, mais je me doute que les Supérieurs, dans la crainte de perdre de bons sujets, en auront retenu cette année-là plusieurs qui aspiroient au bonheur de joindre leurs travaux aux nôtres. Oserois-je vous le dire, mon Révérend Pere, ne craignons point que Dieu se

laisse vaincre en libéralité : pour un homme de mérite que vous accorderez à ces Missions, il vous en donnera dix autres qui auront encore plus de vertu & plus de talens que celui dont vous vous ferez privé.

La même année les besoins de notre Mission m'appellerent à Cordoue du Tucuman. Je fis ce voyage, qui est de trois cens lieues, accompagné de quelques-autres Missionnaires, dont deux furent massacrés par les barbares, avec environ trente *Guaraniens* leurs Néophytes. Ils se jetterent d'abord sur le Pere Blaise de Sylva (c'est le nom du premier qui avoit gouverné pendant neuf ans cette province), ils lui casserent toutes les dents, ils lui arracherent les yeux, & ensuite l'assommerent à coups de massue. Le Pere Joseph Maco (c'est le second), fut tué presque au même instant, & je vis toute en feu la barque où il étoit. Je devois m'attendre au même sort, car ils venoient fondre sur moi avec fureur; mais les Indiens qui m'accompagnoient dans ma barque, s'aviserent de décharger quelques-uns de leurs mousquets qui les mirent en fuite.

Ces Barbares qu'on appelle *Payagas*, errent continuellement sur les fleuves,

da
un
per
aux
cre
Bar
que
de
I
des
pre
bou
bor
Uru
Chiq
caba
Péro
par l
Il y
Arce
bla,
bour
& q
nou
men
sépar
Il
chez
par l
& c'e

dans des canots qu'ils font aller avec une vitesse extrême, & ils tendent de perpétuelles embûches aux Chrétiens & aux Missionnaires. Ce sont eux qui massacrèrent, il y a peu de temps, le Pere Barthelemy de Blende, de la maniere que je vous le raconterai dans la suite de cette lettre.

La Mission des *Guaraniens* & celle des *Chiquites* sont fort étendues. Les premiers sont rassemblés dans trente bourgades différentes, situées sur les bords du fleuve *Parana*, & du fleuve *Uruguay*. Les seconds, qu'on appelle *Chiquites*, parce qu'ils habitent dans des cabanes fort basses, sont du côté du Pérou, & l'on pénètre dans leur pays par la ville de Sainte-Croix de la Sierra. Il y a vingt-huit ans que le Pere de Arce en fit la découverte, il les rassembla, avec des travaux infinis, en cinq bourgades, qui sont très-nombreuses, & qui se peuplent tous les jours de nouveaux fideles. Des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages, séparent ces deux Nations.

Il y a deux chemins pour se rendre chez les *Chiquites*, le premier, en passant par le Pérou; ce chemin est fort long, & c'est néanmoins celui que nos Mission-

naires sont obligés de prendre : il est entrecoupé de rivières qu'on ne peut passer à gué qu'en certaines saisons de l'année. On pourroit tenir un autre chemin qui est la moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve Paraguay, mais il a été inconnu jusqu'ici, & c'est toujours inutilement qu'on a tenté d'en faire la découverte. Le fleuve & les terres par où il faudroit passer, sont occupées par des peuples barbares, ennemis jurés des Espagnols, & de ceux qui professent le Christianisme. Les uns sont toujours à cheval, & battent sans cesse la campagne : ils ne se servent point de selles, & ils montent leurs chevaux à nud. De toutes ces Nations barbares, c'est la Nation des *Guaycurens* qui est la plus nombreuse, & en même-temps la plus féroce. Le gibier est leur nourriture ordinaire ; & quand il leur manque, ils vivent de lézards, & d'une espece de couleuvres fort grandes. Les autres, au contraire, demeurent presque toujours sur le fleuve, où ils rodent continuellement dans des canots faits de troncs d'arbres : ils ne vivent guere que de poisson : ils sont presque tous de la Nation des *Payaguas*, Nation perfide & cruelle, qui est sans
cesse

e
m
b
fe
la

Lo
gu
ter
co
Par
pri
d'u
le
qui
dan
Lau
vinc
cett
Blen
tres
foin
Indie
Le
pour
Indie
acco
voien
river
1715
2

resse en embuscade pour surprendre & massacrer les Chrétiens. Tous ces Barbares adorent le Démon, & l'on dit qu'il se montre à eux de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau.

Sur la fin de l'année 1714, le Pere Louis de Rocca, Provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux *Chiquites*, par le fleuve Paraguay. Il choisit, pour cette entreprise, deux hommes d'une vertu rare & d'un courage extraordinaire ; sçavoir, le Pere de Arce & le Pere de Blende, qui travailloient avec un grand zèle dans la Mission des *Guaraniens*. Le Pere Laurent Dasse, Missionnaire de la Province Gallo-Belgique, s'étoit offert pour cette expédition en la place du Pere de Blende ; mais les Supérieurs eurent d'autres vues sur lui, & lui donnerent le soin d'une bourgade de quatre mille Indiens.

Les deux Missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trente Néophites Indiens qu'on leur avoit donné pour les accompagner, dont quelques-uns sçavoient la langue des *Payaguas*. Ils arriverent au commencement de l'année 1715, à la ville de l'Assomption, qui

est comme la capitale du Paraguay. Quand ils y eurent pris quelques jours de repos, le Pere Recteur du College leur fit équiper un vaisseau où l'on mit les provisions nécessaires pour une année. Ce fut le vingt-quatre Janvier qu'ils s'embarquerent : ils furent conduits au vaisseau par le Gouverneur & par les principaux de la ville, Le vaisseau étoit précédé de deux esquifs qui alloient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des Barbares.

Ils avoient fait plus de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces Infideles, lorsqu'ils apperçurent une barque remplie de *Payaguas* qui étoient sans arme & sans défense. Ces Barbares aborderent le vaisseau dans la posture de gens qui demandoient du secours. En effet, ils raconterent d'une maniere très-touchante la triste situation où ils se trouvoient. « Nous sommes en proie, » dirent-ils, à deux ennemis redoutables » qui infestent l'un & l'autre rivage, & » qui ont conjuré notre perte : aux » *Guaycuréens*, d'une part, nos ennemis » jurés ; & de l'autre, aux *Brasiliens* » qui viennent tout récemment de sur- » prendre dans le bois plusieurs de nos » femmes & de nos enfans, & les ont

»
 »
 »
 »
 » l
 » t
 » b
 » r
 l
 dis
 de
 les
 où
 leur
 guas
 villa
 fem
 pass
 leur
 il le
 les a
 toien
 Missi
 cesse
 tissoi
 Chri
 Ce
 choit
 nât a

» emmenés pour en faire leurs esclaves.
 » C'en est fait de notre Nation, si
 » vous n'avez pitié de nos malheurs :
 » nous ne demandons pas mieux que de
 » vivre, comme les autres Indiens, sous
 » la conduite des Missionnaires, de pro-
 » fiter de leurs instructions, & d'em-
 » brasser la foi Chrétienne; ne nous
 » refusez pas cette grace».

Les deux Peres furent touchés de ce discours : ils permirent aux *Payaguas* de les suivre dans leurs canots, & ils les conduisirent dans une isle assez vaste, où ils étoient à couvert des insultes de leurs ennemis. Ce fut là que les *Payaguas* formerent à la hâte une espece de village où ils s'établirent avec leurs femmes & leurs enfans. Le Pere de Blende passoit les jours & les nuits à apprendre leur langue, afin de les instruire, & il le faisoit avec succès, car la crainte les avoit rendus si dociles, qu'ils écou- toient avec ayidité les instructions du Missionnaire, & les répétoient sans cesse, de sorte que toute l'isle reten- tissoit continuellement du nom de Jesus-Christ.

Pendant le Pere de Arce qui cher- choit à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des *Chiquites*, essaya

de mettre pied à terre en différens endroits, mais ce fut inutilement. Les *Guaycuréens* qui avoient pressenti son dessein, tenoient la campagne, & ils étoient en si grand nombre, qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le Pere prit donc le parti de chercher une autre route. Il laissa dans l'isle un de ses Néophites pour continuer d'instruire les *Payaguas*, & il se fit accompagner par quelques-uns d'eux qui le suivoient dans leurs canots. Après diverses tentatives toutes inutiles, il arriva enfin à un lac d'une grandeur immense, où le fleuve Paraguay prend sa source.

Les *Payaguas* qui étoient à la suite des Missionnaires, voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre des Brasiliens, projetèrent secrètement entr'eux de tuer ceux qui étoient dans le vaisseau, & de s'en emparer : ils cachèrent leur perfide dessein sous des marques spécieuses d'amitié & de reconnoissance, tandis qu'ils observoient avec soin ce qui se passoit dans le vaisseau, & qu'ils épioient le moment d'exécuter leur projet. Le Pere de Arce se trouvant au milieu du lac, jugea que, gagnant le rivage, il pourroit se frayer un chemin chez les

C
de
Ne
qu
ch
ce
ét
qu
do
les
pro
qui
ses
rou
moi
à u
L
de
juge
maî
cher
l'isle
ter
mon
qu'il
avec
vere
coup
moir
dont

Chiquites. C'est pourquoi il laissa le Pere de Blende dans le vaisseau, avec quinze Néophites Indiens & deux Espagnols qui conduisoient la manoeuvre; & il le chargea de l'attendre sur ce lac jusqu'à ce qu'il ramenât le Pere Provincial qui étoit allé visiter les bourgades des *Chiquites* par le chemin du Pérou. Il se mit donc, avec quinze autres Indiens, dans les deux esquifs; & s'étant pourvu des provisions nécessaires, il gagna le rivage qui étoit fort éloigné. Il y aborda avec ses compagnons, il se fit lui-même une route vers les *Chiquites*, & , après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs bourgades.

Les *Payaguas* voyant partir le Pere de Arce & un bon nombre d'Indiens, jugerent qu'il étoit temps de se rendre maîtres du vaisseau : ils allerent chercher leurs compagnons qui étoient dans l'isle; & , sous prétexte de venir écouter les instructions du Missionnaire, ils monterent tous dans le vaisseau. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés, ils se jetterent avec furie sur nos gens qu'ils trouverent désarmés, & ils les tuerent à coups de dards. Ils épargnerent néanmoins trois personnes; le Pere de Blende dont les manieres tout-à-fait aimables

avoient gagné le cœur du chef des *Payaguas* ; un des deux Espagnols qui gouvernoient le vaisseau, dont ils avoient besoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite ; & un Néophite de leur Nation, qui, sçachant parfaitement leur langue, devoit servir d'interprête. Ce fut, autant qu'on peut le conjecturer, au mois de Septembre de l'année 1715, qu'ils firent ce cruel massacre, & qu'ils enleverent le vaisseau.

Aussi-tôt que les *Payaguas* se virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres Barbares le commandant du vaisseau, qui leur étoit désormais inutile. Leur chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au Pere de Blende, & il laissa auprès de lui le Néophite qu'il avoit amené pour lui servir d'interprête. On peut aisément se figurer ce que le Missionnaire eut à souffrir sous un ciel brûlant, & au milieu d'un peuple si féroce. Il ne cessoit tous les jours de leur prêcher la loi Chrétienne, soit par lui-même, soit par le moyen de son interprête ; il n'épargnoit ni les caresses ni les marques d'amitié, capables de fléchir leurs cœurs : tantôt il leur représentoit les feux éternels de l'enfer, dont ils seroient

in
ve
le
so
D
s'il
qu
co
vé
irr
'po
ren
av
de
po
dés
Ils
aim
des
qu'
les
l'ho
non
prê
le c
d'en
leur
rep
méd
des

infailliblement la victime, s'ils persévéroient dans leur infidélité & dans leurs désordres : d'autre fois il leur faisoit la peinture des récompenses que Dieu leur promettoit dans le Ciel, s'ils se rendoient dociles aux vérités qu'il leur annonçoit. Il parloit à des cœurs trop durs pour être amollis : ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, sur-tout les jeunes gens qui ne pouvoient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence & à la dissolution avec laquelle ils vivoient : ils regarderent le Pere comme un censeur importun, dont il falloit absolument se défaire, & sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent le temps que leur chef, qui aimoit le Missionnaire, étoit allé dans des contrées assez éloignées ; & aussitôt qu'ils le scurent partis, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme apostolique. François (c'est le nom du Néophite qui étoit son interprète) se douta de leur dessein : il eut le courage d'aller assez loin au-devant d'eux, & de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteints, il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditoient, & il s'efforça, tantôt par des prières, tantôt par des menaces, de

les détourner d'une action si perfide. Loïn de les toucher, il ne fit qu'avancer à soi-même le moment de sa mort : ces Barbares se jetterent sur lui, l'emmenèrent assez loïn, & le massacrerent à coups de dards. Ce Néophite avoit passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade des *Guaraniens*, où il avoit vécu dans une grande innocence, & il s'étoit présenté de lui-même aux Missionnaires pour les accompagner dans leur voyage.

Cette mort ne put être ignorée du Pere de Elende, & il vit bien qu'on ne tarderoit pas à le traiter avec la même inhumanité. Il passa la nuit en prieres pour demander à Dieu les forces qui lui étoient nécessaires dans une pareille conjoncture, & se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompoit point; dès le grand matin il entendit les cris tumultueux de ces barbares qui avancoient vers sa cabane. Il mit aussi-tôt son chapelet au col, & il alla au-devant d'eux sans rien perdre de sa douceur naturelle : quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux, il se mit à genoux, la tête nue, & , croisant les mains sur

la
tra
on
jeu
un
&
ter
le
&
du
enf
par
(
con
fure
pub
mai
& d
24
con
rich
& l
Chr
les f
Il en
lines
prog
état.
lettr
logie

la poitrine, il attendit, avec un visage tranquille & serain, le moment auquel on devoit lui arracher la vie. Un des jeunes *Payaguas* lui déchargea d'abord un grand coup de massue sur la tête, & les autres le percerent en même temps de plusieurs coups de lance. Ils le dépouillerent aussi-tôt de ses habits, & ils jetterent son corps sur le bord du fleuve pour y servir de jouet à leurs enfans : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se débordèrent.

Ce fut ainsi que le Pere de Blende consumma son sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa constance, & ils publierent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vu mourir personne avec plus de joie & de tranquillité. Il étoit né à Bruges le 24 d'Août de l'année 1675 de parens considérables par leur noblesse, par leurs richesses, & encore plus par leur probité & leur vertu. Ce fut dans une famille si Chrétienne qu'il puisa dès son enfance les sentimens de la plus tendre piété. Il entra dans notre Compagnie à Malines, où en peu de temps il fit de grands progrès dans les vertus propres de son état. Après avoir enseigné les belles lettres & achevé ses études de Théologie, il fit de fortes instances auprès

de ses Supérieurs pour les engager à lui permettre de se consacrer aux Missions des Indes : il obtint avec peine la permission qu'il demandoit avec tant d'ardeur, & il fut destiné à la Mission du Paraguay. Il se rendit en Espagne, & étant obligé d'y faire quelque séjour jusqu'au départ des vaisseaux, il y édifia ceux qui le connurent, par son zele & par sa piété.

Il s'embarqua au port de Cadix avec l'Archevêque de Lima, & un grand nombre de Missionnaires qui alloient dans l'Amérique : à peine se trouverent-ils en pleine mer, qu'ils furent attaqués & pris par la flotte Hollandoise, nonobstant le passeport qu'ils avoient de la feue Reine d'Angleterre. Ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux prisonniers de mettre pied à terre ; il n'y eut que l'Archevêque de Lima qu'on retint dans son Vaisseau avec le Pere de Blende qui lui servoit d'interprête, parce que les Hollandois vouloient les transporter en Hollande. Le Prélat fut si charmé du Missionnaire, qu'il le prit pour le directeur de sa conscience : il eut la consolation de l'avoir toujours avec lui, non-seulement en Hollande, mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flan-

d
e
d
p
p
B
c
m
l
m
n
q
Il
&
ay
l
&
qu
c'e
mu
liai
ten
fain
les
div
jus
lor
Auf
il fu
nier

dre & par la France pour s'en retourner en Espagne. Les choses ayant changé de face, & le Prélat n'étant plus destiné pour l'Amérique, il fit tous ses efforts pour retenir auprès de lui le Pere de Blendé, jusqu'à lui offrir une pension considérable. Le Pere fut sensible à cette marque d'estime & de confiance que lui donnoit un Prélat si respectable, mais en même-temps il le conjura de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appelloit à la Mission des Indes. Il s'embarqua donc une seconde fois, & il arriva le 11^e d'Avril à Buenos-ayres.

Il étoit d'une douceur, d'une modestie, & d'une innocence de mœurs si grande, qu'il étoit regardé comme un ange, & c'est le nom que lui donnoient communément ceux qui avoient quelque liaison avec lui. Il avoit une dévotion tendre pour Notre-Seigneur & pour sa sainte Mere, & il se portoit à toutes les choses qui concernent le service divin avec une ferveur qui éclatoit jusques sur son visage, principalement lorsqu'il célébroit les Saints Mysteres. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Buenos-ayres, il fut envoyé dans le pays des *Guaraniens*, où, après avoir appris la langue,

il se consacra à leur instruction. S'étant offert pour l'expédition dont j'ai parlé, il finit ses travaux, ainsi que je viens de le dire, par une mort aussi illustre qu'elle est précieuse aux yeux de Dieu. On a sçu les particularités de sa mort d'un des *Payaguas* qui en fut témoin oculaire, & qui étant tombé entre les mains des Espagnols, fut envoyé par le Gouverneur du Paraguay dans les bourgades des *Guaraniens*, pour y être instruit des vérités chrétiennes.

Revenons maintenant au Pere de Arce. Il étoit chargé, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette Lettre, de découvrir le chemin le plus court par le fleuve Paraguay, qui devoit faciliter aux Missionnaires l'entrée dans le pays des *Chiquites*, & donner le moyen aux Provinciaux de visiter les bourgades nouvellement chrétiennes. La route qu'on tenoit par le Pérou étoit peu praticable : outre les fatigues d'un voyage de près de 800 lieues qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay : c'est ce qui a fait qu'aucun Provincial n'a pu jusqu'ici visiter ces Missions : le seul Pere de Rocca s'est senti

aff
tre
na
Sai
du
de-
plu
pou
Ind
qui
Mis
au l
le fl
com
qui
celu
beau
tigue
T
qu'il
au li
velle
le M
rapp
qu'il
avoi
péra
s'en
le n
venu

assez de force pour une si pénible entreprise. Il alla donc par la voie ordinaire du Pérou, jusqu'à la bourgade de Saint Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay. Il avoit réglé que de-là il envoyeroit un Missionnaire avec plusieurs Indiens *Chiquites* jusqu'au fleuve pour y joindre le Pere de Arce; que ces Indiens emmeneroient le Pere de Blendé, qui remplaceroit chez les *Chiquites* le Missionnaire; que pour lui il retourneroit au Paraguay avec le Pere de Arce par le fleuve: & que de cette maniere on connoitroit parfaitement ce chemin qui étoit très-court, en comparaison de celui du Pérou, & qui engageoit à beaucoup moins de dépenses & de fatigues.

Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avoit projeté: mais s'étant rendu au lieu marqué, & n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau; de plus le Missionnaire qu'il avoit envoyé, ayant rapporté à son retour que tous les soins qu'il s'étoit donné pour le découvrir avoient été inutiles, il perdit toute espérance, & il prit la résolution de s'en retourner dans la Province par le même chemin par lequel il étoit venu. Il avoit déjà quitté la Nation

des *Chiquites*, & il étoit bien au-delà de Sainte-Croix de la Sierra, lorsqu'il lui vint un exprès avec des lettres du Pere de Arce, par lesquelles il marquoit son arrivée dans l'une des bourgades des *Chiquites*, & il le prioit de revenir sur ses pas, afin de s'en retourner au Paraguay par le chemin qu'il avoit enfin découvert. Le Pere de Rocca balançoit s'il s'exposeroit de nouveau aux fatigues qu'il avoit essuyées, & aux risques qu'il avoit couru dans un voyage si long & si difficile: ceux qui l'accompagnoient l'en dissuadoient fortement; mais comme il est d'un courage que nulle difficulté ne rebute, il se déterminâ à rebrousser chemin, & il dépêcha un Indien pour en donner avis au Pere de Arce. Celui-ci jugeant qu'il étoit inutile d'attendre le Pere de Rocca, partit aussi-tôt avec quelques *Chiquites* pour se rendre au lac, où il avoit laissé le vaisseau, afin d'y disposer toutes choses pour le retour: mais en y arrivant il fut bien étonné de ne trouver ni vaisseau ni barque. Comme il n'avoit nulle défiance de la perfidie des *Payaguas*, il crut que les provisions ayant manqué au Pere de Blende, qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis trois

m
Su
fa
la
ri
ar
ce
dr
c'e
ré
fix
vo
se
te
qu
Ro
écr
que
s'ét
pris
me
les
reto
C
à la
éloi
le P
pou
il f
C'é

mois, il s'en étoit retourné au Paraguay. Sur quoi il prit une résolution qui fait assez connoître l'intrépidité avec laquelle il affrontoit les plus grands périls : il fit couper sur le champ deux arbres qui ne sont pas fort gros dans ces contrées-là ; il les fit creuser & joindre ensemble en forme de bateau, & c'est sur une si fragile machine qu'il résolut de faire trois cens lieues avec six Indiens (car le bateau n'en pouvoit pas contenir davantage) pour se rendre au Paraguay, où il avoit dessein d'équiper un autre vaisseau sur lequel il viendroit chercher le Pere de Rocca. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre à ce Pere, dans laquelle il l'instruisoit de l'embarras où il s'étoit trouvé, & du parti qu'il avoit pris : en même-temps il le prioit instamment de demeurer quelques mois parmi les *Chiquites*, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Cependant le Pere de Rocca arriva à la bourgade des *Chiquites* la moins éloignée du fleuve, & ayant appris que le Pere de Arce avoit pris les devants pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour l'aller joindre. C'étoit au mois de Décembre où les

pluies sont abondantes & continuelles : il étoit monté sur une mule qui n'avançoit qu'à peine dans ces terres grasses & marécageuses ; souvent même il étoit obligé de descendre & de marcher dans l'eau & dans la fange, dont la mule ne pouvoit se tirer sans ce secours. Il avoit fait environ cinquante lieues, toujours trempé de la pluie, & ne pouvant prendre de repas & de sommeil que sur quelque colline qui s'élevoit au-dessus de l'eau, lorsqu'il reçut la lettre du Pere de Arce. Ces tristes nouvelles l'affligerent sensiblement, mais il adora avec une parfaite soumission les ordres de la Providence, & il s'en retourna vers les *Chiquites* d'où il venoit. Il fut un mois dans ce voyage, où il souffrit toutes les incommodités qu'on peut imaginer.

Cependant le Pere de Arce & ses six Néophytes navigeoient dans leur petit bateau sur le grand fleuve Paraguay. Ils furent apperçus des *Guaycuréens* qui les assaillirent & les massacrèrent impitoyablement. C'est ce qu'on a appris du même *Payagua*, qui a fait le détail de la mort du Pere de Blende. Il n'a pu dire ni le lieu ni les circonstances de la mort du Pere de Arce : ce qu'il

ya de certain, c'est que ce Missionnaire a prodigué sa vie dans une occasion où il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu, & de faciliter la conversion des Indiens. Il nâquit le 9 Novembre de l'année 1651, dans l'isle de Palma l'une des Canaries. Ses parens, qui étoient Espagnols, l'envoyerent en Espagne pour y faire ses études. Ce fut-là qu'il entra dans notre Compagnie. Il vint ensuite dans la Province du Paraguay, & il enseigna pendant trois ans, avec succès, la Philosophie à Cordoue du Tucuman. Peu après étant attaqué d'une maladie mortelle, il s'adressa à saint François Xavier qu'il honoroit particulièrement; & il fit vœu de se dévouer, le reste de ses jours, au salut des Indiens, si Dieu lui rendoit la santé. Il la recouvra aussi-tôt contre toute espérance. Après avoir passé quelques années dans la Mission des *Guaraniens*, il entra chez les *Chiriguanes* qui confinent avec le Pérou: le naturel féroce & indomptable de ces peuples rendirent ses travaux presque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connoissance de la Nation des *Chiquites*; & ayant trouvé un Indien qui sçavoit parfaitement leur langue, il se mit à

l'apprendre, afin d'être en état de travailler à leur conversion. Quelques Néophytes *Guaraniens* l'accompagnèrent chez les *Chiquites*. Il rassembla ces Barbares dispersés dans les forêts, avec des peines & des fatigues dont le détail seroit trop long. Enfin, avec le secours de quelques Missionnaires qu'on lui envoya, il forma cinq nombreuses peuplades : de sorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle Chrétienté. C'étoit un homme fort intérieur, détaché entièrement de lui-même, d'un courage à tout entreprendre, infatigable dans les travaux, intrépide au milieu des plus grands dangers ; en un mot, qui avoit les vertus propres d'un homme apostolique.

Telle a été, mon Révérend Pere, la mort toute récente de ces deux Missionnaires. Si nous apprenons dans la suite quelque autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part. Leur sang fertilisera sans doute ces terres infideles, & y produira, selon la pensée de Tertullien, le précieux germe de la foi. Je me recommande à vos saints Sacrifices en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, &c.

A
sion.
temp
& d
pron
s'est
C
née
baye
nous
presq
favor
tôt à
riffe.

L E T T R E

Du Pere Chomé , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere Vanthiennen , de la même Compagnie.

A la ville de Las Corrientes,
ce 26 Septembre 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

A peine suis-je arrivé dans ces Missions auxquelles j'aspirois depuis si longtemps, que j'ai l'honneur de vous écrire & de vous faire, comme je vous le promis en partant, le détail de ce qui s'est passé dans le cours de mon voyage.

Ce fut le 24 de Décembre de l'année 1729, que nous sortîmes de la baye de Cadix. Les cinq premiers jours, nous eûmes à essuyer une tempête presque continuelle: mais elle nous fut favorable, en ce qu'elle nous mit bientôt à la vue du fameux Pic de Ténériffe. Ensuite les calmes ou les vents

contraires nous retinrent jusqu'au jour des Rois, que nous entrâmes, vers les dix heures du matin, dans la baye de Sainte-Croix de l'Isle de Ténériffe. Nous y restâmes quelques jours pour faire nos provisions d'eau, de mats, de vivres, &c., & pour donner le temps de s'embarquer à quelques familles Canariennes, lesquelles devoient peupler Montévide, située à l'embouchure du grand fleuve de la Plata.

Si vous voulez avoir une juste idée de l'Isle Ténériffe, imaginez-vous un amas de montagnes & de rochers affreux entre lesquels se trouve le Pic. Il se découvre rarement, parce qu'il est presque toujours dans les nues ou entouré de brouillards. On dit qu'il a perpendiculairement deux lieues & demie de hauteur. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est pas au-dessus de la première région de l'air : car il est tellement couvert de neige, que, quand le soleil l'éclaire, il n'est presque pas possible de fixer les yeux sur son sommet. La grande Canarie est si escarpée, que, quoiqu'elle soit à quatorze lieues de distance de cette baye, on voit néanmoins toutes les côtes.

Pendant que nous étions à la vue de

P
gu
de
po
avi
Cro
Can
n'av
vai
fray
eûm
Ils
qui
tere
N
21 Ja
avec
n'éti
détr
& l'
devi
voye
Iles
le fu
jouât
24,
comm
il n'y
vigat
jettân

l'Isle , les habitans de la ville de Laguna apperçurent nos navires du haut de leurs montagnes ; & nous prenant pour des Anglois , ils en donnerent avis au Capitaine général de Sainte-Croix & des Isles Canaries. Quatre mille Canariens parurent armés de fusils ; ils n'avoient pas encore vu de si grands vaisseaux dans leur baye. Mais leur frayeur se dissipa aussi-tôt que nous les eûmes salués de onze coups de canon. Ils vinrent à bord de notre navire , qui étoit la Capitaine , & nous apporterent divers rafraîchissemens.

Nous ne remîmes à la voile que le 21 Janvier vers les sept heures du matin , avec un bon vent froid nord-ouest. Nous n'étions pas encore tout-à-fait hors du détroit que forment la grande Canarie & l'Isle de Ténériffe , que les vents nous devinrent contraires. Il nous fallut louver pendant deux jours entre ces Isles ; & ce n'étoit pas sans crainte que le sud-est , qui souffloit alors , ne nous jouât quelque mauvais tour. Enfin , le 24 , les vents furent nord-est , & nous commençâmes à faire bonne route ; & il n'y a guere eu de plus heureuse navigation que la nôtre , puisque nous jettâmes l'ancre devant Buenos - Ayres

au jour
vers les
baye de
e. Nous
ur faire
, de vi-
e temps
illes Ca-
peupler
chure du

uste idée
vous un
chers af-
e le Pic.
arce qu'il
s nues ou
lit qu'il a
ues & de-
en soit , il
-dessus de
car il est
ue , quand
esque pas
son som-
escarpée,
rze lieues
on voit
la vue de

trois mois après notre départ de Ténériffe.

Si vous étiez un peu Pilote , je pourrois vous envoyer mon journal : car il est bon de vous dire que je prenois hauteur tous les jours. Notre premier Pilote comptoit plus sur mon point pour assurer le sien , que sur celui du second Pilote ; jusques-là qu'il ne vouloit pas pointer sa carte avant que j'eusse pointé la mienne ; & alors il pointoit en ma présence.

Comme nous donnions la route aux deux autres navires qui nous accompagnoient , le navire Saint-François vint un jour nous dire de prendre plus à l'est , & qu'il s'estimoit par 359 degrés de longitude. Le premier Pilote me pria de faire la correction depuis notre départ de la pointe de la grande Canarie ; je convins avec lui , à quelques minutes près , & nous nous estimâmes par 357 degrés de longitude : c'est pourquoi nous ne voulûmes pas changer de route , & les autres prirent le parti de nous suivre.

Le 26 de Janvier , nous arrivâmes au Tropicque du Cancer , & nous commençâmes à entrer sous la Zone Torride ; mais comme le soleil étoit dans

la
ta
de
sic
du
bo
mo
qu
par
c'e
To
P
surp
plat
&
Un
fort
men
son
obse
trois
soit
char
mais
se fig
vant
enter
Ciel
peine

la partie du sud , la chaleur fut supportable.

Le 3^e de Février, qu'il faisoit sans doute grand froid chez vous, nos Missionnaires commencerent à se plaindre du soleil; mais c'étoit s'en plaindre de bonne heure. Enfin, le 7 du même mois, je convins sans peine avec eux qu'il faisoit chaud. Nous étions alors par 4 degrés 6 minutes de latitude nord, c'est-à-dire, presque au milieu de la Zone Torride.

Pour nous rafraîchir, nous fûmes surpris, l'après-midi, d'un calme tout plat. Sur le soir, le Ciel s'obscurcit; & nous avertit d'être sur nos gardes. Un navire présente alors un spectacle fort sérieux: vous en seriez certainement édifié, car il n'y a point de Maison Religieuse où le silence soit mieux observé. Notre vaisseau, qui portoit trois cens hommes d'équipage, paroissoit une vraie Chartreuse. La mer étoit charmante & unie comme une glace; mais le Ciel devint affreux. On ne peut se figurer de nuit plus terrible: d'épouvantables éclats de tonnerre se faisoient entendre, & ne finissoient point; le Ciel s'ouvroit à chaque instant, & à peine pouvoit-on respirer. L'air étoit

embrasé , point de pluie , & pas le moindre souffle de vent. C'est ce qui fut notre salut : car si la mer eût été d'aussi mauvaise humeur que le Ciel , ç'eût été fait de nous. Nous restâmes en calme le 8 & le 9 , & nous continuâmes à beaucoup souffrir de la chaleur.

Il ne faut pas oublier de vous marquer de quelle maniere les matelots reçoivent ces feux follets , que les anciens appelloient Castor & Pollux , lorsque l'on en voyoit deux ; & Helena , quand il n'en paroïssoit qu'un. Je vous ai dit que tout notre bord gardoit un morne silence. Nos matelots le rompirent vers minuit , lorsqu'ils apperçurent Helena sur la dunette du grand mat.

Ce feu est semblable à la flamme d'une chandelle de grosseur médiocre , & de la couleur d'un bleu blanchâtre. Ils commencent d'abord à entonner les Litanies de la sainte Vierge , & quand ils les ont achevées , si le feu continue , comme il arrive souvent , le Contremaître le salue à grand coups du sifflet dont il se sert pour commander à l'équipage. Lorsqu'il disparoît , ils lui crient tous ensemble : Bon voyage. S'il paroît de nouveau , les coups de sifflet recommencent

recommencent , & se terminent par le même souhait d'un heureux voyage.

Ils sont persuadés que c'est S. Elme , protecteur des gens de mer , qui vient leur annoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse & descend jusqu'à la pompe, ils se croient perdus sans ressource. Ils prétendent que , dans un certain navire , S. Elme ayant paru sur la girouette du grand mât , un Matelot y monta , & trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent S. Elme , qui étoit de l'Ordre de S. Dominique , tenant à la main un cierge allumé.

Ils sont si entêtés de cette idée , que le Chapelain du navire le S. François ayant voulu les désabuser , ils s'en offenserent extrêmement , & peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'hérétique. Un jour que je me trouvai sur le tillac avec le second Pilote & le Contremaître , ils me demanderent ce que je pensois de ce phénomène : je leur en dis mon sentiment , & je leur en expliquai la cause ; ce que je n'aurois eu garde de faire en présence des Matelots.

Enfin , le 9 Février , le vent commença à fraîchir , & nous reçûmes un de ces coups terribles qu'on nomme

ouragans. Malheur au navire qui se trouve à la voile. Heureusement nous avons pris nos précautions, car la mer parut tout-à-coup en fureur.

Ces vents terribles viennent ordinairement du sud-est, & sont accompagnés d'un déluge d'eau, qui, par son poids, empêche la mer de s'élever lorsqu'ils passent. Ils durent pour l'ordinaire un demi-quart d'heure; ensuite la mer est très-agitée; puis succède le calme que nous trouvâmes bien long, car il dura quatre jours, & la chaleur étoit excessive. Enfin vint un petit vent qui, soufflant de temps en temps, nous aida à passer la Ligne le 16 vers minuit, par 357 degrés de longitude, selon notre estime.

Le 18, que le Ciel étoit beau & serein, on fit la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de baptême. C'est un jour de Fête pour l'équipage, & je ne crois pas qu'il y ait de comédie plus divertissante que celle qu'il nous donna.

Le 19 il s'éleva un sud-est, & nous eûmes bon frais. Nous faisons route avec le navire Saint-François, qui étoit une petite demi-lieue à côté de nous au-dessous du vent. Il voulut faire une

ce
la
qu
de
pa
pe
vo
aut
pré
ma
ava
& l
le v
affe
perd
les c
A
sçai
che
roît-
mâté
mais
qu'ils
pas a
porte
perro
avec
d'arti
fut tr
qu'un

courtoisie, qui étoit de nous passer par la proue, mais il la paya cher : il piqua le vent de maniere que son mât de grande hune se rompit, & amena, par sa chute, le grand perroquet & le perroquet d'artimon, avec toutes leurs voiles & leurs cordages. Nous allâmes aussi-tôt le reconnoître, afin de lui prêter secours, s'il en avoit besoin ; mais, par un double bonheur, cette avarie arriva pendant le temps du dîner, & les mâts & les voiles tomberent dans le vaisseau ; sans quoi, la mer étant assez grosse, il couroit risque de se perdre, avant qu'on eût pu couper tous les cordages.

Autant qu'un Navire présente je ne sçai quoi de majestueux, lorsqu'il marche avec toutes ses voiles, autant paroît-il ridicule lorsqu'on le voit ainsi démâté. On tâcha de réparer ce désordre, mais vainement : le mat du grand hunier qu'ils avoient de relais, ne se trouva pas assez sûr, de sorte qu'ils ne purent porter le reste du voyage, ni le grand perroquet, ni leur grand hunier, sinon avec les trois ris ferrés. Le perroquet d'artimon qu'on avoit aussi de relais, fut trop court, & ne pouvoit porter qu'une demi-voile, de maniere que

tous les soirs il restoit cinq à six lieues derriere nous, & nous obligeoit de fermer toutes les nuits de voiles, pour lui donner le temps de nous joindre; ce qui nous retint sur mer près de trois semaines plus que nous ne devions y être. Cependant nous arrivâmes à Montevide dans le fleuve de la Plata huit jours après lui, ainsi que je le dirai plus bas.

Le vingt-sixieme, que nous étions par dix degrés de latitude sud, & par trois cens cinquante-deux degrés de longitude, le soleil nous passa à Pic, dans un ciel très-serain. Il se préparoit à nous bien chauffer, mais un vent d'est qui nous faisoit faire deux lieues par heure, l'en empêcha.

Enfin le 11 de Mars nous sortîmes de la Zone torride, & nous vînmes chercher l'hyver, en vous envoyant l'été dont nous étions bien las.

Le douzieme, nous pensâmes être surpris d'un de ces ouragans dont je vous ai parlé: & à peine eûmes-nous le temps de fermer nos voiles. La mer étoit horrible: j'étois resté sur le tillac avec les deux pilotes, & les autres Missionnaires étoient dans la chambre.

A peine eûmes-nous amené les voiles, qu'un coup de mer donna contre la poupe

a
é
d
m
je
m
re
fer
&
au
de
de
eux
pri
L
Nav
enc
tout
avo
écha
nou
quie
avo
de
qu'il
Le
nonc
la jo
gers.
Bréfil

avec tant de fureur, que le Navire s'en ébranla, comme s'il eût donné sur un banc de sable. La pluie qui redoubla alors, me fit descendre dans la chambre, où je les trouvai tous à genoux & à demi morts de peur. Le coup de mer avoit remonté de la poupe par quatre grandes fenêtres qu'on tenoit toujours ouvertes, & en avoit bien mouillé plusieurs; les autres crurent qu'ils étoient sur le point de couler à fond. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant ainsi consternés, & eux-mêmes revenus de leur frayeur prirent le parti d'en rire avec moi.

Le treizieme après midi le débris d'un Navire nous passa par le côté: il portoit encore le grand mat. Nous criâmes de toutes nos forces, pour voir s'il n'y avoit point quelque malheureux qui eût échappé du naufrage, mais personne ne nous répondit. Nous ne fûmes pas sans inquiétude, car le navire Saint Martin nous avoit perdu dès le quatorzieme degré de latitude nord, & nous craignons qu'il ne lui fût arrivé quelque disgrâce.

Le vingt-cinquieme, fête de l'Annonciation, l'équipage crut voir la terre: la joie fut grande parmi tous les passagers. Nous crûmes que c'étoit la côte du Brésil, car nous étions par la hauteur

du rio grande ; mais ayant pris le large , & le soleil ayant bien éclairci l'horison , cette terre , qui étoit apparemment de la neige , disparut tout à coup. Il est vrai que l'eau avoit changé de couleur , c'est pourquoi nous sondâmes , & nous ne trouvâmes que cinquante brasses d'eau : mais il nous parut que nous étions sur un banc de sable , nommé *le Placer* , qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil ; & à midi , ayant sondé de nouveau , nous ne trouvâmes plus de fond.

Le lendemain 26 , ayant couru partie au large & partie vers la terre , nous nous trouvâmes par quatre-vingt brasses. Le 27 , à deux heures après midi , nous ne trouvâmes que vingt brasses ; nous étions par trente-quatre degrés & demi de latitude ; mais il étoit trop tard pour entreprendre de chercher la terre , nous fûmes obligés de mettre à la cape.

Le 28 un brouillard épais qui s'étoit élevé , nous empêcha de courir : il se dissipa vers le midi , & nous ne vîmes plus le navire saint François , qui s'étoit hasardé à aller découvrir la terre , & qui en effet la reconnut en peu d'heures. Pour nous qui fûmes pris de calme , nous ne pûmes la reconnoître que le 30^e à midi.

C
éle
est
rir
foin
ter
bie
nou
sud
nou
que
côte
prin
vril
ayan
larg
E
jour
jour
vint
Cap
nous
prem
Le
le de
où le
& où
s'opp
avoie

C'étoit l'Isle de Castillos qui n'est pas éloignée du Cap de Sainte Marie, lequel est à l'embouchure du fleuve de la Plata.

Le 31^e. un petit vent nous faisoit courir la côte; mais vers les cinq heures du soir, n'ayant pu monter une pointe de terre, il nous fallut virer de bord, & bien nous en prit, car à peine avions-nous viré, qu'il s'éleva un vent furieux du sud-est. Ce fut le seul danger évident que nous courûmes, car il y avoit à craindre que nous n'allussions nous perdre sur la côte. Nous nous dégageâmes, & nous primes tellement le large, que le 2 d'Avril nous ne trouvâmes plus de fond, ayant couru plus de cinquante lieues de large à la mer.

Enfin le vent changea, mais les trois jours suivans, nous fûmes presque toujours en calme. Le peu de vent qui survint le 6^e, nous mit par la hauteur du Cap de Sainte Marie, & le lendemain nous apperçûmes l'Isle de *Lobos*, qui est la première que forme le fleuve de la Plata.

Le navire Saint François avoit mouillé le deuxième du mois devant Montevide, où les Espagnols ont établi une Colonie, & où ils ont bâti une forteresse pour s'opposer au dessein que les Portugais avoient de s'en emparer. Le troisième

navire, nommé Saint Martin, qui nous avoit si fort inquiété, y étoit arrivé dès le 29 Mars, avec les familles qu'il transportoit de la grande Canarie. Nous n'eûmes ce bonheur que le neuvième à sept heures du soir; il arriva en même temps une grande tartane qu'on avoit envoyé nous chercher jusqu'aux Castillos. Le navire Saint François avoit pris le même jour la route de Buenos-ayres.

Comme le plus grand nombre des Missionnaires étoit sur notre bord, que nous avions un gros temps à essuyer, & que le fleuve de la Plata est plus dangereux que la mer, notre Procureur général étoit dans de grandes inquiétudes.

Le dixième après midi nous levâmes l'ancre de Montevide, & le jour suivant à onze heures nous aperçûmes le navire Saint François qui mouilla l'ancre pour nous attendre. Nous nous saluâmes par une décharge de tout notre canon.

Un instant après notre Procureur général vint à notre bord, transporté de joie de retrouver tous ses Missionnaires en parfaite santé, après environ trois mois que nous étions partis des Canaries: de huit cens personnes que nous étions dans les trois vaisseaux, il n'y a eu qu'un

fol
mo
n'y
peu
gra
de
qui
de
che
I
vid
fleu
peu
cau
nuit
qui
Cab
telo
deu
un c
mai
qua
E
drec
ché
nos-
nous
vien
n'av
site.

soldat à bord du S. François, qui soit mort à l'entrée du fleuve de la Plata : il n'y eut pas même de malades, & l'on peut dire que nous arrivâmes en plus grand nombre que nous n'étions partis de Teneriffe, car plusieurs Canariennes, qui s'étoient embarquées sur le vaisseau de Saint Martin étant enceintes, accouchèrent durant le voyage.

Il n'y a que quarante lieues de Montevide à Buenos-ayres ; mais comme le fleuve est semé de bancs de sable, on ne peut y naviger qu'avec une extrême précaution, & il faut mouiller toutes les nuits. Cela est assez agréable pour ceux qui ne sont point obligés de virer au Cabestan : mais c'est alors l'enfer des matelots. Chaque navire fait voile avec ses deux chaloupes, qui vont devant lui à un quart de lieue, toujours la sonde à la main, & qui marquent par un signal la quantité d'eau qui se trouve.

Enfin le quinzième Avril jour du Vendredi Saint un peu après le soleil couché, nous jettâmes l'ancre devant Buenos-ayres à trois lieues de la ville, & nous ne débarquâmes que le dix-neuvième, parce que les Officiers royaux n'avoient pu venir plutôt faire leur visite.

Le fleuve de la Plata est très-poissonneux ; il abonde principalement en Dorades : l'eau en est excellente, on n'en boit pas d'autre, mais elle est très-laxative, & si avant que d'y être accoutumé, on en boit avec excès, elle purge extraordinairement.

Vous jugez bien que tant de Missionnaires nouvellement arrivés, ne furent pas long-temps sans être partagés dans les différentes Missions auxquelles on les destinoit : treize furent envoyés d'abord aux Missions des *Garanis* : le R. P. Provincial emmena les autres avec lui à Cordoue du Tucuman. Il me laissa à Buenos-ayres jusqu'à son retour, pour me conduire lui-même dans d'autres Missions dont il devoit faire la visite.

Je me consolais de ce retardement, parce que je retrouvai dans cette ville une Mission aussi laborieuse que celle des Indiens réunis dans les peuplades. Elle m'occupoit jour & nuit, & Dieu bénit mes travaux.

Il y avoit à Buenos-ayres plus de vingt mille negres ou négresses qui manquoient d'instruction, faute de sçavoir la langue Espagnole. Comme le plus grand nombre étoit d'Angola, de Congo & de Loango, je m'avifai d'apprendre la

lan
ce
mo
ten
avo
trin
not
I
de
pre
m'e
qui
bar
ceu
ces
rell
avo
Il
occu
nos
R.
m'ay
Miss
lui,
dété
Q
de S
pass
que
pro

langue d'Angola, qui est en usage dans ces trois Royaumes. J'y réussis, & en moins de trois mois, je fus en état d'entendre leurs confessions, de m'entretenir avec eux, & de leur expliquer la Doctrine chrétienne tous les Dimanches dans notre Eglise.

Le R. Pere Provincial, qui fut témoin de la facilité que Dieu me donnoit d'apprendre les langues, avoit le dessein de m'envoyer dans les Missions des Chiquites, dont la Langue extrêmement barbare, exerce étrangement la patience de ceux qui travaillent à la conversion de ces peuples. Ce sont des sauvages naturellement cruels, parmi lesquels il faut avoir toujours son ame entre ses mains.

Il y avoit environ un an que j'étois occupé à l'instruction des negres de Buenos-ayres, lorsque je fis ressouvenir le R. P. Provincial de l'espérance qu'il m'avoit donnée de me consacrer à la Mission des Chiquites. Il me mena avec lui, sans cependant me rien dire de la détermination qu'il avoit prise.

Quand nous fûmes arrivés à la ville de Santafé, je lui demandai si nous ne passerions pas plus loin. Il me répondit que l'état déplorable où se trouvoit la province, que les infideles infestoient

de toutes parts, ne permettoit gueres l'entrée de ces Missions ; qu'il ne sçavoit pas même s'il pourroit aller à Cordoue, pour y continuer sa visite.

Ses raisons n'étoient que trop bien fondées : le nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés dans la Province, occupoit tous les passages, & il n'y avoit nulle sûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-ayres à *Santafé*.

La façon dont on voyage au milieu de ces vastes déserts, est assez singulière. On se met dans une espece de charrette couverte, où l'on a son lit & ses provisions de bouche. Il faut porter jusqu'à du bois, à moins qu'on ne passe par les forêts. Pour ce qui est de l'eau, on n'en manque gueres, parce qu'on trouve fréquemment des ruisseaux ou des rivieres sur les bords desquels on s'arrête. Nous fîmes soixante lieues sans presque aucun risque, mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernières qui restoient à faire jusqu'à *Santafé*.

Les barbares *Guaycarus* se sont rendus maîtres de tout ce pays ; ils courent continuellement la campagne, &, plus d'une fois, ils ont tâché de surprendre

la ville de *Santafé*. Ils ne font jamais de quartier ; ceux qui tombent entre leurs mains , ont aussi-tôt la tête coupée ; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nus, & se peignent le corps de différentes couleurs, excepté le visage ; ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes sont l'arc, les flèches, une lance & un dard, qui se termine en pointe aux deux bouts, & qui est long de quatre à cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part ; ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé.

Ces barbares ne sont pas naturellement braves ; ce n'est qu'en dressant des embuscades qu'ils attaquent leurs ennemis ; mais avant que de les attaquer, ils poussent d'affreux hurlemens, qui intimident de telle sorte ceux qui n'y sont pas faits, que les plus courageux en sont effrayés & demeurent sans défense ; ils redoutent extrêmement les armes à feu, & dès qu'ils voyent tomber quelqu'un des leurs, ils prennent toute la fuite ; mais il n'est pas facile, même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne restent pas un moment à cheval

dans la même posture. Ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied, & d'un fouet, composé de quatre ou cinq lanières d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quand ils se voyent poursuivis de près, ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes, & se jettent dans la rivière, où ils nagent comme des poissons, ou bien ils s'enfoncent dans d'épaisses forêts, dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur peau, à la longue, s'endurcit de telle sorte, qu'ils deviennent insensible aux piquures des épines & des ronces, au milieu desquelles ils courent sans même y faire attention.

Ces infidèles nous tinrent pendant trois nuits dans de continuelles allarmes, & sans une escorte qu'on nous avoit envoyée, & qui faisoit continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns d'eux venoient de temps en temps examiner si nous étions sur nos gardes, enfin, nous arrivâmes heureusement à *Santafé*.

Comme le passage m'étoit fermé pour entrer dans la Mission des Chiquites,

je fus envoyé à celle des *Guaranis*. Ces Indiens réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la foi, & retracent à nos yeux la vie & les vertus des premiers fideles. De *Santafé* à la première peuplade, on compte deux cens vingt lieues, & cent cinquante jusqu'à la ville de *Las Corrientes*, par où je devois passer, & d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

J'ai déjà dit que dans ces pays-ci, on voyage dans des charrettes couvertes; cette voiture étoit très-incommode pour le chemin que j'avois à faire, ayant à traverser huit ou neuf rivières qui sont très-rapides quand il a plû, & une vingtaine de ruisseaux où l'on a presque les mêmes dangers à essuyer.

La manière dont on passe ces rivières vous surprendra sans doute, car je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'on y trouve des ponts comme en Europe. Ceux qui voyagent dans ces charrettes, les déchargent & les attachent à la queue des chevaux, qui les tirent à la nage. Souvent il arrive que les charrettes & les chevaux, emportés par les courans, disparaissent en un instant. La charge, & ceux qui ne savent pas nager, passent dans de petites nacelles, qu'on nomment *Pelota*: c'est un cuir de bœuf

fort sec, dont on releve les quatre coins en forme de petit bateau. C'est à celui qui s'y trouve de se tenir bien tranquille; car pour peu qu'il se donne de mouvement, il se trouve aussi-tôt dans l'eau. C'est ainsi que je passai la célèbre riviere *Corriente*.

Ce n'est pas là le seul péril qu'on ait à craindre; les chemins sont semés d'infideles nommés *Charuas*; ils se disent amis des Espagnols; mais, à dire vrai, c'est ce qu'on appelle en Europe de francs voleurs de grand chemin. Ils ne vous tuent pas si vous leur donnez sur le champ ce qu'ils demandent; mais pour peu que vous hésitez, c'en est fait de votre vie. Ils sont nuds & armés de lances & de fleches. Quand ils vous parlent, ils se mettent en des postures, & font des contorsions de visage aussi affreuses que ridicules: ils prétendent montrer par-là qu'ils ne craignent rien, & qu'ils sont gens de résolution.

J'en vis une troupe à dix lieues de *Santafé*; ils sont plus humains que ceux de leur Nation qui vivent dans les forêts, parce qu'ils se trouvent dans une étendue de pays où il y a quelques habitations Espagnoles. Il y avoit parmi eux un jeune homme de quatorze à quinze

an
tâ
ba
fo
leu
&
pli
dan

mo
lais
n'é
cha
cet
les
ter
pas
y e
tout
qui
fleu
péra
voy
C
de S
diens
chev
moi
peu
che
avoi

ans. Je l'embrassai avec amitié, & je tâchai de le retirer des mains de ces barbares; mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Ils n'ont aucune demeure fixe; leurs maisons sont faites de nattes; & quand ils s'ennuyent dans un lieu, ils plient bagage, & portent leurs maisons dans un autre.

Je reviens à la maniere dont je fis mon voyage, car je ne veux vous rien laisser ignorer de ce qui me regarde. Il n'étoit point question de prendre des charrettes, parce que ceux qui emploient cette voiture tombent d'ordinaire entre les mains des *Charuas*. Je pouvois remonter la riviere *Parana*, mais on ne le jugea pas à propos; car, outre qu'il eût fallu y employer plus de deux mois, j'avois tout à craindre des infideles *Payaguas*, qui rôdent continuellement sur ce grand fleuve. On détermina qu'étant d'un tempérament robuste, je pourrois faire le voyage à cheval.

Ce fut donc le 18 d'Août que je partis de *Santafé*, accompagné de trois Indiens & de trois Mulatres, avec quelques chevaux & quatre mules. Je portois avec moi mon crucifix, mon bréviaire, un peu de pain & de biscuit, avec une vache coupée par longues tranches, qu'on avoit fait sécher au soleil. J'avois de

plus mon lit , & une petite tente en forme de pavillon.

Quand on se trouve à dix lieues de *Santafé* , ce n'est plus qu'un vaste désert plein de forêts , par où il faut passer pour se rendre à Sainte-Lucie , qui est une peuplade Chrétienne , éloignée de plus de cent lieues. Ces forêts sont remplies de tigres & de couleuvres , & l'on ne peut s'écarter de sa troupe , même à la portée du pistolet , sans courir de grands risques. Les gens de ma fuite allumoient de grands feux pendant la nuit , & reposoient autour de ma tente.

C'est la coutume des *Charuas* de se retirer dans leurs maisons de nattes , au coucher du soleil , & de n'en point sortir durant la nuit , quand même ils entendraient le mouvement des voyageurs. C'est ce qui nous donnoit plus de facilité à éviter leur rencontre. Vers le midi , nous nous arrêtons dans quelque coin de la forêt à l'abri du soleil , mais sans cesser d'être à la merci des tigres & des couleuvres. Une heure avant le coucher du soleil , nous remontions à cheval , & le lendemain matin nous nous trouvions à dix ou douze lieues des *Charuas*. Nous prenions alors trois ou quatre heures de sommeil ; mais de crainte qu'il ne prît fantaisie à ces bar-

bares de suivre la piste de nos chevaux, & de courir après nous au galop, nous nous remettions en route jusqu'à la nuit.

C'est ainsi qu'en treize jours j'arrivai à la ville de *Las Corrientes*. Nous pouvions faire ce voyage en dix jours, si nous eussions eu de meilleurs chevaux, quoique néanmoins on ne marche pas ici comme on voudroit ; l'eau regle les journées, selon qu'elle est plus ou moins éloignée.

Ce qui m'a le plus fatigué dans ce voyage, ce sont les chaleurs brûlantes du climat. Un jour nous fûmes contraints pour nous en garantir, de nous enfoncer dans l'endroit le plus épais de la forêt. Je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus agréable ; j'étois environné de jasmins d'une odeur charmante.

Outre les ardeurs insupportables du soleil, les barbares avoient mis le feu dans le bois, pour en faire sortir les tigres, dont ils se nourrissent. Quelquefois nous avions le feu à notre gauche, & il nous falloit marcher sur la terre encore fumante. D'autre fois, il falloit nous arrêter pour n'être pas coupés par les flammes.

C'est ce qui arriva un jour où le feu gagna l'autre côté d'un ruisseau assez

large , où nous nous croyions en sûreté. Nous nous sauvâmes à la hâte ; mais , comme le vent nous portoit au visage , il sembloit que nous fussions à la bouche d'un four.

Enfin , j'arrivai ici en parfaite santé. Je n'ai plus que soixante-dix lieues à faire pour me rendre à mon terme. Il me faudra traverser un marais pendant quatre lieues , & l'on m'assure que ce sera bien marcher si je fais ces quatre lieues en deux jours.

Je pourrai dans la fuite vous mander des choses plus intéressantes. Deux nouveaux Missionnaires viennent d'entrer dans le pays des *Guananas* , pour travailler à la conversion des infidèles qui l'habitent. Ces Indiens sont , dit-on , d'un excellent naturel. Comme cette nouvelle Mission n'est pas éloignée de celle de *Parana* , si j'y reste , je serai à portée d'être informé des bénédictions que Dieu répandra sur leurs travaux , & je ne manquerai pas de vous en faire part.

Il ne faut pas juger de ce pays par comparaison avec celui d'Europe. Les fatigues qu'on a à essuyer , sur-tout dans les voyages , sont inconcevables. On passe tout-à-coup des chaleurs les plus ardues à un froid glaçant.

Cependant, malgré ces fatigues, il y a peu de Missionnaires qui n'aillent au-delà de soixante ans. La plûpart de ceux que nous avons trouvés, étoient si infirmes & si cassés de vieillesse, qu'il falloit les porter en chaise à l'Eglise pour y remplir les fonctions de leur ministère. Il semble que Dieu ait différé à les récompenser de leurs travaux, qu'ils eussent des successeurs de leur zèle. Peu de temps après notre arrivée, ils acheverent leur carrière les uns après les autres. Je recommande à vos prieres la conversion de tant de barbares, & suis avec respect, &c.



sûreté.
mais,
visage,
bouche

e santé.
es à faire
me faut
t quatre
era bien
ieues en

mander
eux nou-
d'entrer
pour tra-
dèles qui
dit-on,
me cette
ignée de
je serai à
édiotions
travaux,
s en faire

pays par
rope. Les
tout dans
bles. On
s les plus

SECONDE LETTRE

Du Pere Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.

A, Buenos-Ayres, ce 21 Juin 1732.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

Il y a environ deux ans que je vous écrivis de la ville de *Las Corrientes*, par où je passois pour me rendre aux Missions des *Guaranis*, auxquelles j'étois destiné, & où j'arrivai au mois d'Octobre de l'an 1730. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de ces peuples; grâces à la protection de Dieu, & au goût singulier qu'il m'a donné pour les langues les plus difficiles, en peu de mois d'une application constante, je fus en état de confesser les Indiens, & de leur annoncer les vérités du salut.

Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mysteres de cette langue,

je
je
de
de
en
m
la
qu
fon
de
elle
cat
pou
I
tag
cen
la
noc
les p
ces
arid
cult
ne la
lége
leur
ce n
se d
tient
chré
C

je fus surpris d'y trouver tant de majesté & d'énergie ; chaque mot est une définition exacte qui explique la nature de la chose qu'on veut exprimer, & qui en donne une idée claire & distincte. Je ne me ferois jamais imaginé qu'au centre de la barbarie l'on parlât une langue, laquelle, à mon sens, par sa noblesse & par son harmonie, ne le cède gueres à aucunes de celles que j'avois apprises en Europe ; elle a d'ailleurs ses agrémens & ses délicatesses, qui demandent bien des années pour la posséder dans sa perfection.

La Nation des Indiens *Guaranis* est partagée en trente peuplades, où l'on compte cent trente-huit mille ames, qui, par la ferveur de leur piété, & par l'innocence de leurs mœurs, nous rappellent les premiers siècles du Christianisme. Mais ces peuples ressemblent assez à ces terres arides qui ont besoin d'une continuelle culture. Ce qui ne frappe pas les sens, ne laisse dans leurs esprits que des traces légères ; c'est pourquoi il faut sans cesse leur inculquer les vérités de la foi, & ce n'est que par les soins assidus qu'on se donne à les instruire, qu'on les maintient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ces contrées sont infestées de bêtes

R E

a Com-
niennan,

in 1732.

R E,

e je vous
entes, par
aux Mis-
les j'étois
ois d'Oc-
iquai d'a-
ces peu-
de Dieu,
onné pour
en peu de
nte, je fus
ns, & de
salut.

oir été un
te langue,

féroces, & sur-tout de tigres ; on y trouve diverses sortes de serpens, & une infinité d'insectes qui ne sont pas connus en Europe. Parmi ces insectes, il y en a un singulier, que les Espagnols nomment *Piqué*, & les Indiens *Tung* : il est de la grosseur d'une petite puce : il s'insinue peu-à-peu entre cuir & chair, principalement sous les ongles, & dans les endroits où il y a quelques calus. Là il fait son nid & laisse ses œufs. Si l'on n'a soin de le retirer promptement, il se répand de tous côtés, & produit les plus tristes effets dans la partie du corps où il s'est logé ; d'où il arrive qu'on se trouve tout-à-coup perclus ou des pieds ou des mains, selon l'endroit où s'est placé l'insecte. Heureusement on est averti de la partie où il s'est glissé, par une violente démangeaison qu'on y sent. Le remede est de miner peu-à-peu son gîte avec la pointe d'une épingle, & de l'en tirer tout entier, sans quoi il seroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiseaux y sont en grand nombre, mais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt sortes de perroquets ; les plus jolis ne sont pas plus gros qu'un petit moineau ; leur chant

est

est
la
qu
jo
ne
ap
vo
fur
leu
leu
Les
y e
V
pay
bien
ma v
pelle
dant
que
nous
crois
forte
de r
nous
barb
rigua
Po
fance
dre l
T

est à peu près semblable au chant de la linotte, ils sont verts & bleus, & quand on les a pris, en moins de huit jours on les rend si familiers, qu'ils viennent sur le doigt du premier qui les appelle.

C'est sur-tout dans les marais qu'on voit des oiseaux de toute espece, qui surprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, & par la diversité de leur bec, dont la forme est singuliere. Les oiseaux de proie y abondent, & il y en a d'une énorme grandeur.

Voilà tout ce que je vous puis dire d'un pays où je n'ai pas fait un long séjour, bien que je crusse y passer une partie de ma vie. Mais des ordres supérieurs m'appellent avec trois autres Missionnaires dans une autre Mission, qui doit en quelque façon nous être plus chere, puisqu'on nous y promet de grands travaux, des croix, des tribulations de toutes les fortes, & peut-être le bonheur de sceller de notre sang les saintes vérités que nous allons annoncer dans ces contrées barbares. Ces Peuples se nomment *Chiriguanes*.

Pour vous donner quelques connoissances de cette Nation, il faut reprendre les choses de plus loin. Lorsque les

Guaranis se soumirent à l'Évangile, & que réunis par les premiers Missionnaires dans diverses Peuplades, ils commencerent à former une nombreuse & fervente Chrétienté, il se trouva parmi eux un certain nombre d'infidèles, dont on ne put jamais vaincre la férocité, & qui refuserent opiniâtrément d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi.

Ces barbares craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple, prirent la résolution d'abandonner leur terre natale & d'aller chercher un asyle dans d'autres contrées; dans cette vue ils passerent le fleuve Paraguay, & avançant dans les terres, ils fixerent leur demeure au milieu des montagnes.

Les Nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés en conçurent de la défiance, & après avoir délibéré sur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes, elles jugerent qu'étant nés sous un Ciel brûlant, & passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient résister long-temps aux rigueurs d'un si rude climat, & qu'ils y périroient bientôt de miseres. *Chiriguano*, disoient-elles en leur

langue ; c'est-à-dire, le froid les détruira ; & c'est de-là qu'est venu le nom de *Chiriguanes*, qu'ils ont conservé, pour se distinguer davantage des *Guaranis*, dont ils étoient fortis, & pour oublier entièrement leur patrie.

Ces Nations se trompoient dans leurs conjectures ; les *Chiriguanes* multiplierent prodigieusement, & en assez peu d'années leur nombre monta à trente mille ames. Comme ces peuples sont naturellement belliqueux, ils se jetterent sur leurs voisins, les exterminerent peu-à-peu, & s'emparerent de toutes leurs terres.

Les *Chiriguanes* occupent maintenant une vaste étendue de pays sur les rivières *Picolmaio* & *Parapiti*. On a tenté plusieurs fois de leur porter le flambeau de la foi, mais ces diverses tentatives n'ont eu aucun succès, & l'on n'a pu encore adoucir leur naturel féroce. Il y a cinq ou six ans que nous avons deux ou trois Peuplades ; on en comptoit encore deux, dont l'une étoit gouvernée par trois Peres Dominicains, & l'autre par un Religieux Augustin.

Ces heureux commencemens donnoient quelque espérance, & l'on se flattoit de vaincre insensiblement leur opiniâtreté, & de les gagner à Jesus-Christ,

lorsque les Missionnaires Jésuites découvrirent le complot qu'ils avoient formé, d'ôter la vie aux hommes apostoliques, qui travailloient avec tant de zele à leur conversion. Ils en informerent aussitôt les Peres de saint-Dominique & le Religieux Augustin, afin qu'ils se précautionnassent contre la fureur de ces barbares; celui-ci profita de l'avis; mais les Peres de saint-Dominique étant avec un nombre de Chrétiens dans une espece de petit fort palissadé, se crurent en état de se défendre si l'on venoit les y attaquer. Leurs palissades ne tinrent pas long-temps contre la multitude des Indiens, & ces Peres furent massacrés d'une maniere cruelle.

La nouvelle de leur mort ne fut pas plutôt répandue dans les villes de *Tarija* & de *Sainte-Croix de la Sierra*, que les Espagnols résolurent d'en tirer une prompte vengeance. Ils allerent chercher ces infideles jusques dans leurs plus hautes montagnes, en tuerent un grand nombre, & firent plusieurs esclaves.

Quelque temps après les Indiens *Chiriquites*, qui sont la terreur de toutes ces Nations, se joignirent aux Espagnols de *Sainte-Croix*, pénétrèrent dans les montagnes des *Chiriguanes*, en tuerent trois cens, & en firent environ mille esclaves.

ét
qu
ils
he
ma
fin
ren
Min
C
Rév
cer
dien
retir
me f
J'ai l
parc
Indie
main
je p
S'ils
l'Eva
porte
C'est
du P
& co
Ce p
nord
Corrie
le gra

Ces deux expéditions humilièrent étrangement l'orgueil de ces barbares, qui se regardoient comme invincibles; ils ouvrirent enfin les yeux sur les malheurs dont ils étoient menacés; ils demandèrent la paix, & pour preuve de la sincérité de leurs démarches, ils prièrent instamment qu'on leur envoyât des Missionnaires Jésuites.

C'est sur les lettres pressantes que le Révérend Pere Provincial reçut du Viceroy de Lima, & du Président de l'Audience royale de *Chaquifaca*, qu'il me retira de la Mission des *Guaranis* pour me faire passer dans celles des *Chiriguanes*. J'ai l'avantage de sçavoir déjà leur langue, parce que c'est la même que celle des Indiens *Guaranis*, & par-là dès le lendemain de mon arrivée chez ces Barbares, je pourrai travailler à leur instruction. S'ils deviennent dociles aux vérités de l'Évangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste pays nommé *Chaco*. C'est-là le centre de la grande province du *Paraguay*, & en même temps l'asyle & comme le boulevard de l'infidélité. Ce pays est environné en partie vers le nord par les *Chiriguanes*: il a au sud *Las Corrientes*; *Salta* à l'occident, & à l'orient le grand fleuve *Paraguay*.

Pour ce qui est des *Chiriguanes*, quoiqu'ils habitent sous la Zone torride, les affreuses montagnes dont leur pays est couvert rendent le climat excessivement froid : ils ont à leur tête des Caciques qui sont des especes d'Enchanteurs adonnés aux sortilèges & aux opérations magiques. Ce sont ces Chefs qui doivent être le premier objet de notre zèle, & ce n'est qu'après leur avoir fait goûter les vérités chrétiennes, qu'on peut espérer de se faire écouter du reste de la Nation. Cela seul doit vous faire juger des efforts que fera le démon, pour empêcher la destruction de son Empire, & des obstacles que nous aurons à surmonter pour établir la foi parmi ces Peuples.

Graces à Dieu, qui par sa miséricorde m'a appelé aux fonctions apostoliques, & qui m'inspire l'amour que je sens au fond du cœur pour ces pauvres barbares; je ne suis nullement effrayé, ni des fatigues que j'aurai à essuyer, ni des périls auxquels ma vie va être sans cesse exposée. C'est maintenant que je me regarde véritablement comme Missionnaire, parce que je vais éprouver tout ce que cet emploi a de plus laborieux & de plus pénible.

Je me souviens qu'étant sur mon dé-

pa
av
qu
en
au.
vo
si j
rig
il fa
& c
sçai
mes
ce
fron
pou
coro
les
mul
uns
cés
l'inf
C
fiand
vide
gran
feme
cœu
que j
quan
plus

part d'Europe, & allant de Lille à Douay avec un de nos Peres, il me fit remarquer une vieille chaumiere qui tomboit en ruine, & me dit en riant : *telle sera aux Indes l'habitation du Pere Chomé.* Je vous avoue que j'en serois très-content, si je la trouvois parmi mes chers *Chiriguanes* : si j'en veux une semblable, il faudra que je la construise moi-même, & que je mette en œuvre le peu que je sçai d'architecture. Pour ce qui est de mes repas, si je veux me les procurer, ce ne pourra être qu'à la sueur de mon front, en cultivant moi-même la terre, pour en recueillir un peu de maïs; encore heureux, si lorsqu'il sera en herbe, les barbares n'y font pas paître leurs mules, comme il est arrivé à quelques-uns de nos Missionnaires qui se sont efforcés assez inutilement de les retirer de l'infidélité.

Cependant j'ai je ne sçai quelle confiance, que l'heure marquée par la Providence pour la conversion d'un si grand peuple, est enfin arrivée. Si la semence de l'Évangile jettée dans les cœurs de ces infideles y fructifie, ainsi que je l'espere de la Divine miséricorde, quantité de Nations voisines, encore plus barbares, présenteront un vaste

champ au zèle des plus fervens Missionnaires. Vous sentez assez tout le besoin que j'ai du secours de vos prieres. Je vous les demande avec instance, & suis avec beaucoup de respect, &c.

L E T T R E

Du Pere Guillaume d'Etré, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Joseph Duchambge, de la même Compagnie.

A Cuença, dans l'Amérique méridionale, le 1^{er} Juin 1731.

M O N R É V É R E N D P E R E ;

La Paix de Notre Seigneur.

Je ne sçai comment il s'est pu faire que depuis vingt-trois ans que je suis dans ces Missions de l'Amérique méridionale, je n'aie point reçu de vos lettres, & que vous n'en ayez point reçu pareillement des miennes. Je l'attribue en partie aux guerres que l'Espagne a eu à soutenir, & en partie aux malheurs qui nous sont arrivés : car, en premier

lieu
nos
le P
fut
gen
laiss
obli
lieu
la P
à R
drid
ral
tour
nou
quan
Egli
Quo
lettr
& p
y fa
en p
aupr
dive
form
fleuv
l'app
C
vai,
dre
gue

lieu, un vaisseau qui portoit deux de nos Missionnaires en Europe; sçavoir, le Pere Garrofali, & le Pere Delgado, fut pris par les Anglois entre Carthagene & Porto-Belo, & ces deux Peres laissés sur le bord de la mer, furent obligés de retourner à Quito. En second lieu, le Pere Castafieda & le Pere de la Puente, ayant été choisis pour aller à Rome, le premier est demeuré à Madrid dans l'emploi de Procureur Général de nos Missions; le second, y retournant accompagné de cinquante-cinq nouveaux Missionnaires, & apportant quantité de riches ornemens pour nos Eglises, a fait malheureusement naufrage. Quoi qu'il en soit, j'espere que cette lettre-ci n'aura pas le sort des autres; & pour suppléer au détail que je vous y faisois, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces Nations infidelles, & des diverses peuplades chrétiennes, qui se forment sur l'un & l'autre bord du grand fleuve Maragnon, ou, comme d'autres l'appellent, de la riviere des Amazones.

Ce fut en l'année 1706 que j'y arrivai, & mon premier soin fut d'apprendre la langue *del Inga*, qui est la langue générale de toutes ces Nations.

s Mis-
out le
rieres.
ce, &
&c.

ionnaire
Pere Jo-
Compa-

Amérique
uin 1731.

RE;

pu faire
e je suis
ue méri-
vos let-
point reçu
l'attribue
spagne a
malheurs
premier

Quoique cette langue soit commune à tous les peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve ; cependant la plupart de ces Nations ont leur langue particulière , & il n'y en a que quelques-uns dans chaque Nation qui entendent & qui parlent la langue dominante.

Aussitôt que je commençai à entendre & à parler la langue *del Inga* , on me confia le soin de cinq Nations peu éloignées les unes des autres ; sçavoir, des *Chayabites* , des *Cavapanas* , des *Paranapurans* , des *Muniches* & des *Ottanaves*. Ces Nations habitent le long de la rivière *Guallaga* , assez près du lieu où cette rivière se jette dans le fleuve *Mারণon*.

Après avoir passé sept ans avec beaucoup de consolation parmi ces peuples , à les instruire des vérités du salut , & à les entretenir dans la pratique des vertus chrétiennes , un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle , & je l'aurois cru bien au-dessus de mes forces , si je n'aurois été persuadé , que quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici bas sa place , il ne manque pas de soutenir notre foiblesse. On me nomma Supérieur Général & Visi-

teu
de
riv
riv
mi
gra
I
tou
tion
rap
çoin
Le p
inut
peup
sçav
gue
Ave
huit
pon
tout
phy
Sacr
saint
ente
vend
rités
C
naire
nie
leurs

teur de toutes les Missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, & sur toutes les rivieres qui, du côté du nord & du midi, viennent se décharger dans ce grand fleuve.

Il ne m'étoit pas possible d'apprendre toutes les langues de ces diverses Nations; ces langues ayant aussi peu de rapport entr'elles, que la Langue Française en a avec la Langue Allemande. Le parti que je pris, pour n'être point inutile à la plus grande partie de ces peuples, fut d'avoir recours à ceux qui sçavoient en même-temps, & leur Langue naturelle, & la Langue *del Inga*. Avec leur secours, je traduisis en dix-huit Langues, par questions & par réponses, la Doctrine Chrétienne, & tout ce qu'on doit enseigner à ces Néophytes, soit en leur administrant les Sacremens, soit en les disposant à une sainte mort. Par ce moyen-là, sans entendre leur langue particuliere, je venois à bout de les instruire des vérités de la Religion.

Ce qui coûte le plus à un Missionnaire, qui ne connoît pas encore le génie de ces peuples, c'est d'entendre leurs confessions; elles deviennent quel-

quefois embarrassantes , selon la manière dont on s'y prend , pour les interroger ; car il faut sçavoir qu'ils répondent bien moins selon la vérité aux questions qu'on leur fait , que conformément au ton & à la manière dont on les interroge. Si on leur demande , par exemple , avez-vous commis tel péché ? Ils vous répondront *ari* qui veut dire *oui* , quoiqu'ils en soient très-innocens. Si on leur dit , n'avez-vous pas commis tel péché ? ils répondent *mana* , qui signifie *non* , quoiqu'ils en soient très-coupables. Si ensuite vous faites les mêmes questions , prenant un autre tour , ils avoueront ce qu'ils ont nié , ou ils nieront ce qu'ils ont avoué.

C'est un autre embarras quand on veut tirer d'eux , combien de fois ils sont tombés dans le même péché. Ils sont si grossiers , qu'ils ne sçavent pas faire le moindre calcul. Les plus habiles d'entre eux ne comptent que jusqu'à cinq , & plusieurs ne vont pas plus loin que jusqu'au nombre deux. S'ils veulent exprimer les nombres trois , quatre , cinq , ils diront deux & un , deux & deux , deux fois deux & un : ou bien pour exprimer le nombre cinq , ils montreront les cinq doigts de la main droite ;

& s'
trer
gau
prin
& r
de c
Com
peu
tenc
patie
mêm
com
fait
autre

J'e
mes
nombr
dispo
à em
nonc
rent
tard
raco

Ce
meur
nombr
se ren
qui s
Mara
guas

& s'il faut compter jusqu'à dix, ils montreront de suite les doigts de la main gauche. Si le nombre qu'ils veulent exprimer passe dix, ils s'asseient à terre, & montrent successivement les doigts de chaque pied, jusqu'au nombre vingt. Comme cette maniere de s'expliquer est peu décente au Tribunal de la Pénitence, un Confesseur doit s'armer de patience, & leur entendre répéter le même péché, autant de fois qu'ils l'ont commis; ils diront, par exemple, j'ai fait tel péché une fois, je l'ai fait une autrefois, & ainsi du reste.

J'eus la consolation d'apprendre dans mes premières excursions, que quatre nombreuses Nations infidèles paroissoient disposées à écouter les Missionnaires & à embrasser la foi. Et en effet, elles renoncèrent à l'idolâtrie, & se convertirent, les unes plutôt, & les autres plus tard, de la maniere que je vais vous le raconter.

Ces Nations sont les *Itucalis*, qui demeurent sur les bords d'une riviere nommée *Chambira Yacu*, laquelle vient se rendre dans le Maragnon, les *Yameos* qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du nord; les *Paya-guas* & les *Iquiavates* qui habitent le

long de la rive orientale de la grande rivière *Napo*, laquelle se jette, comme les autres, dans le Maragnon.

Ceux qui marquerent le plus d'empressement pour se soumettre à l'Evangile, furent les *Itucalis*. Ils allerent d'eux-mêmes visiter les Eglises des peuplades chrétiennes; ils demanderent avec instance un Missionnaire; ils promirent de bâtir au plutôt une Eglise semblable à celles qu'ils voyoient, avec une maison pour le Pere qui voudroit bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite, je trouvai l'Eglise & la maison achevées. Je demeurai un grand mois avec eux, & ils me fournirent libéralement tout ce qui étoit nécessaire à ma subsistance. Tous les jours, matin & soir, ils venoient réciter les prieres, & entendre l'instruction que je faisois aux uns en leur propre langue, & aux autres en la langue générale *del Inga*. Je conférai le baptême aux enfans que leurs parens me présenterent, & à environ deux cens adultes que je trouvai suffisamment instruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux instruire le reste de leurs compatriotes, en leur promettant que

je
ne
éta

leu
au
ma
ils
les
la p
pre
per
qu'
leur
fion
mar
cren
L
plus
Mar
quer
de l
leme
la c
leur
véri
tème
Cett
deux
U

je reviendrois bientôt les voir, & donner le baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir.

Ces peuples sont plus sévères dans leurs mœurs, & ont moins d'obstacle au Christianisme que les autres infidèles: malgré les chaleurs brûlantes du climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nus. D'ailleurs, la polygamie qui est en usage parmi presque toutes ces Nations, n'est point permise chez eux, & ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est ce qui rend leur conversion plus aisée, & le Missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur mariage, en leur administrant ce Sacrement selon les cérémonies de l'Eglise.

Les *Yameos*, qui sont à une journée plus bas, dans les forêts voisines du *Maragnon*, ayant eu occasion de fréquenter une Nation toute Chrétienne de leur voisinage, demandèrent pareillement un Missionnaire. Le Pere qui a la conduite des *Omaguas*, les alla voir, leur bâtit une église, les instruisit des vérités chrétiennes, & donna le baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette Nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre événement que je vais rap-

porter, donna lieu à l'établissement de trois peuplades dans la Province des *Yquiavates* & des *Payaguas*, qui habitent les terres arrosées par la grande riviere de *Napo*. Voici comment la chose arriva. Des Indiens infideles avoient séduit & débauché un assez bon nombre de nos Néophites, & les avoient entraînés avec eux dans leurs habitations qui sont le long de la riviere *Ucayalle*. J'appris cette nouvelle avec le plus vif sentiment de douleur; & mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées, pour les ramener au bercail. Mais qu'aurois-je pu faire moi seul au milieu de ces Barbares? C'eût été me livrer témérairement & sans fruit à leur fureur.

J'étois dans ces perplexités, lorsque six braves Espagnols, à la tête desquels étoit le capitaine Cantos, s'offrirent de m'accompagner avec un nombre d'Indiens Chrétiens, capables de se faire respecter des Infideles. On fixa le jour du départ, & lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots, qui formoient une petite armée navale. Chaque Espagnol commandoit cinquante Indiens. Les Espagnols étoient armés de leurs sabres & de leurs fusils :

les
nai
flec
Ma
I
chu
jett
je
ron
déc
doi
put
le p
eux
pût
qu'i
qui
prêt
qu'à
dépu
d'aff
réga
ferre
les,
& d
sont
qu'e
son
nuel
égli

Les Indiens portoient leurs armes ordinaires, qui sont la lance, l'arc & les fleches. Nous descendîmes ainsi le fleuve *Maragnon* en fort bon ordre.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Ucayalle*, qui se jette dans le *Maragnon* du côté du midi, je reçus une lettre du Pere Louis Coronado, Missionnaire des *Payaguas*, qui déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les *Yquiavates* lui avoient député trente Indiens de leur Nation, pour le prier, ou de venir lui-même chez eux, ou de leur envoyer quelqu'un qui pût présider à la construction de l'église qu'ils vouloient bâtir, afin que le Pere qui leur seroit destiné, trouvât tout prêt à son arrivée, & qu'il n'eût plus qu'à les instruire; qu'il avoit reçu ces députés avec les plus grandes marques d'affection; & qu'après les avoir bien régalez, il leur avoit fait présent de ferremens, de couteaux, de fausses perles, de pendans d'oreilles, d'hameçons & d'autres bagatelles semblables, qui sont fort estimées de ces peuples; & qu'en les renvoyant, il leur avoit confié son domestique Espagnol, nommé Manuel Estrada, pour les aider à bâtir leur église; que ces perfides, séduits & in-

cités par quelques Indiens de la riviere *Putumayo*, soulevés contre les Peres Franciscains leurs Missionnaires, avoient tué cet Espagnol en trahison; que lui-même étoit comme assiégé dans son quartier, avec un Frere Franciscain, & vingt-cinq Néophites, sans oser paroître au dehors, & qu'on étoit obligé de faire tour à tour la sentinelle, & d'être continuellement au guet, pour éviter toute surprise de la part de ces Barbares; qu'enfin ils se trouvoient dans un danger très-pressant, & qu'il me prioit instamment de venir au plus vite à leur secours.

Le capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit aussi-tôt débarquer les troupes qui la composoient, & les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, & je leur en expliquai le contenu en langue *del Inga*. L'indignation fut générale, & tous s'écrierent qu'il n'y avoit point à délibérer, & que, sans perdre un seul moment, il falloit se rembarquer, pour aller délivrer le Missionnaire, & venger la mort de l'Espagnol.

Comme je vis les Indiens fort animés

à la
pitain
qu'on
reux
inspir
leur
bonte
natur
que
que f
mais
c'est
apost
au ce
main
que c
oppo
quelle
à l'Ev
que f
lui ét
capita
tice,
mort
tion é
perfor
la vill
voit s
taine,
piété,
& me

à la vengeance, je pris à part le capitaine, & je le priai de ne pas souffrir qu'on répandît le sang de ces malheureux ; qu'à la bonne heure, on leur inspirât de la terreur, pour réprimer leur férocité, mais qu'il falloit user de bonté & de clémence, pour adoucir leur naturel, & les gagner à Jesus-Christ ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi Chrétienne, mais par la vertu de la croix ; que c'est pour cela que, dans nos courtes apostoliques, nous la portons pendue au col, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces Infideles, que ce sont là les seules armes que nous opposons à leur résistance, & avec lesquelles nous tâchons de les soumettre à l'Evangile ; qu'enfin, il n'ignoroit pas que son pouvoir étoit borné ; qu'il ne lui étoit pas permis, dans les causes capitales, de faire aucun acte de justice, & encore moins de condamner à mort les coupables, mais que sa fonction étoit seulement de se saisir de leurs personnes, & de les faire conduire à la ville de *Quito*, où leur procès devoit s'instruire & se juger. Le capitaine, qui étoit plein de zele & de piété, entra sans peine dans mes vues, & me promit de s'y conformer.

Nous embarquâmes sur l'heure, & nous dirigeâmes notre route vers la riviere de *Napo*. Le capitaine rangea notre petite flotte en ordre de bataille, comme s'il se fût agi de livrer un combat. Il ordonna que dix canots, où seroient cinquante Indiens avec leur chef Espagnol, formeroient l'avant-garde; qu'un pareil nombre de canots seroient l'arriere-garde; que les trente canots qui restoient, seroient le corps de bataille, & que les chasseurs & les pêcheurs destinés à fournir les vivres, seroient à couvert par l'arriere-garde. Ces précautions sont nécessaires, quand on navige sur ce grand fleuve, pour n'être pas insulté par ces Barbares, lesquels sont souvent embusqués dans les bois qui regnent le long du fleuve, & vous attendent au passage, pour fondre tout-à-coup sur vous, s'ils s'aperçoivent que vous ne soyez pas sur vos gardes.

Dans le cours de notre navigation, les exercices ordinaires de piété se pratiquoient avec la même assiduité que dans les peuplades. Une heure avant le coucher du soleil, tous débarquoient, à la réserve de quelques Indiens qu'on laissoit pour la garde des canots. Aussi-

tôt
per
des
de
cam
des
& l
qui
pêch
forte
com
roqu
tité
pece
les n
rivier
sons
que l
c'est
qui se
perfo
Capit
viand
tion.
Ap
pelet
& les
& un
les In
toit à

tôt tous les Indiens se mettoient à couper des branches d'arbres, & à dresser des cabanes qu'ils couvroient de feuilles de palmiers : en une demi-heure, le camp étoit formé. Ils allumoient ensuite des feux, pour faire cuire les racines & les provisions qu'apportoient ceux qui sont chargés de la chasse & de la pêche. On trouve en ce pays-ci toute sorte de gibier & de bêtes fauves, comme sangliers, daims, singes, perroquets, perdrix, canards, oyes, quantité d'oiseaux de riviere de toute espèce, & grand nombre d'animaux dont les noms sont inconnus en Europe. Les rivières fournissent toute sorte de poissons, & entr'autres la vache marine, que les Espagnols nomment *pece buey* : c'est un poisson d'un goût délicat, & qui seul peut servir de repas à cinquante personnes. Quand tout étoit prêt, le Capitaine faisoit la distribution des viandes, & chacun prenoit sa réfection.

Après le souper, je récitois le chapelet, les litanies de la sainte Vierge & les autres prières avec les Espagnols ; & un ancien Néophyte les récitoit avec les Indiens en leur langue, & il ajoutoit à la fin un acte de contrition, &

une priere pour les agonifans, & pour le repos des ames des fidèles défunts. Après quoi chacun se retiroit en sa cabane pour y prendre son repos. Pendant la nuit on renouvelloit trois fois les sentinelles; & les Espagnols, chacun à leur tour, faisoient la ronde, pour s'affurer que les sentinelles, & ceux qui gardoient les canots, faisoient leur devoir.

Le signal du lever se donnoit une heure avant le lever du soleil, par un coup de fusil que tiroit le capitaine, & au bruit des tambours, des trompettes & des autres instrumens Indiens. Pendant ce temps-là, je dressois mon autel pour le saint sacrifice de la messe. Ensuite, tous s'étant mis à genoux, je faisois le signe de la croix en langue *del Inga*, que je vais vous rapporter ici, afin de vous donner quelque idée de cette langue. *Sancta cruz pac anancharaicu aucaicucunamanta quispiguaycu Dios apuicu yaya churi Espiritu Santo sutinpi. Amen Jesu.* Puis je récitois le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les commandemens de Dieu & de l'Eglise, les sept Sacremens & un abrégé de la doctrine chrétienne. J'y ajoutois, les dimanches & fêtes, une petite exhortation. Après

quoï venoit la messe, pendant laquelle les Indiens chantoient des cantiques, qui ont rapport à toutes les actions du sacrifice. Au sortir de la messe, on se rembarquoit, & l'on continuoit la navigation dans le même ordre jusqu'à dix heures, qu'on alloit à terre pour y préparer le dîner, la Providence fournissant abondamment à nos besoins par le moyen de nos chasseurs & de nos pêcheurs.

Enfin, après trois semaines de navigation, nous arrivâmes à la vue de la peuplade des *Payaguas*. Dès que nous fûmes aperçus du Pere Coronado & des autres Indiens, qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regarderent comme des Anges descendus du Ciel, qui venoient à leur secours, & ils témoignèrent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluerent. On leur répondit par sept coups de fusil, & par les fanfares des tambours, des trompettes & des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le capitaine ordonna que les cinquante canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, & s'avanceroit beaucoup plus haut que

la peuplade ; que tous les canots aborderoient tous à la fois, chacun selon son rang ; & qu'ayant tous ensemble mis pied à terre, les six Espagnols, à la tête des Indiens, iroient se ranger en ordre de bataille au milieu de la place, qui est vis-à-vis de l'église. Le Pere Coronado nous attendoit revêtu de sa chappe ; & après nous avoir conduit à l'église, & nous avoir présenté de l'eau bénite, il entonna le *Te Deum* en action de grâces, que les chantres Indiens continuèrent au son des tambours & des trompettes.

Cependant notre petite armée étoit sur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les *Payaguas*, qui n'avoient jamais rien vu de semblable, & jetta parmi eux la consternation : leurs Caciques & plusieurs d'entr'eux vinrent tout tremblans de peur se jeter à mes pieds, & me prier d'intercéder pour eux auprès des Espagnols. Je les fis lever, & les rassurai de leur frayeur, en leur faisant entendre qu'on n'avoit point de mauvaise volonté contr'eux, & que cette troupe de guerriers n'étoient venus sur leurs terres, que pour châtier les *Yqujavates*
leurs

leurs voisins, qui, par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol qu'ils avoient demandé avec instance; que pour eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux instructions de leur Missionnaire; & qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des amis & des protecteurs.

Comme il y avoit encore quatre journées de chemin à faire pour nous rendre aux *Yquiavates*, & qu'il étoit à craindre, que si ces barbares avoient le moindre vent de notre arrivée, ils ne prissent la fuite, & ne s'enfonçassent dans ces épaisses forêts, où il seroit difficile de les joindre, on résolut de ne rester que deux heures chez les *Paya-guas*, pour donner le temps à notre petite armée de prendre son repas, & de partir ensuite. Je profitai de ce temps-là pour m'entretenir avec le Pere Coronado; nous nous confesâmes l'un l'autre, & ce fut pour lui une grande consolation, parce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vu de Missionnaire: ce n'en étoit pas une moindre pour moi, car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse, & je voulois me préparer à tout événement.

Tome VIII.

M

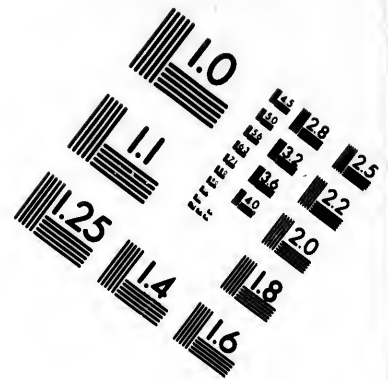
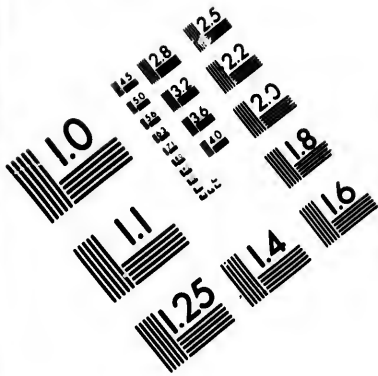
Aussi-tôt après le dîné, nous nous embarquâmes, & le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite riviere, qui se jette dans celle de *Napo*, où il falloit faire environ une lieue avant que d'arriver au village des *Yquiavates*. Dès la première pointe du jour nous entrâmes dans cette riviere en grand silence, & avec les précautions nécessaires, contre les différens stratagèmes dont usent ces barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer dans les bois à l'entrée de ces petites rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, & de les faire tomber sur les navigateurs. C'est le stratagème que les Indiens de *Darien* vers *Panama* employèrent, il y a peu d'années, contre les Anglois. Ainsi pour naviger avec plus de sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la riviere, vingt-cinq d'un côté & vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paisible, & qu'on n'y découvroit aucun infidele, nous avançâmes tranquillement jusqu'à leur village. Alors le Capitaine défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de tuer aucun de ces infideles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défense de sa

propre vie ; mais de se contenter de les faire prisonniers. Il ordonna ensuite que chaque Espagnol , à la tête de cinquante Indiens , entreroient dans le village par cinq endroits différens. Pour moi je restai dans les canots , avec un Espagnol & cinquante Indiens.

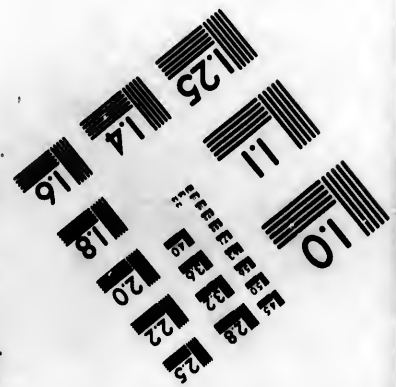
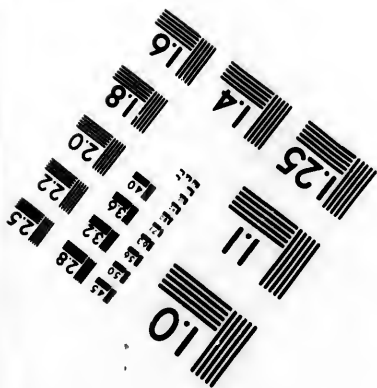
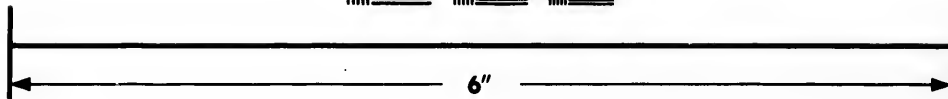
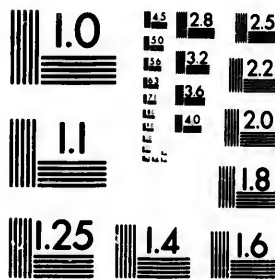
Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis se rencontrèrent au milieu de la place , sans trouver aucun de ces barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite , & s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les bois , qu'ils avoient laissé les feux allumés , & la plus grande partie de leurs provisions dans leurs cabanes. Le Capitaine , résolu de poursuivre ces fugitifs , fit dîner au plus vite sa petite armée. Il me laissa dans le quartier avec deux Espagnols & cent Indiens ; & lui en personne , avec deux cens Indiens , & deux ou trois guides pour les conduire dans les bois , partirent vers le midi , afin de suivre les traces de ces barbares.

Pendant ce temps-là nous fortifiâmes notre quartier le mieux qu'il nous fut possible , pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir , car ici les jours &





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

24
23
22
21
20
19
18

10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

les nuits font presque toujours égales ; nous vîmes arriver un parti de nos Chrétiens, qui nous amenoit une prise de ces infideles, ayant tous les mains liées, & étant attachés deux à deux. Les femmes & les enfans étoient entièrement nus. Je députai aussi-tôt un exprès au Missionnaire des *Payaguas*, pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton, dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des hommes, ils avoient seulement la moitié du corps couvert d'une tunique, qui avoit la forme de dalmatique, & qui étoit faite d'une écorce, qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douay une piece dans le cabinet de notre Bibliothèque.

Aussi-tôt que ces barbares furent en ma présence, ils se jetterent à genoux ; « Nous sommes vos esclaves, me dirent-ils fondant en larmes, nous vous prions d'obtenir notre grace des Espagnols, afin qu'ils ne nous fassent pas mourir, d'autant plus que nous avons déjà fait justice de celui qui a tué l'Espagnol, que le Pere des *Payaguas* nous avoit envoyé ». Je leur répondis, qu'ils pouvoient s'assurer de la grace qu'ils demandoient, que je n'étois pas venu dans leurs bois pour

le
en
la
ne
te
&
ro
pu
da
re
qu
qu
ch
ne
fusi
vu
l'ex
lor
C
rem
com
leur
gard
pris
tier
tent
L
autr
une
bre

les faire esclaves, mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a créé le ciel & la terre, & qui est mort pour leur donner la vie; que s'ils vouloient m'écouter, je les instruerois des vérités du salut, & que par le baptême je leur procure-rois le plus grand bonheur auquel ils puissent aspirer, puisque je les mettrois dans la voie qui conduit au Ciel; qu'au reste ils n'avoient rien à craindre, & qu'ils ne manqueroient de rien; mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serois pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols, d'où ils avoient vu sortir la foudre & le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces barbares, lorsqu'ils parlent de nos armes à feu.

Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étoient, deux à deux, & on leur apporta à souper. L'Espagnol de garde posa des sentinelles autour des prisonniers & aux quatre coins du quartier, & moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos.

Le lendemain vers le midi, les trois autres partis de nos Indiens amenerent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingt, qu'on joignit aux

premiers, dans un quartier couvert & bien fermé de tous côtés ; je fis venir deux ou trois des principaux, & leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre. Ils nous y conduisirent, le Capitaine & moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré ; la terre étoit encore toute rouge de son sang, quoique ces barbares, en y allumant un feu presque continuel, eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps : ils nous répondirent, en haussant les épaules, qu'après l'avoir fait rôtir, ils l'avoient mangé. Mais du moins, répliquai-je, dites-nous où vous avez mis la tête & les os que vous avez rongés. Ils nous menerent derriere la maison du Cacique infidele, où nous trouvâmes la tête, les côtes & les autres ossemens épars de côté & d'autre. On voyoit un grand trou derriere la tête, ce qui marque qu'ils l'avoient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces ossemens, & après les avoir enveloppés dans un linceul, je les fis placer sur une table dans ma tente, au milieu de deux cierges, qui brûlerent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chantâmes l'office des Morts, après quoi j'envoyai

le
qu
D
de
le

me
tro
hu
me
att
en
co
tir
&

cav
leu
se j
une
d'un
de
bar
prio
pon
ven
les
Cré
& d
exce

les précieux restes de ce bon Espagnol, qui avoit perdu la vie pour la cause de Dieu, au Missionnaire des *Payaguas*, dont il étoit le domestique, afin qu'il les fît enterrer dans son Eglise.

Ces peuples, comme vous voyez, mon Révérend Pere, sont de vrais antropophages, qui se nourrissent de chair humaine. Il n'y avoit pas plus de deux mois qu'ils étoient allés surprendre & attaquer un parti de leurs ennemis, & en ayant tué jusqu'à cinquante, ils les couperent par morceaux, les firent rôtir, les apportèrent dans leur village, & en firent un grand festin.

Un de ces Indiens, qu'on nomme *encavellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jeter à mes pieds, & me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé, il me dit que c'étoit l'os de la jambe de son frere, que ces barbares avoient tué & dévoré, & il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les morts, mais pour convertir les vivans, & leur faire connoître le Créateur & le Maître souverain du ciel & de la terre, qui défend de semblables excès.

Un autre me raconta que , peu de jours avant notre arrivée , un de ces barbares , voyant que sa femme étoit fort grasse , & qu'elle ne lui rendoit aucun service , parce qu'elle ne sçavoit ni faire la cuisine , ni préparer sa boisson , il la tua & en régala ses amis , leur disant que , puisque sa femme , pendant sa vie , n'avoit été propre qu'à l'ennuyer , il étoit juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. Jugez de-là , mon Révérend Pere , quel est l'aveuglement & la cruauté de ces peuples. Cependant , leurs ames doivent nous être infiniment cheres , puisqu'elles ont été rachetées du sang de Jesus-Christ , & nous ne sçaurions trop faire , ni trop souffrir pour leur conversion & leur salut.

L'après midi , notre Capitaine ayant appris qu'une nombreuse troupe d'*Yquiavates* s'étoit réfugiée dans les bois , vers une autre riviere , envoya quatre partis Indiens à leur poursuite. Dès le lendemain ils amenerent quatre-vingt-dix de ces barbares qu'on mit dans le quartier des prisonniers. Il y avoit parmi eux la femme & les enfans du principal Cacique , dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas coupable de la mort de l'Espagnol , & qu'au contraire il s'y

éto
qu
vo
fan
dre
ne
pit
éto
châ
vie
atte
I
ain
pris
de
yuc
la F
seu
ont
vint
autr
lut
cipa
veill
les
Chr
les
Néo
ans
affe

étoit opposé, on ne doutoit point ou qu'il ne vînt lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa femme & ses enfans. Nous restâmes deux jours à attendre cette députation ; mais voyant qu'il ne venoit personne, je témoignai au Capitaine que deux cens prisonniers qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces barbares, & leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat.

Le Capitaine fut de mon sentiment : ainsi nous nous rembarquâmes avec nos prisonniers, & avec toute la provision de maïs & de racines, qu'ils nomment *yuca*, nous abandonnant pour le reste à la Providence, & au soin de nos chasseurs & de nos pêcheurs qui ne nous ont point manqué. Le Pere Coronado vint avec nous, pour se rendre à son autre Mission des *Omaguas*. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale peuplade, qu'on nomme la Nouvelle Carthagène. Là nous distribuâmes les prisonniers dans diverses peuplades Chrétiennes, où l'on n'oublia rien pour les instruire, & en faire de vertueux Néophites : en effet, au bout de deux ans, je les trouvai assez instruits & assez fermes dans leur foi, pour croire

que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveaux Missionnaires que je leur donnai, & ils devinrent les fondateurs de deux grandes peuplades. Quand je les visitai quelque temps après, j'y trouvai deux belles Eglises bien bâties, & un grand nombre de Néo-phytes. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille infideles de la même Nation vouloient se réunir à leurs compatriotes, pour se faire instruire de nos saintes vérités, se rendre dignes du baptême, & mener comme eux une vie chrétienne.

Vous voyez, mon Révérend Pere, qu'au milieu de tant de Nations barbares, nous devons avoir sans cesse notre ame entre nos mains. Plusieurs de nos Missionnaires ont eu le bonheur d'être sacrifiés à la fureur de ces infideles, & de sceller de leur sang les vérités qu'ils leur annonçoient; entr'autres, le Pere François de Figueroa en l'année 1666; le Pere Pierre Suarez, en l'année 1667; le Pere Augustin de Hurtado, en 1677; le Pere Henri Richler, en 1695; & en l'année 1707, le Pere Nicolas Durango. Outre les périls auxquels on est exposé avec un peuple si brutal & si cruel,

qu
qu
Co
pa
pa
per
arb
yp
noy
d'è
bien
hal
se j
J
blab
prés
la d
bare
mets
mais
Une
Oma
feu à
que
quill
du n
tout-
jour
Eglis
qui

que n'a-t-on pas à craindre dans les fréquens voyages qu'on est obligé de faire ? Continuellement, & presque à chaque pas, on court risque d'être mis en pieces par les tigres, ou d'être mordu des viperes, ou d'être écrasés sous ces grands arbres qui tombent souvent, lorsqu'on y pense le moins, ou d'être entraînés & noyés dans des rivieres très-rapides, ou d'être engloutis par les crocodiles, ou bien par d'affreux serpens, qui de leur haleine empestée arrêtent les passans, se jettent sur eux, & les dévorent.

Jé me suis vu souvent dans de semblables périls, mais j'en ai toujours été préservé par une protection spéciale de la divine Providence. Un jour ces barbares empoisonnerent ma boisson & les mets de ma table, sans que j'en aie jamais ressenti la moindre incommodité. Une autre fois me trouvant parmi les *Omaguas*, vers le minuit ils mirent le feu à ma cabane, qui n'étoit couverte que de feuillages, & où je dormois tranquillement; je me sauvai heureusement du milieu des flammes, dont je me vis tout-à-coup environné. Il arriva un autre jour qu'après avoir bâti une nouvelle Eglise chez les *Chayabitas*, un Espagnol qui étoit à trois pas de moi, tirant un

coup de fusil en signe de réjouissance, le canon de son fusil créva, un éclat me futa à l'œil gauche, & tomba applatti à mes pieds, sans que j'en eusse reçu le moindre mal. Je pourrois vous rapporter un grand nombre de semblables exemples, si je ne craignois de passer les bornes d'une lettre.

Tandis que de nouvelles chrétientés s'établissoient le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes Missions étoient désolées par les irruptions des Portugais, qui entrant bien avant dans les terres Espagnoles, ravageoient & pilloient nos peuplades, & enlevoient nos Néophytes pour en faire leurs esclaves; nous en écrivîmes à la Cour d'Espagne, & nous suppliâmes très-humblement Sa Majesté d'ordonner à ses Plénipotentiaires, qui devoient se rendre au Congrès de Cambray, de régler & de fixer avec les Ministres de Portugal, les limites des terres appartenantes aux deux Couronnes, afin qu'il ne fût plus permis d'empiéter les uns sur les autres, & que nos Néophytes pussent jouir d'un repos & d'une tranquillité si nécessaires pour les maintenir dans la Religion & la piété.

Notre Requête eut son effet, car il vint aux Portugais un ordre, de la part

du Roi leur maître, de se retirer des terres de nos Missions, & de nous laisser tout le pays libre jusqu'au *Rio negro*, grande riviere que vous trouverez dans la carte de Maragnon, que je vous envoyai il y a plusieurs années, & qui depuis a été gravée à Paris, & se trouve inférée dans ce tome des lettres édifiantes & curieuses.

Tandis qu'on traitoit cette affaire en Europe, l'Audience de *Quito* dépêcha un Capitaine à la tête de cent soldats, pour chasser les Portugais de nos terres; il y réussit, & fit quelques prisonniers qu'il conduisit à *Quito*; mais ce Capitaine n'ayant pas pris la précaution de bâtir une forteresse, & d'y laisser des soldats, les Portugais revinrent de nouveau, enleverent les ornemens & les cloches de deux de nos Eglises, & s'étant saisis d'un de nos Missionnaires & de quelques Espagnols, ils les menerent prisonniers au grand *Para*, d'où ensuite ils les envoyerent à Lisbonne. Il vint un second ordre du Roi de Portugal, qui enjoignoit à ses sujets habitans du Maragnon, de nous restituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, & de ne point pousser leurs conquêtes au-delà du *Rio negro*; ils y ont bâti une fort belle forteresse.

Cette entreprise des Portugais a donné lieu à de nouvelles graces que nous avons reçues de Sa Majesté Catholique. Le Pere Procureur de nos Missions me manda que ce grand Monarque, animé du plus pur zele pour le progrès de la foi, avoit envoyé ses ordres au Trésorier de ses finances à *Quito*, pour donner tous les ans deux cens écus à chaque Missionnaire, afin qu'ils puissent se fournir de vêtemens, de vin pour les Messes, & de toutes les choses dont on fait présent à ces barbares, pour les apprivoiser & gagner leur amitié, telles que sont des perles fausses, des couteaux, des ciseaux, des hameçons, &c. Il m'ajouta que Sa Majesté souhaitoit d'être informée de l'état présent de toutes nos Missions, & sur-tout de celles de la Province des *Omaguas* & *Yurimaguas*, depuis que les Portugais étoient venus pour les détruire; du nombre des Nations converties à la foi; du caractère, du génie, & des mœurs de ces peuples; des divers animaux, & des différentes especes d'arbres, de fruits, de plantes que produit le pays, de même que des herbes médicinales & de leurs vertus. J'exécutai le mieux qu'il me fut possible un ordre si respectable.

Presque en même temps le Pere Sa-

mu
l'un
m'e
sça
me
prio
en
alle
vau
une
il di
la fé
exho
ente
fois
soit u
tin e
enter
on v
frapp
il ne
aussi
mais
de re
vêtir
deme
ce qu
tenir
diens
de le
& lui

muel Fritz, Missionnaire aux *Xeberos*, l'une de nos plus grandes peuplades, m'envoya un Exprès, pour me faire sçavoir qu'il avoit un secret pressentiment de sa mort prochaine, & qu'il me prioit de venir à son secours. Il semble en effet qu'il n'attendoit que moi pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Aussi-tôt après mon arrivée, il fit une confession générale de toute sa vie, il dit la Messe à son ordinaire le jour de la fête de saint Joseph, & fit une courte exhortation à ses Indiens, en leur faisant entendre que c'étoit pour la dernière fois qu'il leur parloit, & qu'il leur disoit un éternel adieu. Le lendemain matin que j'étois occupé dans l'Eglise à entendre les confessions des Néophytes, on vint m'avertir que bien qu'on eut frappé fortement à la chambre du Pere, il ne répondoit point; je m'y transportai aussi-tôt, & je le trouvai assis & vêtu, mais sans vie, & il me parut qu'il venoit de rendre le dernier soupir. Je le fis revêtir de ses habits sacerdotaux, & il demeura exposé dans la salle, jusqu'à ce que je fis ses obseques. Je ne pus retenir mes larmes, voyant ces bons Indiens venir en foule se jeter sur le corps de leur Pere, l'arroser de leurs pleurs, & lui baiser tendrement les pieds & les

maines, qui furent toujours aussi flexibles que s'il eût été en vie.

Le Pere Fritz étoit du Royaume de Boheme, & est mort à l'âge de 75 ans; il en a passé 42 dans ces pénibles Missions, dont il a été Supérieur Général. Vingt-neuf Nations barbares dans les Provinces des *Omaguas*, *Yurimaguas*, *Aysuares*, *Yvanomas*, &c. lui sont redevables de leur conversion à la foi; il lui a fallu faire de très-longes & dangereux voyages, l'un tout le long du *Marragnon* jusqu'au grand *Para*, qui appartient aux Portugais, & qui est situé à l'embouchure du fleuve, & plusieurs autres, soit à *Lima*, capitale du Pérou, soit à *Quito*, d'où il nous a apporté des cloches & de riches ornemens pour nos Eglises; c'est lui qui a dressé la carte du cours de ce grand fleuve, qui a été gravée à Paris, & dont je vous ai parlé plus haut. Dieu lui avoit donné le talent de se rendre en peu de temps très-habile en toutes sortes d'arts. Il étoit devenu Architecte, Charpentier, Sculpteur & Peintre. Nous avons dans plusieurs de nos Eglises, des tableaux de sa façon, qu'on ne dédaigneroit pas en Europe.

Je comptois bien de succéder à cet ancien Missionnaire, & de consacrer le

re
na
pe
m
or
qu
Il
ph
tio
fus
qu
éto
vill
deu
Ten
tou
du
ren
mal
mou
der
voeu
qu'a
acte
rand
conf
corp
fired
L
d'au
trée

reste de mes jours au salut de ce grand nombre d'Indiens qui venoit de le perdre , mais la Providence avoit sur moi des vues différentes. Je reçus un ordre de me rendre au College de *Quito*, qui est éloigné de 400 lieues de *Xiberos*. Il me fallut donc quitter ces chers Néophytes, & après deux mois de navigation, j'arrivai au port de *Napo*. A peine fus-je débarqué, qu'on vint me dire que le Pere Pierre Gasner, Bavarois, étoit à l'extrémité. Il étoit Curé de la ville d'*Archidona*, & Missionnaire de deux peuplades voisines, qui se nomment *Tena* & *Chita*, & qui sont la porte de toutes les Missions que nous avons le long du fleuve *Maragnon*. De *Napo*, je me rendis à pied à *Tena*, où il étoit tombé malade, & je le trouvai en effet presque mourant; je lui administrai aussi-tôt les derniers sacremens. Il renouvella ses vœux entre mes mains, & ne cessa jusqu'au dernier soupir de produire les actes les plus fervens de Foi, d'Espérance, de Contrition, de Charité & de conformité à la volonté divine. Son corps fut transporté à *Archidona*, où se firent ses obseques.

La présence d'un Missionnaire étoit d'autant plus nécessaire dans cette contrée, que les maladies contagieuses y

régnioient & enlevoient beaucoup de monde. J'envoyai un exprès à *Quito*, & je m'offrois à remplacer le défunt. La réponse me fut apportée par celui-là même qu'on avoit nommé son successeur, & l'on me chargeoit seulement de demeurer avec lui jusqu'à ce qu'il se fût rendu assez habile dans la langue *del Inga*, pour instruire & confesser les Indiens. Je demurai dans cette Mission jusqu'au mois de Septembre de l'année 1727, que je reçus un ordre de me rendre à *Cuença*, où notre Révérend Pere Général m'avoit nommé Recteur du College que nous avons dans cette ville. Je partis d'abord pour *Quito* qui est à cent lieues d'*Archidona*, & quand j'y fus rendu, il me fallut faire cent autres lieues pour arriver à mon poste.

La ville de *Cuença* est après celle de *Quito*, la principale de cette Province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits & en légumes; les animaux qu'on y a transporté d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards, de chevaux & de mules. L'air y est tempéré, & l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites, & au mi-

lie
ea
vo
cip
cin
Le
mi
for
vo
d'A
on
l'un
& l
tio
par
gou
cha
mar
par
y e
& c
mai
& c
pou
faire
ren
laqu
obli
fiste
quo
ann

lieu de chacune, coule un canal d'une eau très-claire, que fournit la riviere voisine. Il y a trois Paroisses; la principale compte, parmi ses paroissiens, cinq mille Espagnols, & trois mille Métis. Les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre Eglise qui est fort belle, il y en a quatre autres; sçavoir, de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins, & de Religieux de la Mercy; on y voit aussi deux Eglises assez jolies, l'une de Religieuses de la Conception, & l'autre de Carmélites. Nos occupations sont presque continuelles. Jugez-en par celles qui me regardent: outre le gouvernement du College dont je suis chargé, il me faut passer tous les Dimanches & les Fêtes, & une bonne partie des jours ouvriers à l'Eglise, pour y entendre les confessions des Espagnols & des Indiens; il n'y a guères de semaines que je ne sois obligé de prêcher, & en Espagnol, & en langue *del Inga* pour les Indiens, & je suis chargé de faire tous les quinze jours une Conférence publique de cas de conscience, à laquelle Monseigneur l'Evêque de *Quito* oblige tous les Prêtres de la ville d'assister, sous peine de suspension. Cependant, quoique je cours la soixante-troisième année, Dieu me donne encore la force

de résister à ces continuelles fatigues :
Aidez-moi à l'en remercier , & ne m'oubliez point dans vos saints sacrifices , en l'union desquels je suis , &c.

D E S C R I P T I O N

*Abrégée du fleuve Maragnon , & des Missions établies aux environs de ce fleuve.
Tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Samuel Fritz , Missionnaire de la Compagnie de Jesus.*

CETTE fameuse riviere , dont la carte vient de nous être donnée en l'année 1707 par le Pere Samuel Fritz , Missionnaire Jésuite , qui l'a navigée depuis sa source jusqu'à son embouchure , est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appelée la riviere d'Orellana ; d'autres lui ont donné le nom de Maragnon ; & quelques autres l'ont nommée la riviere des Amazones : c'est sans doute à cause des Amazones (1) qui ont leurs habitations le long de son rivage , assez près de la nouvelle Gre-

(1) M. de la Condamine , d'après les informations faites par lui-même en Amérique , croit qu'on ne peut nier qu'il y existe des Amazones. Voyez son voyage sur la riviere des Amazones , page 90.

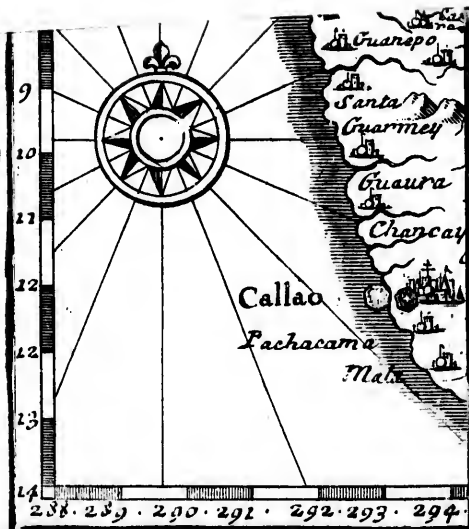
rigues:
m'ou-
ces, en

D N

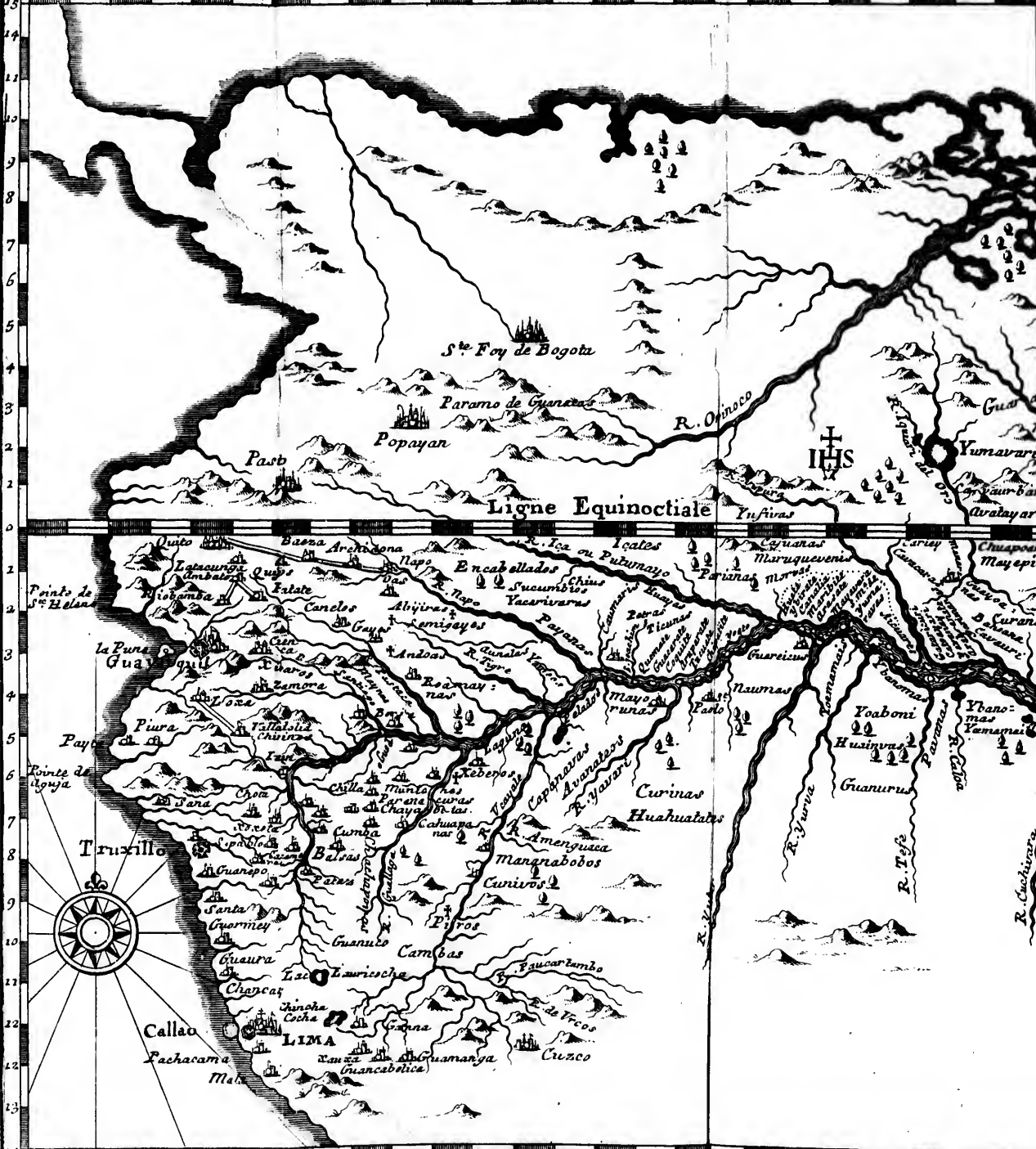
les Mis-
fleuve.
du Pere
a Com-

a carte
l'année
Mission-
epuis sa
, est la
décou-
riviere
onné le
s autres
azones:
ones (1)
g de son
le Gre-

informa-
ue, croit
mazones.
mazones,

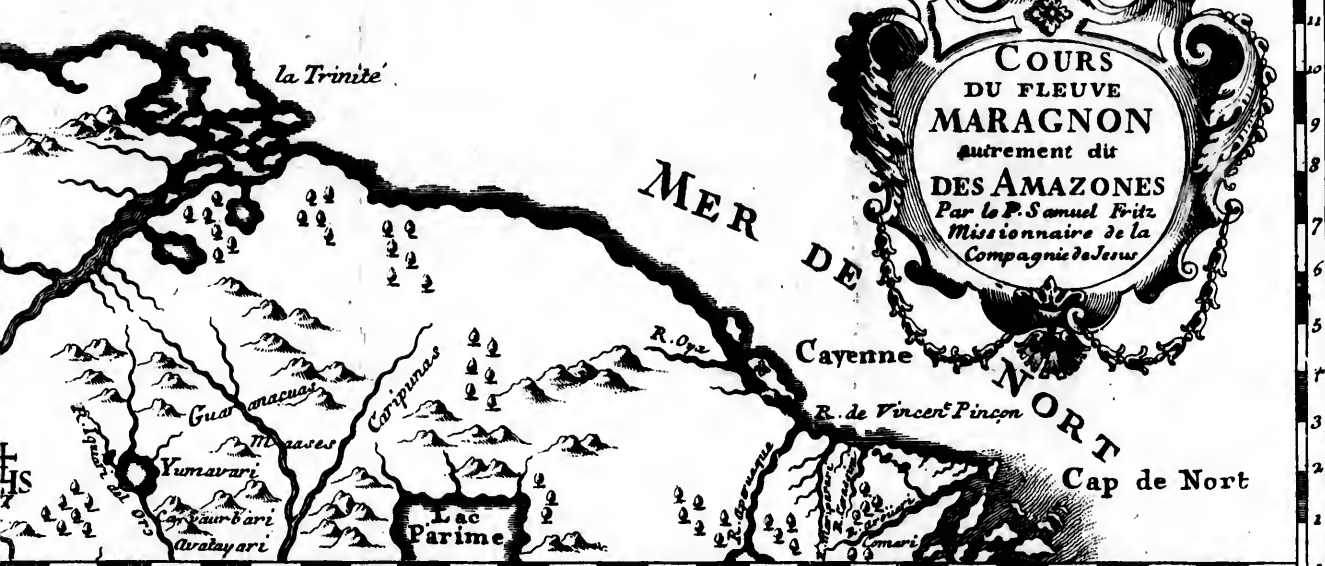


283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313.



284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313.

309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334



309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334

nade, &
d'Orino

L'Orin

ne paro
des Ama
plus ver
il se déc
six emb
ces emb
d'isles ha

On ra

font un c
leurs ma
qu'une fo
maris vi
l'année fi
ces visite
festins,
ils couper
afin que
puissent t
& comba
On ajout
leurs man
les nourri
& de les
nent tran

Le fleur

de lac Lor

(1) Vers

nade, & par conséquent de la riviere d'Orinocque.

L'Orinocque, en certains endroits, ne paroît pas si grand que la riviere des Amazones, mais il l'est beaucoup plus vers l'isle de la Sainte Trinité, où il se décharge dans la mer par soixante-six embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'isles habitées par des Indiens infideles.

On rapporte des Amazones, qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, & que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante; que dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, & combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, & de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve Maragnon a sa source dans le lac *Loricocha*, (1) assez près de la ville

(1) Vers onze degrés de latitude australe, ce

de *Guanuco*, dans le Royaume du Pérou. Il va en serpentant : son cours est de 1800 lieues : il se décharge dans la mer du nord par 84 embouchures. Là il a 84 lieues de largeur, & il porte la douceur de ses eaux à plus de 30 lieues en pleine mer. Un grand nombre des rivières viennent s'y décharger du côté du nord & du midi : La plupart de ces rivières ont leur source à plus de 100 lieues de leur embouchure. On y trouve toute sorte de poissons, & beaucoup de gibier dans les campagnes voisines.

Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'îles de différente grandeur : les moindres sont de quatre, cinq, dix & vingt lieues ; elles sont assez proches les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans, servent beaucoup à les fertiliser. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'*Yuca* : quand ce pain est sec, ils le détremperont dans l'eau, laquelle, après avoir bouilli à petit feu, se fermente, & forme un breuvage qui enivre de

le fleuve court jusqu'à *Jaen*, dans l'étendue de six degrés. De-là il prend son cours vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale, jusqu'au Cap du Nord, où il entre dans l'Océan sous l'Équateur même, après avoir parcouru depuis *Jaen*, où il commence à être navigable, environ 1100 lieues.

même qu'en usage

Près c trouve u

(1) il a t partage

geur. La si rapide

détroit en de la mer

l'embouch on le fleu

rétréci pa qu'un qua

tains endr L'un &

de *Jaen*, c ter bateau

d'arbres f cacaotiers

cedres, & pays. On

une écorc ture : il s'

(1) Selon deux lieues

dans sa moi roises. Ses c

sont plus ex instrumens.

forme à celle

Pérou: même que le vin. Cette liqueur est fort
est de en usage dans leurs festins.

la mer Près de la ville de Borgia, il se
Là il a trouve un détroit qui se nomme *Pongo* ;
orte la (1) il a trois lieues de longueur, & il se
o lieues partage en vingt cinq bras dans sa lar-
bre des geur. La riviere dans cet endroit est
du côté si rapide que les bateaux passent le
t de ces détroit en un quart d'heure. A 360 lieues
de 100 de la mer se trouve un autre détroit vers
y trouve l'embouchure de la riviere *Tupinamba*,
aucoup où le fleuve des Amazones est tellement
voisines. rétréci par les terres, qu'il n'a gueres
rt d'une qu'un quart de lieue de largeur. En cer-
andeur : tains endroits il est large d'une lieue.

inq, dix L'un & l'autre rivage, depuis la ville
proches de *Jaen*, où la riviere commence à por-
tions qui ter bateau jusqu'à la mer, sont couverts
nt beau- d'arbres fruitiers de toute espece : les
s qui les cacaotiers y abondent aussi-bien que les
racines cedres, & d'autres arbres propres du
c, ils le pays. On y voit des vignes sauvages, &
e, après une écorce aromatique qui sert à la tein-
rmente, ture : il s'y trouve quantité de bocages

ivre de
due de fix
l'est, pres-
xiale, jus-
s l'Océan
parcouru
navigable,

(1) Selon M. de la Condamine, il n'y a que deux lieues de S. Jago à Borgia, & le détroit dans sa moindre largeur a beaucoup plus de 10 toises. Ses observations, comme il le remarque, sont plus exactes, parce qu'il avoit de meilleurs instrumens. Sa carte, cependant, est assez conforme à celle du P. Samuel Fritz.

qui produisent toute sorte de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans cette riviere, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *Pece Buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, & se nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortues, des serpens, des crocodiles, une espece de couleuvre qui dévore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espece dont plusieurs sont inconnus en Europe, mais dont le goût est excellent; & dans les lacs quantité d'oies & d'oiseaux de riviere. Outre cela ils ont diverses sortes de fruits, comme sont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des especes de truffe, &c. Le pays est peuplé d'une infinité de Nations barbares, sur-tout le long des rivieres. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve, & en le remontant 600 lieues plus avant, ils ont

élevé

élevé

Rio na

espace

Les

blies a

sont tr

l'année

ment e

est con

de los

de Qu

long de

lagua,

Plusi

le bonh

vérités

prêcher

barbare

Pere F

Guallag

Suarez

née 166

dans le

Pere H

Piros en

on a co

du Pere

tué par

Gayes.

toliques

Tom

élevé un petit fort à l'embouchure du *Rio negro*. Le Maragnon a dans ce vaste espace 20 à 30 brasses de profondeur.

Les Missions que les Jésuites ont établies aux environs du fleuve Maragnon sont très-pénibles : ils y entrèrent en l'année 1658. Leur principal établissement est dans la ville de Borgia, qui est comme la Capitale de la province de *los Maynas*, laquelle est à 300 lieues de Quito. Cette Province s'étend le long des rivières de *Pastaza*, de *Gualagua*, & d'*Ucayale*.

Plusieurs des Missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Évangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces terres infidèles. Ces barbares massacrèrent entr'autres le Pere François de Figueroa près de *Guallaga* en l'année 1666, le Pere Pierre Suarez dans le pays d'*Abijiras* en l'année 1667, le Pere Augustin de Hurtado dans le pays des *Andoas* en 1677, le Pere Henry Richler dans le pays des *Piros* en 1695, & en cette année 1707 on a confirmé la nouvelle de la mort du Pere Nicolas Durango, qui a été tué par les Infidèles dans le pays de *Gayes*. Le lieu, où ces hommes apostoliques ont répandu leur sang, est

désigné sur la carte par une croix;

Le Pere Richler, l'un des derniers Missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort si glorieuse, naquit à Coslau en l'année 1653. Il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de Jesus à l'âge de 16 ans. Tout le temps qu'il enseigna les belles lettres, & qu'il fit ses études de Théologie dans la province de Bohême où il avoit été reçu, il soupira après les Missions des Indes, auxquelles il prit le dessein de se dévouer dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grace d'y verser son sang pour la foi. Ce fut en l'année 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse Mission. Il exerça d'abord son zèle parmi les peuples de *los Maynas*; il fut envoyé ensuite chez les Nations infidelles, qui habitent le long du grand fleuve *Ucayale*. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf peuplades très-nombreuses de fideles, qu'il avoit formés au Christianisme, & qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

Il seroit difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit & dans leurs cœurs les maximes de l'Evan-

gile. Il de qua dont l'lieues; loit p travers pides. seul Mi d'ames, courir c des autre ticables avancer par jour

Dans uniuement besoins porter av choit pie de ronc morsures venimeu des ulcé vie en d plusieurs toute-for à couve petits a si dénué que faut

gile. Il fit pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre étoit de deux cens lieues; & dans ces courses il lui falloit pénétrer des forêts épaisses, & traverser des rivières extrêmement rapides. On a peine à concevoir qu'un seul Missionnaire chargé du soin de tant d'ames, ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour.

Dans tous ses voyages il comptoit uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, & il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchoit pieds nuds dans des sentiers semés de ronces & d'épines, exposés aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piquûres causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger: c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toute sorte de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux. Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour

se couvrir, il étoit obligé d'aller à demi-nud ; ou bien il se voyoit réduit à se faire lui-même une robe d'écorce & de branches de palmier : c'étoit plutôt un rude cilice qu'un vêtement.

Cependant, non content de ces rigueurs attachées à la vie apostolique qu'il menoit, il affligeoit son corps par de nouvelles macérations. Son jeûne étoit continuel & très-austère : dans ses plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champêtres & de racines sauvages : c'étoit un grand régal pour lui quand il trouvoit quelque petit poisson. Une vie si pénible & si mortifiée devoit finir par la plus sainte mort ; ce fut aussi la récompense que le Seigneur avoit attachée à ses travaux.

On avoit tenté plusieurs fois la conversion des *Xibares*, & toujours inutilement : c'est un peuple naturellement féroce & inhumain, qui habite des montagnes inaccessibles. Les Espagnols, dans la vue de le soumettre à la foi, avoient bâti autrefois dans leur pays une ville nommée *Sogrona* ; mais ils ne purent tenir contre les cruautés qu'exerçoient ces Infidèles, & ils furent contraints de la ruiner. Don Matthieu, Comte de Leon, Président du Conseil Royal de *Quito*, homme né pour les

gran
pour
le de
des M
confé
Vicer
puyer
sainte.
des ho
entrep
leuse c
les exp
qu'un
vertis à
leur fer
Richler
choisis
tirent a
rience d
peu de
ils crur
pensés
eussent
Ce q
années
duisiren
diens fi
Missionn
de mar
tions p

grandes entreprises, & plein de zele pour la conversion des Idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des Missionnaires à ces barbares : il en conféra avec l'Evêque de *Quito*, & le Viceroi du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demanderent aux Supérieurs des hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible & aussi périlleuse qu'étoit celle-là; & pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la foi les accompagnassent, & leur servissent comme d'escorte. Le Pere Richler & le Pere Gaspard Vidal furent choisis pour cette expédition : ils partirent avec joie, & bien que l'expérience du passé leur fit juger qu'il y avoit peu de chose à espérer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seroient assez récompensés de leurs peines, pourvu qu'ils eussent le mérite de l'obéissance.

Ce qu'ils avoient prévu arriva; cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fideles qui accompagnoient les Missionnaires se rebuterent de tant de marches & de tant de navigations pénibles; ils en vinrent aux

plaintes & aux murmures ; ils députerent secrettement quelques-uns d'entr'eux à *Quito* , pour supplier qu'on les rappellât , ou du moins qu'on leur envoyât à la place du Pere Richler , un autre Missionnaire fort âgé , ne pouvant , disoient-ils , résister plus long-temps à tant de travaux , que le zèle infatigable du Pere Richler leur faisoit souffrir : enfin , voyant qu'on ne se pressoit pas de les satisfaire , ils prirent le dessein de se délivrer eux-mêmes du Missionnaire , & pour colorer leur révolte particuliere , ils inspirerent la haine secrette qu'ils lui portoient , à quelques-uns des peuples circonvoisins , dont ils prétendoient se servir pour se défaire de l'homme apostolique.

Dieu permit , pour augmenter la couronne de son serviteur , que le chef de ceux qui conjurerent sa perte , fût celui-là même sur la fidélité duquel il devoit le plus compter. Henry (c'est son nom) étoit un jeune Indien que le Missionnaire avoit élevé dès sa plus tendre enfance : il l'avoit baptisé , & lui avoit donné son nom de Henry : il le regardoit comme un enfant chéri qu'il avoit engendré en J. C. & qu'il avoit formé aux vertus Chrétiennes : il

le teno
le faiso
ployoi
tolique
bienfai
d'Indie
tifies
Jesús-C
temps
conver
dans le
coup : c
Indiens
sionnaire
Ces
temps
gnoient
& l'aut
entreren
exercer
sur le
Prêtre I
avoient
à se joi
& à tr
sion des
Telle
qui, ay
septentr
l'Inde o

le tenoit toujours en sa compagnie, & le faisoit manger avec lui; il l'employoit même dans les fonctions apostoliques. Ce perfide oubliant tant de bienfaits, se mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avoit séduits par ses artifices, pour ôter la vie à son pere en Jesus-Christ & à son Maître. Il prit le temps que le Pere alloit travailler à la conversion des *Piros*, & l'ayant joint dans le chemin, il lui donna le premier coup: c'étoit le signal qui avertissoit les Indiens de sa fuite de se jeter sur le Missionnaire, & de lui arracher la vie.

Ces barbares massacrerent en même temps deux Espagnols qui accompagnoient le Pere, l'un qui étoit de Quito, & l'autre qui étoit venu de Lima. Ils entrèrent ensuite chez les *Chipés*, où ils exercerent le dernier acte de leur cruauté sur le vénérable Don Joseph Vasquez, Prêtre Licencié, que son zele & sa vertu avoient porté depuis plusieurs années à se joindre aux Missionnaires Jésuites, & à travailler avec eux à la conversion des Gentils.

Telle fut la fin glorieuse du P. Richler; qui, ayant passé des climats glacés du septentrion dans les terres brûlantes de l'Inde occidentale, a ouvert la porte

du Ciel à plus de douze mille infideles qu'il a convertis à la Foi.

Le P. Samuel Fritz, de qui nous avons la carte & les particularités du fleuve des Amazones, étoit venu aux Indes avec le P. Richler ; il suivit le cours de la riviere Maragnon jusques vers son embouchure : on fut quelques années sans recevoir de ses nouvelles, ce qui fit croire ou qu'il avoit péri dans les eaux, ou que les barbares l'avoient massacré : on avoit même enjoint pour lui dans la Compagnie les prieres ordinaires qui s'y font pour les défunts. Il reparut enfin lorsqu'on ne s'attendoit plus à le revoir, & l'opinion qu'on avoit eue de sa mort, le fit regarder comme un homme ressuscité. On sçut de lui que le Gouverneur d'une place Portugaise l'avoit pris pour un espion, & que l'ayant renfermé pendant deux ans dans une étroite prison, il avoit eu bien de la peine après un temps si considérable à lui rendre la liberté. Ce Pere a établi sa Mission sur cette grande riviere, laquelle en plusieurs endroits ressemble à une vaste mer. Il a soin de trente Nations Indiennes qui habitent autant d'Isles, de celles dont le Maragnon est couvert, depuis l'endroit où sont les *Pelados* jusqu'à son embouchure.

Du P.
la C
thien

M

La

Il y
dans la
lorsque
autre M
nible,
grands
toutes
lieu à r
Jérôme
site des
sent la M
trestres
Présiden
lesquell
tance q
vaillasse

L E T T R E

Du Pere Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen, de la même Compagnie.

De Tarija ; le 3 d'Octobre 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

Il y avoit peu de temps que j'étois dans la Mission des Indiens *Guaranis*, lorsque la Providence me destina à une autre Mission sans comparaison plus pénible, & où l'on me promettoit les plus grands travaux, & des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le R. P. Jérôme Herran Provincial, faisant la visite des diverses peuplades, qui composent la Mission des *Guaranis*, reçut des lettres très-fortes du Viceroi du Perou, & du Président de l'Audience de *Chiquisaca*, par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques Missionnaires, qui travaillassent de nouveau à la conversion

N v

des Indiens *Chiriguanes*. Ce sont des peuples intractables, du naturel le plus féroce, & d'une obstination dans leur infidélité, que les plus fervens Missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille ames de cette Nation, répandues dans d'affreuses montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'est de *Tarija*, & plus de cent au nord.

Les lettres que reçut le R. P. Provincial, sembloient insinuer que le temps de la conversion de ces peuples étoit enfin venu, & qu'ils paroissoient disposés à écouter les Ministres de l'Évangile. Il nomma le Pere Julien Lizardi, le Pere Joseph Pons, & moi pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres Nations infidelles, & il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concerneroit cette nouvelle Mission.

Nous étions éloignés de plus de 800 lieues de la ville de *Tarija*, laquelle confine avec le Pérou & avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de Mai sur le grand fleuve *Uruguai*, & il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à *Buenos-Aires*.

Delà i
lieues

Nos
comme
n'en fu
vâmes
montag
font si p
peut p
encore
vous de
teur, i
trouvan
torride
vembre
ves dan
moins à
tomboit
gélée fu
que ho
voyage
& des fa
vers la t

Nous
les chose
nous ne
qui nou
n'étoit p
gnols &
pension

Delà il nous restoit encore près de 500 lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déjà mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à saint Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite, y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, & encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous trouvant déjà bien avant sous la Zone torride, & au commencement de Novembre, que les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous. Une nuit sur-tout la gélée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers & des fatigues, nous arrivâmes à *Tarija*, vers la fin du mois de Novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols & ces infideles: s'il y avoit suspension d'armes, c'est que de part &

d'autre, ils étoient également lassés de la guerre, & qu'ils se craignoient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le Commandant de la Milice, que les Espagnols appellent Mestre de Camp, vint nous rendre visite : après les premiers complimens, « je compte, nous dit-il, » qu'aussitôt que la saison des pluies sera » passée, vous m'accompagnerez chez » ces infideles pour y traiter de la paix, » & pour les forcer à vous recevoir dans » leurs bourgades ».

Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : Nous lui répondîmes que notre Mission ne dépendoit pas du succès de ses armes, & que si nous avions à combattre avec les infideles, ce seroit le crucifix à la main, & avec les armes de l'Évangile ; & que, loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours, pour entrer sur leurs terres, & parcourir leurs bourgades.

Cet Officier qui voyoit le danger auquel nous nous exposions, s'y opposa de toutes ses forces : mais le R. P. Provincial, qui approuvoit notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles, auxquelles il ne put repliquer. « S'il ar- » rivoit, lui dit-il, que ces Peres vinf-

» fen

» je

» vra

» gra

» pag

pour

qui e

mes p

d'imp

de bé

Qu

nuels

ayent

mon H

Vous j

en a c

pour r

fixer d

qu'ils o

où l'on

par l'i

pratique

de la R

Apr

retraite

cessair

tous in

Itau ; c

deles ;

Néoph

» sent à expirer par le fer de ces barbares,
» je regarderois leur mort comme un
» vrai bonheur pour eux , & comme un
» grand sujet de gloire pour notre Com-
» pagnie ». Le R. P. Provincial partit
pour se rendre à Cordoue , & pour ce
qui est de nous autres, nous nous mê-
mes pour huit jours en retraite, afin
d'implorer le secours du Ciel, & le prier
de bénir notre entreprise.

Quoique nos fatigues, & les conti-
nuels dangers que nous avons courus
ayent été inutiles, je ne laisserai pas,
mon R. P. de vous en faire le détail.
Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il
en a coûté à nos anciens Missionnaires,
pour rassembler tant de barbares, & les
fixer dans ce grand nombre de peuplades
qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle,
où l'on voit une Chrétienté si florissante
par l'innocence des mœurs, & par la
pratique exemplaire de tous les devoirs
de la Religion.

Après avoir achevé les exercices de la
retraite, & préparé tout ce qui étoit né-
cessaire pour notre voyage, nous partîmes
tous trois de *Tarija* pour nous rendre à
Itau; c'est la première bourgade des infi-
deles, qui en est éloignée de 60 lieues. Six
Néophytes Indiens nous accompagnoient.

Le chemin que nous avons fait jusqu'alors dans le Tucuman , quelque affreux qu'il nous parût , étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous falloit grimper des montagnes bien autrement escarpées , & toutes couvertes de forêts presque impénétrables ; nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais , qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions & à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour , & au coucher du soleil , nous n'avions guere fait que trois lieues. Enfin , nous arrivâmes à la vallée des Salines.

Le Pere Lizardi s'y arrêta avec un Capitaine des *Chiriguanes* , qui étoit Chrétien , & que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses compatriotes , qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route , le Pere Pons & moi , jusqu'à la vallée de *Chiquiaca* , où nous vîmes les tristes ruines de la Mission , que ces infideles avoient détruites , & les terres arrosées du sang de leurs Missionnaires , qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois

jours
vallée

Ap
nos n
nous
Pere
rêts, l
Le qu
une d
comm
entend
gnons
se ser
fendre
avoit
bares
pour l

Dar
voir d
laissant
auroit
descen
la mon
ces In
décou
la mo
bares
nous a
nous a
roissoi

jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort harassées, nous nous engageâmes de nouveau, le Pere Pons & moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés de précipices. Le quatrième jour, après avoir grimpé une de ces montagnes, & lorsque nous commençons à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse & pour se défendre des tigres : jugeant donc qu'il n'y avoit pas loin delà un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître.

Dans l'impatience où j'étois d'en sçavoir des nouvelles, je pris les devants, laissant derrière moi le Pere Pons, qui auroit eu de la peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyé à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage ; qu'ils paroïssent être fort courroucés ; qu'ils

avoient retenu le troisieme Indien , & que peut-être l'avoient-ils déjà massacré ; qu'enfin , ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin , parce que tout étoit à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter , je les quittai brusquement , & roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois , je me trouvai tout-à-coup au milieu d'eux sans m'en être apperçu , parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nuds , armés de fleches & de lances , & notre Indien assis avec eux.

Aussi-tôt qu'ils me virent , ils se leverent , & moi , après les avoir salués , je sautai à leur col , & les embrassai l'un après l'autre , avec une gaieté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort , qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise , je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade , & ils ne parurent pas s'y opposer.

En même-temps arriva le Pere Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche & de la farine de maïs , que je leur distribuai ; j'allumai

moi-m
régale
Enfin
tois de
coup
leur r
Con
sentem
à leur
de no
pour l
son ag
peine
dirent
rut eff
s'asseoi
contre
« Je ne
» quel
» médi
le care
seule p
peu de
invitati
compa
pia aci
est en
fis sem
dernier
pouls ;

moi-même leur feu, & je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'apperçus bien-tôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié, ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur Capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens & un de ces infideles pour lui en donner avis & obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine partis qu'ils revinrent, & nous dirent que ce Capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, & alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, & blémissant de rage. « Je ne sçais, dis-je en riant au P. Pons, » quel sera le dénouement de cette comédie ». Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentois ; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage, *y pia aci*, ce qui veut dire également, il est en colere, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai le pouls ; mais lui, retirant brusquement

son bras, « je ne suis point malade, me » dit-il. Ho ! tu n'es point malade, lui » dis-je, en éclatant de rire, & tu ne » veux point manger, tant pis pour toi, » tes compagnons en profiteront. Au » reste, quand tu voudras manger, tu » me le diras ».

Cette réponse, mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses ; il commença à me parler & à rire avec moi, il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, & il me régala de ses épis de maïs, dont il avoit fait provision pour son voyage.

Comme j'avois mis notre Capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa bourgade ; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il feroit prier son oncle, qui en étoit le principal Capitaine, de se rendre au lieu où nous étions ; & il lui envoya en effet un de ses freres. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, & que nous eussions à nous retirer au plus vite. Le Pere Pons prit les devants avec un des deux Indiens Chrétiens qui nous restoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore

quelqu
nouve
fruit. L
fatigue
de Chi

La
& j'eu
qui ne
torrens
rapides
les pas
que je
quatre
s'étoien
où ils a
vais su
vint no
riviere

A pe
recomm
que jan
avec in
flerent
qu'elle
cent ci
ordinaire
trois so
toutes p
peu de
sions un

quelque temps avec eux, & je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit. Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de *Chiquiaca*.

La nuit me surprit dans ces forêts; & j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouverent si fort enflés & si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer: ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le Pere Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le Pere Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce Pere vint nous trouver sur les bords de la riviere de *Chiquiaca* où nous étions.

A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencerent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflerent tellement cette petite riviere, qu'elle se déborda, & se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous faisons une espece de bouillie.

Ce débordement de la riviere nous arrêta quatre à cinq jours ; & voyant la fin de nos petites provisions , nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la riviere baissa considérablement , & un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable , il trouva le rivage tout couvert de poissons que le courant avoit jettés contre les pierres & qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta, nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines & nous rendre enfin à *Tarija*.

A mon arrivée , je fus nommé pour aller passer six semaines dans une Mission moins laborieuse à la vérité , mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à quarante lieues de *Tarija* , dans la vallée de *Zinti* , où j'eus la consolation d'instruire & de confesser jusqu'à quatre mille Néophytes.

A mon retour , j'appris que le Pere Pons devoit accompagner cent quarante soldats Espagnols qui alloient dans la vallée des Salines, pour engager les Capitaines des bourgades infidelles à y venir traiter de la paix , & moi j'eus ordre

de con
foixan
tis , à
où alle

Les
consta
gnes &
offres
gnols ,
fiance.
aller p
Indien
sa man
qu'ils
ment.
il obti
permis
visiter
ces ter
ment o
de la r
du gra
Il crut
borer
de ces

(1) I
sont né
d'un Esp
cienne e

de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis , à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les soldats.

Les Capitaines infideles refuserent constamment de sortir de leurs montagnes & de leurs forêts , sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols , pussent jamais vaincre leur défiance. Le Pere Pons se hasarda à les aller trouver , accompagné d'un seul Indien Metis (1) , & il cacha si bien sa marche , qu'il arriva à *Itau* , sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le Capitaine , & il obtint de ce Chef des infideles , la permission , pour lui & pour nous , de visiter ses bourgades. Ainsi l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement ouverte. Le Pere Pons alla du côté de la riviere *Parapiti* , qui est au nord du grand fleuve de *Picolmayo* où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades , mais il ne fut pas

(1) Les Espagnols appellent ainsi ceux qui sont nés d'un Indien & d'une Espagnole , ou d'un Espagnol & d'une Indienne. Note de l'ancienne édition.

long-temps fans se désabufer. Le temps de sa dernière profession étant arrivé , il retourna à *Tarija* pour la faire , & le Pere Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de *Chiriguanes* , où il y a environ trois mille ames. Nous nous mêmes en chemin , le Pere Lizardi & moi , pour les reconnoître. Etant arrivés à *Itau* , où nous fûmes assez bien reçus , le Pere Lizardi prit sa route vers la riviere de *Parapiti* , & moi je tournai du côté d'une bourgade nommée *Caaruruti*.

A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes , des femmes & des enfans , qui n'avoient jamais vu chez eux de Missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflemens , qui leur sont ordinaires quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place , sous un toit de paille où ils reçoivent leurs hôtes ; & après les premiers complimens , je fis présent aux principaux de la bourgade , d'aiguilles , de grains de verre , & d'autres bagatelles semblables dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlois de choses indifférentes ; mais aussi-tôt que je faisois tomber le discours sur les vérités de la Religion , ils cessioient de m'écouter.

Au
cinq
quart
core
perçu
jambe
fleche
tir qu
voisin
& vou

L'In
pas plu
à part
» me c
» par l
» mine
» heure
» sur t
» lui ».

Cet
tourna
Capita
choisis
parmi e
les , &
qu'ils
dans le
mis.

Delà
gade o

Au bout de deux jours, j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'aperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc & les fleches à la main. C'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée *Beriti*, venoit me voir, & vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit, n'eut pas plutôt oui son nom, que me tirant à part, « ce capitaine qui te demande, » me dit-il, fut fait autrefois prisonnier » par les Espagnols, & condamné aux » mines de Potosi, dont il fut assez » heureux que de s'échapper; tiens-toi » sur tes gardes, & ne te fies point à » lui ».

Cet avis ne m'effraya point, je retournai à *Caaruruti*, où je trouvai ce Capitaine, accompagné de dix Indiens choisis & bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, & ils parurent si contents de moi, qu'ils me presserent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

Delà j'allai à *Carapari*, autre bourgade où l'on m'attendoit, car la nou-

velle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le Capitaine témoigna assez de joie de me voir, & ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nommée *Caysa*, qui est la plus nombreuse, & la plus propre à y établir la correspondance avec nos plus anciennes Missions du Paraguay : car de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guere plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos-Aires.

Caysa est à l'est de *Tarija*, & en est éloigné d'environ quatre-vingt lieues, c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant, je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de *Tareyri*, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve *Picolmayo*, mais par une protection singuliere de Dieu, ils me laisserent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans *Caysa*. Je vous
 avoue

avou
 camp
 jusqu
 sembl
 mond

Le
 cette
 accue
 tivem
 la loi
 ce qu
 & arti
 m'en
 entend
 eux,
 ils en
 ils mir

J'all
 je reto
 chargé
 comme
 fier de
 pêché
 la valle
 portât
 bles, &
 leur de
 établi p

Pend
 d'autre
 Tom

avoue que quand j'apperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusque vers le fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde.

Les deux Capitaines qui gouvernent cette bourgade, me firent un favorable accueil, & me parlerent comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentoient bien que ce qu'ils me disoient n'étoit que feinte & artifice, mais je fis semblant de ne m'en pas appercevoir, & je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane; ils en convinrent, & deux jours après ils mirent la main à l'œuvre.

J'allois moi-même couper le bois, & je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, & les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux.

Pendant ce temps-là, je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille

qui étoit au milieu de la place, & c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'apperçus que, pendant mon sommeil, ils me déroboient, tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, & qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, & ensuite de me donner la mort. Je sçus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, & que l'ayant attendu inutilement pendant deux jours & deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser.

Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jettoit la longue absence de mon Indien qui auroit dû être revenu, & je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, & qu'ainsi ils achevaissent au plutôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fût toute prête à me recevoir. Je

vis h
& je
qu'ils
échapp
avant
les ch
Je
Pere,
là sero
tout q
affreus
& Car
de fue
plus cr
qu'à pe
à l'Ind
n'avois
me jett
pour m
L'air ét
de tonn
quoique
haitois a
chargé
de recu
ne m'ét
monfai
ler a ch
pices. D
temps &

vis bien qu'ils n'étoient pas contens, & je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de *Cayfa* un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les chaleurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai, mon Révérend Pere, que je crus bien que cette nuit-là seroit la dernière de ma vie, surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne qui est entre *Cayfa* & *Carapari*. Je me trouvai tout baigné de sueurs, & tourmenté de la soif la plus cruelle : ma foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, & je n'avois pas fait quatre pas, qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer & reprendre haleine. L'air étoit tout en feu, & les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas ; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit pas possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, & avec le temps & bien de la peine, je gagnai le

sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider unealebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs. Je puis vous dire que, dans la situation où j'étois, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à *Carapari* vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le Capitaine qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien qu'on y avoit arrêté, & le Pere Lizardi qui n'avoit pu rien gagner auprès des Infideles, dont les bourgades sont situées vers la riviere de *Parapiti*. Nous convînmes, ce Pere & moi, que j'irois à *Caysa* suivre ma premiere entreprise & que pour lui il demeureroit à *Carapari*, où les Infideles paroissoient moins aliénés du Christianisme.

Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le Pere Pons qui

alloi
fime
Mais
assez
seilla
le P
noîtr
donn
roit c
serve
ne vo
retarc
l'imp
pour r
Je
Lizard
petit b
fideles
arrivé
le mên
leur de
qué à
née, d
tour. I
tendoit
elle se
» fant
» lui d
» ici,
» n'est

alloit à la bourgade de *Tareyri* : nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce Pere n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le Pere Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, & qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, & qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, & sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demurai deux jours avec le Pere Lizardi à *Carapari*, où je laissai mon petit bagage, & j'allai à *Caysa*. Les Infideles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée, de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. « Sur quoi m'adressant au Capitaine, vous voyez bien, » lui dis-je, que je ne puis pas rester » ici, si j'y manque de logement. Il » n'est pas de la décence que je de-

» meure dans vos cabanes environné
 » de toutes vos femmes, ainsi je re-
 » tourne à *Carapari* où j'ai mon petit
 » bagage ; & lorsque vous m'aurez averti
 » que ma cabane est prête, je partirai
 » à l'instant pour venir fixer ma de-
 » meure au milieu de vous ».

Cette résolution à laquelle ils ne s'at-
 tendoient pas, les étonna si fort, qu'ils
 ne purent dire une seule parole ; il n'y eut
 que la femme du Capitaine, qui, s'ap-
 prochant de moi, me traita d'inconf-
 tant ; je partis au même moment, &
 je la laissai décharger sa colere.

Le lendemain de mon arrivée à *Ca-
 rapari*, me promenant le soir à un beau
 clair de lune, avec le Pere Lizardi,
 nous apperçûmes le Pere Pons qui ve-
 noit nous joindre dans l'équipage le plus
 grotesque. Il étoit sur sa mule qui n'a-
 voit ni bride, ni selle, sans chapeau,
 sans soutane, & n'ayant pour tout vê-
 tement que sa culotte & une camisole.
 Ayant mis pied à terre, il nous raconta
 son histoire : c'étoit les Indiens de *Ta-
 reyri*, où il avoit eu tant d'empressement
 d'aller, lesquels, aussi-tôt qu'il fut entré
 dans leur bourgade, l'avoient mis dans
 ce pitoyable état : ils l'auroient ren-
 voyé entièrement nud, si le fils du

Capitain
 passio
 ne lu
 leurs
 Ap
 ture,
 qu'he
 en p
 lorsqu
 quoi
 allâ
 repos
 fous
 Espag
 les In
 pour
 Sur
 dans
 tirer l
 & je
 femme
 » pron
 » en v
 » emp
 » bou
 » écha
 bout,
 cabane
 asyle
 roient

Capitaine, par je ne sçais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée pour en pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serois établi à *Caysa*, sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toit de paille, que les Espagnols appellent *Enramada*, & que les Indiens élevent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre.

Sur le minuit, & lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds; je m'éveillai en sursaut, & je me vis entouré d'une troupe de femmes, qui me disoient: « leve-toi » promptement; les Indiens de *Caysa* » en veulent à ta vie, ils se sont déjà » emparés de toutes les avenues de notre » bourgade, afin que tu ne puisses leur » échapper ». Nous fîmes bientôt debout, & nous nous retirâmes dans la cabane du Capitaine, comme dans un asyle où les Indiens de *Caysa* n'entre-roient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens Infideles dans la bourgade, tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à *Caaruruti*. Ces quatre Indiens avoient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, & ils faisoient presqu'à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de *Caysa*, âgé de vingt ans, que j'avois regalé d'un couteau, qui, par reconnaissance, étoit venu secretement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses compatriotes, que les autres devoient entrer dans la bourgade, lorsqu'on y feroit plongé dans le sommeil, qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres, & nous massacrer.

Sur cela je fis appeller le plus jeune des enfans du Capitaine; « *Guandari*, » lui dis-je, c'est son nom, il faut aller » à l'instant à *Caaruruti*, pour informer » ton pere de ce qui se passe, donnes- » moi cette marque de ton amitié ». Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied, & que les chemins étoient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment

après
 » je p
 rêté p
 doien
 deren
 répon
 le lait
 Gu
 heurc
 qu'il y
 mit t
 crioit
 dari on
 Son pe
 voyan
 où il é
 si les F
 poul
 qu'il n
 arrivé
 ensuite
 fence.
 tant d
 val, &
 de la
 Cep
 la lune
 & que
 rent d
 toutes

après ; « j'ai trouvé un cheval , me dit-il ,
 » je pars ». Il ne manqua pas d'être ar-
 rêté par les Indiens de *Caysa* , qui gar-
 doient les passages , & qui lui deman-
 derent si je le suivois , mais ayant reçu
 réponse que j'étois resté à *Carapari* , ils
 le laisserent passer.

Guandari n'employa guères que deux
 heures & demie à faire les six lieues
 qu'il y a jusqu'à *Caaruruti*. Son arrivée
 mit toute la bourgade en allarmes : on
 crioit de toutes parts *Guandari ou , Guan-*
dari ou , c'est-à-dire , *Guandari* est arrivé.
 Son pere , qui s'étoit réveillé à ce bruit ,
 voyant son fils entrer dans la cabane
 où il étoit couché , lui demanda d'abord
 si les Peres avoient été tués. *Guandari* ré-
 pondit qu'il les avoit laissés en vie , mais
 qu'il ne sçavoit pas ce qui leur étoit
 arrivé depuis son départ. Il lui raconta
 ensuite tout ce qui se passoit en son ab-
 sence. Ce vieux Capitaine sort à l'ins-
 tant de son *hamac* , demande son che-
 val , & part avec les plus considérables
 de la bourgade.

Cependant peu après le coucher de
 la lune , quatorze des principaux de *Caysa* ,
 & quelques Indiens de *Sinanditi* entre-
 rent dans *Carapari* ; ils parcoururent
 toutes les cabanes , & prirent ce qu'ils

y trouverent à notre usage , mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du Capitaine , ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin , l'un d'eux vint m'y chercher , pour m'inviter , de la part de ses compagnons , à les aller trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me dispoisois à les suivre ; mais les Peres Pons & Lizardi , de même que les trois Indiens qui étoient avec nous , m'en détournèrent.

Sur les cinq heures vint un second messager , avec la même invitation. Pour cette fois-là , ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter ; je sortis de la cabane & j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu ; & comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place , je m'approchai du Capitaine , & prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite , » levas-toi , » lui dis-je , afin que je sçache ce que » ton Capitaine veut me dire : il obéit , » & je pris sa place ». Ils étoient tous bien armés , leurs arcs & leurs fleches à la main , & tenant la lance haute. » J'ai » soupçonné , me dit le Capitaine , que » ton dessein étoit de t'en retourner » sans nous rien donner de ce que tu » nous as apporté ; c'est pourquoi je

» fu
» ici
» tre
» po
» for
» pa
» on
» si h
» n'e

Le
quest
dema
mon
les I
caché
en pa
feroie
instan
tribue
sistai
rois n
que s
pouve

A d
de rag
le fil
Guay
& je
pere.
je le

» suis parti pendant la nuit , afin d'être
 » ici de grand matin , & de pouvoir t'en-
 » tretenir. Je ne te crois pas , lui ré-
 » pondis-je , car pourquoi tes soldats se
 » sont-ils emparés de tous les chemins
 » par où je pouvois passer ? pourquoi
 » ont-ils volé nos mules ? pourquoi es-tu
 » si bien armé ? Je connois tes artifices ,
 » n'espère pas de me tromper ».

Le Capitaine , sans répondre à mes questions , fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de *Carapari* l'avoient si bien caché dans la forêt , ce qui étoit vrai en partie , que toutes leurs recherches feroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances , en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du Capitaine , que s'ils ne vouloient pas l'attendre , ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots , je les vis qui trépignoient de rage ; mais au même moment parut le fils aîné du Capitaine , nommé *Guayamba* : je me levai brusquement , & je lui demandai des nouvelles de son pere. » Le voici qui arrive , me dit-il , » : je le suivis jusqu'à sa cabane , où il des-

cendit de cheval tout trempé de sueurs ; & je me retirai dans la cabane de son pere , lequel arriva presque aussitôt que son fils ; il étoit accompagné des quatre Capitaines de *Caaruruti* , du Capitaine de *Beriti* , de ses Indiens , & de plusieurs autres Indiens des deux bourgades , tous bien armés. Il alla droit à la place la lance à la main ; & jettant un regard terrible sur les Indiens de *Caysa* , » où sont ceux , s'écria-t-il , qui » veulent tuer les Peres ? Quoi ! venir » chez moi pour commettre un pareil » attentat » ; & en achevant ces paroles , il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane , d'où il m'ordonna de ne point sortir , & ayant un peu repris haleine , il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de *Caysa* songerent à la retraite , sans oser demander leurs armes au Capitaine : il les demanderent à son fils qui les leur rendit à l'insçu de son pere , & ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup.

On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense , étoit un heureux préjugé de leurs dispositions à embrasser le Christianisme , mais ce seroit mal connoître l'opiniâ-

treté
l'entr
une i
faite ,
étoit
timen
pour
core
pas m
que m

Cor
que f
auxqu
nous r
chir l
nous
où il
vertis
l'Imma
son de
tout le
reçûm
fideles
faire r
de ren

Not
les plu
nouve
nous
bourg

trêté de leur caractère. Ils regardoient l'entreprise de ceux de *Caysa* comme une insulte personnelle qui leur étoit faite, & l'ardeur qu'ils firent paroître, étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment, que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, & encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux & des périls auxquels nous nous exposions, & que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, & une Église sous le titre de l'Inmaculée Conception. C'étoit la saison des pluies, & nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquens avis, que les infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades.

Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'*Itau*. Quand nous fîmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris les devants, & comme

cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étoient ces infidèles, sans qu'ils m'eussent apperçu. « Il m'est revenu de » plusieurs endroits, leur dis-je, que » vous aviez pris la résolution de me » tuer, moi & mes compagnons : Je » viens m'informer de vous-mêmes, s'il » est vrai que vous ayez conçu un si » cruel dessein contre des gens qui vous » aiment tendrement, & qui veulent » vous procurer le plus grand bonheur ». Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

Le Capitaine, qui étoit absent de la bourgade, arriva un moment après, & j'allai le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant, & de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que j'avois à parler aux Capitaines de Chi-

meo ,
me di
rendr
vinre
refusa
vert l
notre
parole
qu'ils
entenc
trée su
ment
sortir
retour
quoi i
fruit q
mage d
eu le
de ces
maladi
féré le
tamme

Qua
vallée
vée du
quel r
de tou
Chirigu
donner
Nation

meo , de Zapatera & de Caaruruti , il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement , mais le troisieme refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre Mission , qu'ils me couperent la parole , & me dirent de n'y pas penser ; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet ; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée ; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard , & à retourner d'où nous venions ; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré , & qui me dédommage de toutes mes peines , c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infideles , qui étoit attaquée d'une maladie mortelle , & de lui avoir conféré le baptême qu'elle me demanda instantamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines , nous apprîmes l'arrivée du Révérend Pere Provincial , auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des *Chiriguanes*. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une Nation si peu traitable , & si fort en-

durcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux Missions qui dépendent du Collège de *Tarija*; il donna au P. Pons le soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, & celle de la Conception dans la vallée des Salines fut confiée au P. Lizardi. C'est ce qui lui procura une mort glorieuse, qu'il avoit cherché inutilement parmi les *Chiriguanes*.

Les infideles d'*Ingré* avoient formé, depuis du temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traversèrent leurs épaissees forêts, & s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 Mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrèrent tout-à-coup dans la peuplade: les Néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'Eglise, où le Missionnaire commençoit sa messe; ils l'arracherent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornemens & tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, & l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nud, l'at-

tacher
contre
une lu

J'éto

par le

il étoit

mes ve

je me

comme

son us

autant

de sa pe

été tran

où ils s

cruels

C'est

jusqu'ic

ligion,

bares.

de serve

pour leu

avec un

terent sa

de leurs

n'épargn

ces coeu

réussir.

» te do

» & fe

» ajouta

tacherent à un rocher, & décocherent contre lui trente-deux fleches, dont une lui perça le cœur.

J'étois uni, avec ce zélé Missionnaire, par les liens de la plus étroite amitié : il étoit le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles, dont je me sers actuellement, nous étoient communs, & ils étoient également à son usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade & ses chers Néophytes ont été transportés aux environs de *Tarija*, où ils seront à couvert de la fureur des cruels *Chiriguanes*.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentimens de Religion, & même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cens ans que de fervens Missionnaires, brûlant de zele pour leur conversion, & s'y employant avec une charité infatigable, les quitterent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. S. François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. » Un d'eux me dit un jour, tu » te donnes bien des peines inutiles, » & fermant la main : les Indiens, » ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme

» mon poing. Tu te trompes, répliquai-
 » je, & tu n'en dis pas assez : leur cœur
 » est plus dur que la pierre : ni plus ni
 » moins, me répondit-il; mais en même-
 » temps ils font plus adroits & plus
 » rusés que tu ne penfes. Il n'y a point
 » d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils
 » ne trompent, à moins qu'il ne soit bien
 » sur ses gardes ».

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, & leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance; mais insolens jusqu'à l'excès, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère, & c'est pour quoi souvent je les traitois avec hauteur, & leur parlois en Maître.

Leurs bourgades sont toutes disposées en-forme de cercle, & la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, & ils ne reconnoissent aucune Divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras,

Quand
collet d
nes don

Leur

quelque
dent de

noux :

& bien

elles se

espece

air : elle

face d'u

le reste

fête où l

se conte

quelques

auxquel

noirs. Q

hommes

ble. Les

férieure

lindre d

transpar

s'appelle

Les g

de douz

tément ;

établie p

mérique

la lance,

y font

Quand ils voyagent , ils se mettent un collet de cuir , pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons , qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs & bien peignés : au-dessus de la tête elles se font , avec leurs cheveux , une espece de couronne , qui a assez bon air : elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu , & tout le reste du corps , lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur , auxquels ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte , hommes & femmes , ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure , & ils y attachent un petit cylindre d'étain , ou d'argent , ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *Tembeta*.

Les garçons & les filles , jusqu'à l'âge de douze ans , n'ont pas le moindre vêtement ; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infideles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance , l'arc & les fleches. Les femmes y sont du moins aussi rusées que les

hommes , & ont une égale averfion pour le Chriftianifme. Ce qui m'a fort furpris , c'eft que , dans la licence où ils vivent , je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes , & jamais je n'ai ouï fortir de leur bouche aucune parole tant foit peu deshonnête.

Leurs mariages , fi l'on peut leur donner ce nom , n'ont rien de ftable. Un mari quitte fa femme quand il lui plaît , de-là vient qu'ils ont des enfans prefque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils fe marient pour deux ans , & ils vont enfuite fe remarier dans une autre. C'eft pourquoi je leur difois quelquefois qu'ils refsembloient à leurs perroquets , qui font leur nid une année dans un bois , & l'année fuivante dans un autre.

Ce prétendu mariage fe fait fans beaucoup de façon : lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour fa femme , il tâche de gagner fes bonnes graces , en la régalant pendant quelque temps des fruits de fa moisfon & du gibier qu'il prend à la chaffe , après quoi il met à fa porte un faisceau de bois : fi elle le retire & le place dans fa cabane , le mariage eft conclu. Si elle le laiffe à la porte , il doit prendre fon parti , & chaffer pour une autre.

Ils n
ou deu
gade :
Médec
malade
je forti
laillai n
pitaines
la trou
ques ac
fort à m
Comme
fa folle
» elle ,
» nous
» fanté
» guéri
» fouffle
Lorsq
âge , o
hamac ,
de la ca
le hama
mois de
cabane
de tous
rencont
difent ,
jufqu'à
manege
leuvre.

Ils n'ont point d'autres Médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus Médecins consiste à souffler autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de *Caysa*, je laissai malade la fille d'un des deux Capitaines ; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur Médecin. Comme elle vit que je me mocquois de sa folle crédulité : « Ecoutes, me dit-elle, ma fille étoit bien mal quand tu nous quittas ; tu la trouves en parfaite santé à ton retour : comment s'est-elle guérie ? c'est uniquement en se faisant souffler ».

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans son hamac, qu'on suspend au haut du toit de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; & le troisième mois de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, & poursuivant, à ce qu'elles disent, la couleuvre qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manège, en disant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son mari observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma cabane, lorsque j'étois à *Cayfa* : il disparut pendant deux jours : le troisième jour je le rencontrai avec un visage hâve & tout défait. « D'où te vient cette pâleur, lui dis-je, & pourquoi ne viens-tu plus m'aider à l'ordinaire ? Je jeûne, » me répondit-il ». Sa réponse m'étonna fort, mais je fus bien plus surpris, lorsque lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il jeûnoit parce que sa femme étoit en couches. Je lui fis sentir sa bêtise, & lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme » est en couches, lui ajoutai-je, c'est à » elle à jeûner, & non pas à toi ». Il goûta cette raison, & vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, & l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi tout autour de chaque cabane,

on voit
selon l
y sont

Les
fois le
vers le
sieurs m
forte de
qu'ils ju
reuse : t
nent le
& des
dure qu
Le mala
la tête,
forte ; c
rémonie
qu'il n'e

Ils cr
mais fan
la suite ;
corps, e
des bois
gades ; i
tins ; las
ils l'aban

Ils do
métemp
jour ave
sa fille d

on voit la terre élevée en espee de talut, selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi, & vers le soir: cette cérémonie dure plusieurs mois, & autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussi-tôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse: trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris & des hurlemens effroyables, & cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête, que de n'être pas pleuré de la sorte; car si l'on manquoit à cette cérémonie, ce seroit un signe infallible qu'il n'est pas aimé.

Ils croyent l'immortalité de l'ame; mais sans sçavoir ce qu'elle devient pour la suite; ils s'imaginent qu'au sortir du corps, elle est errante dans les brossailles des bois qui sont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous les matins; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempychose; car m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laissé sa fille dans une bourgade voisine, elle

fut effrayée de voir passer un renard près de nous ; « Ne seroit-ce point , me dit-elle , l'ame de ma fille qui seroit morte ? »

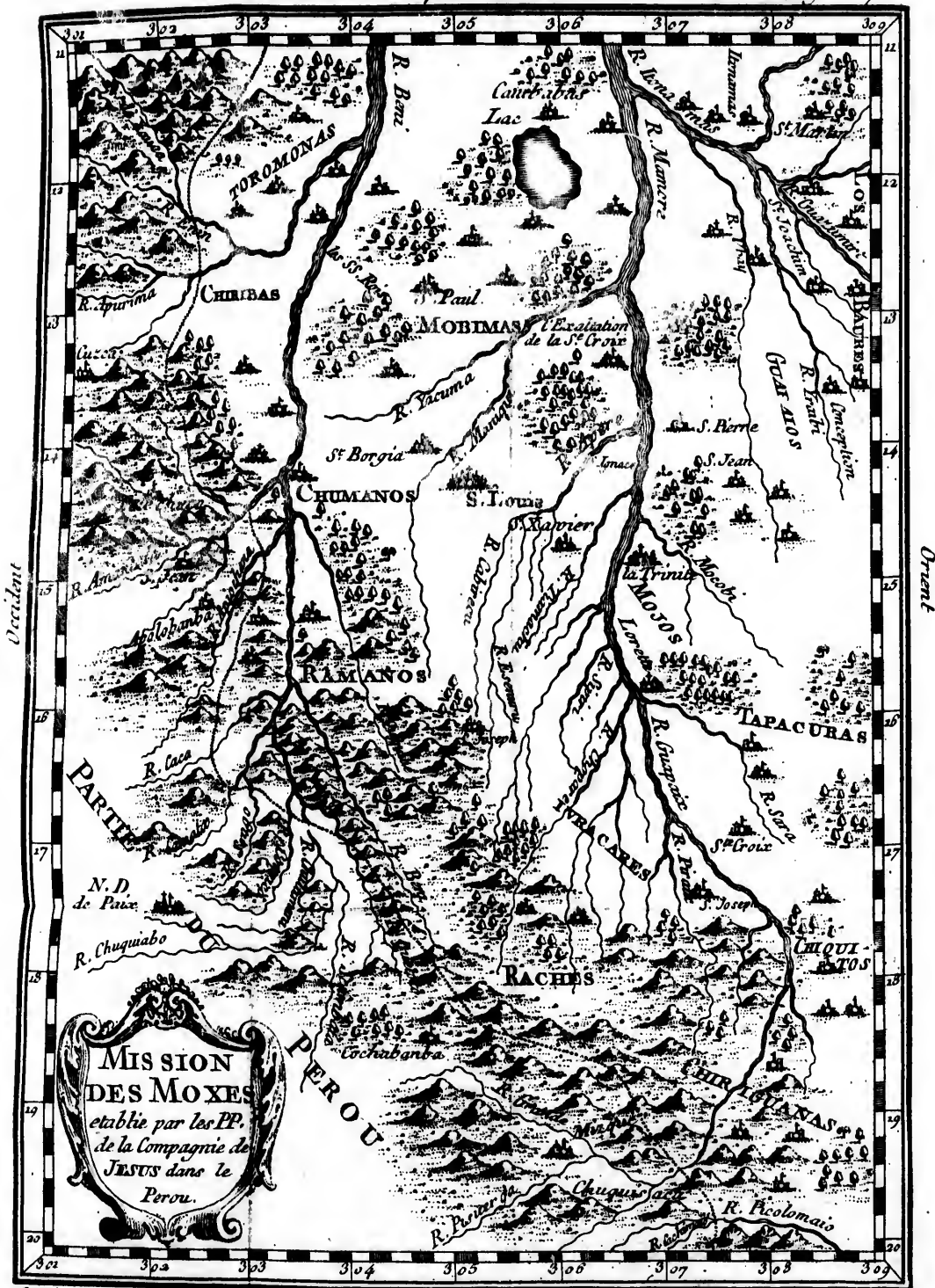
Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux , d'un sur-tout , qui est de couleur cendrée , & qui n'est pas plus gros qu'un moineau , nommé *Chochos*. S'ils se mettent en voyage , & qu'ils l'entendent chanter , ils ne vont pas plus loin , & retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les Capitaines de trois bourgades , & un grand nombre d'Indiens , un de ces *Chochos* se mit à chanter dans le bois voisin , ils demeurèrent interdits & saisis de frayeur , & la conversation cessa sur l'heure.

Du reste , les magiciens & les forciers , qui font fortune chez d'autres Sauvages , sont parmi eux en exécration , & ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à *Cayfa* , ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de *Sinanditi* , sur le simple soupçon que le fils d'un Capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetté sur lui. Lorsqu'ils voyent qu'une maladie traîne en longueur , & que les souffleurs ne la guérissent point , ils ne manquent pas de dire que le malade est enforcé.

Je

d près
e dit-
orte »
chant
t, qui
est pas
é Cho-
ge, &
e vont
instant
nférant
e trois
e d'In-
chanter
rent in-
nverfa-

rciers,
vages,
& ils
publi-
ant que
t brûlé
, sur le
apitaine
avoient
qu'une
que les
, ils ne
lade est
Je



Occident

Orient

MISION
DES MOXES
établie par les PP.
de la Compagnie de
JESUS dans le
Perou.

Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui regnent parmi ces pauvres Infideles, dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en défabufer, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, &c.

ÉTAT DES MISSIONS

Des Peres Jésuites de la Province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale appellés Chiquites, & de celles qu'ils ont établies sur les rivières de Parana & Uruguay dans le même Continent. Tiré d'un Mémoire Espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le Pere François Burges, de la Compagnie de Jesus, Procureur Général de la Province du Paraguay.

LES Chiquites, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay, qui en ont fait le

découverte, font entre le 16 degré de latitude australe, & le tropique du capricorne; ils ont à l'occident la ville de Saint-Laurent & la province de Sainte-Croix de la Sierra, & s'étendent vers l'orient environ cent quarante lieues jusqu'à la riviere Paraguay. Au nord, cette Nation est terminée par les montagnes des *Tapacures* qui la séparent de celles des *Moxes*; au sud, elle confine avec l'ancienne ville de Sainte-Croix.

Le pays a environ cent lieues du nord au sud; son terrain est montagneux, il abonde en miel, on y trouve des cerfs, des buffles, des tigres, des lions, des ours, & d'autres bêtes semblables; les pluies & les ruisseaux forment de grandes mares où se trouvent des crocodiles & certaines especes de poissons. Dans la saison des pluies le pays est tout inondé, alors tout commerce cesse entre les habitations. Comme durant l'hyver le plat pays est tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, & ils y ont d'ordinaire une bonne récolte de maïs, de racines d'yuca, de magnoc, dont ils font de la cassave qui leur sert de pain, de patates, de légumes, & de divers autres fruits.

Le dérangement des saisons & la cha-

le
ce
pe
C
qu
pr
Ils
se
pr
ils
qu
rain
par
de
une
peu
ver
vou
En d
men
pas
eny
vez
ou
mala
juste
qui
tortu
se ve
fait.

leur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, & souvent même la peste, qui enleve beaucoup de monde. Ces peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manieres de se faire traiter dans leurs maladies: la premiere est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appellés pour cette raison *Chupadores*. Cet emploi est exercé par les Caciques, qui sont les principaux de la Nation, & qui par-là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces peuples. Leur coutume est de faire diverses questions au malade: Où sentez-vous de la douleur, lui demandent-ils? En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie? N'avez-vous pas répandu la chica? (C'est une liqueur enyvrante dont ils font grand cas.) N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortue? Si le malade avoue quelqu'une de ces choses; justement, reprend le médecin, voilà ce qui vous tue; l'ame du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le médecin suce ensuite la partie

mal affectée , & au bout de quelque temps il jette par la bouche une matiere noire : voilà , dit-il , le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le second remede auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les femmes Indiennes qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal , & offrant ainsi par avance cette espece de tribut à la mort , ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée , & que leur esprit ne va guere plus loin que leurs sens , ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes extérieures , n'ayant aucune idée des principes internes qui alterent la santé.

Ils ont la plupart la taille belle & grande , le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans , ils laissent croître leurs cheveux : ils vont presque tout nus ; ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queues de singe , & de plumes d'oiseaux qu'ils ont tués à la chasse ; afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles & la levre inférieure , où ils attachent une piece d'étain ; ils se servent encore de cha-

pea
div
que
pon
pell

C
de p
dant
les a
pou
poin
quér
Ils p
bleff
priso
de se
quelq
maîtr
par le
ils tra
& sou

Bie
mise
avoir
rang
souve

(1)
quelqu
leurs se

peaux de plumes assez agréables par la diversité des couleurs. Les seuls Caciques ont des chemisettes : les femmes portent une espece de tablier qui s'appelle dans leur langue *Typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement : cependant dans leurs assemblées ils suivent les avis des anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans, ils doivent l'acquérir par leur valeur & par leur mérite. Ils passent pour braves, quand ils ont blessé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier & hautain. Du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, & souvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la polygamie ne soit pas permise au peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes ; comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la *Chica* (1), & que ce sont les

(1) Liqueur faite de maïs, de magnoc, & de quelques autres fruits, qui est en usage dans leurs festins.

femmes qui l'apprêtent, une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'éducation des enfans, & on ne leur inspire aucun respect pour leurs parens; ainsi abandonnés à eux-mêmes ils ne suivent que leur caprice, & ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue.

Leurs cabanes sont de paille faites en forme de four; la porte en est si petite & si basse, qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se traînant sur le ventre; c'est ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Espagnols, comme qui diroit, *Peuples rappetissés*. Ils en usent ainsi, à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des Mosquites, dont on est fort incommodé durant le temps des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans, car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur pere. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes, & qu'ils les régalaient en leur donnant la *Chica*. Ces sortes de festins qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, se passent à boire, à manger & à danser. C'est à qui boira le plus de la *Chica*, dont ils s'enyvrent

jusq
tent
que
que
min
ces
V
jour
au l
flûte
car,
la fa
ils v
pelle
nent
nent
ils se
tres,
le pé
ceux
les f
elles
se v
elles
de l'e
maï
typo
mac
les r
qu'el

jusqu'à devenir furieux. Alors ils se jettent sur ceux dont ils croyent avoir reçu quelque affront, & il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle maniere ils passent la journée dans leurs villages : ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe ; car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de beches. A midi ils viennent dîner. Sur le soir ils se promènent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger & à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présens. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à se visiter & à s'entretenir ensemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller quérir du bois, de cuire le maïs, l'yuca, &c. de filer de quoi faire leur *typoy*, ou bien les chemisettes & les hamacs de leurs maris ; car pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre, qu'elles couvrent d'un simple tapis de

feuilles de palmiers, ou bien elles se reposent sur une claye faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du soleil, & aussitôt après ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons & de ceux qui ne sont pas mariés : ceux-ci s'assemblent sous des arbres, & ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du village. Leur danse est assez particulière : ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, & qui par conséquent ne rend que deux tons. Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derrière les garçons, & ils ne vont prendre du repos, qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur pêche & de leur chasse suit la récolte du maïs. Quand les pluies sont passées, lesquelles durent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, ils se partagent en diverses troupes, & vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le

mois
ense

Il
barb
quel
Chiq
d'au
soit
au de
ment
sans
n'aya
& bo
fatio
les a
Sorci
plus g
à pré
rêvé
cier,
vie,
Ce
fort f
au ch
avec
augur
ver,
Espag
tions
sion

mois d'Août, qui est le temps auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a guere de Nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque Divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au démon qu'ils appréhendent extrêmement. Ainsi ils vivent comme des bêtes, sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre Dieu que leur ventre, & bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a portés à détruire tout-à-fait les Sorciers qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie, & même à présent il suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est forcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit.

Cependant, ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, sur-tout par rapport au chant des oiseaux qu'ils observent avec une attention scrupuleuse: ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, & de-là ils jugent souvent que les Espagnols sont prêts de faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir

bien avant dans les montagnes: alors les enfans se séparent de leurs peres, & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers; les liens de la nature qui sont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir ensemble: un pere vendra son fils pour un couteau ou pour une hache; c'est ce qui faisoit craindre aux Missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des bourgades; ce qui est absolument nécessaire, car il en faut faire des hommes avant que d'en faire des Chrétiens.

Après avoir donné une connoissance générale des mœurs de cette Nation, il faut parler de la maniere dont l'Evangile lui fut annoncé, & de ce qui donna lieu aux Jésuites d'entrer dans le pays des *Chiquites*. Leurs vues ne s'étoient pas tournées d'abord de ce côté-là, ils ne pensoient qu'à la conversion des *Chinguanes*, des *Matagayes*, des *Tobas*, des *Mocobies*, & de diverses autres Nations semblables. On avoit choisi le Collège que Dom Jean Fernandez de Campero, Mestre de Camp & Chevalier de l'Ordre de Calatrava, avoit fondé dans la ville de *Tarija*, qui se trouve dans le voisinage de toutes ces Nations, pour y faire un séminaire d'ouvriers

Ev
ch
Jo
Jea
mi
no
esp
bli
vec
la
bie
que
d'in
Infi
se d
pro
roit
con
C
foeu
cura
supp
Gou
loit
fatic
cett
par-
fian
& i
C

Evangeliques, propres à porter la foi chez tant de peuples infideles. Le Pere Joseph - François de Arce, & le Pere Jean-Baptiste de Cea entrerent les premiers chez les *Chiriguanes*, pour connoître quelle étoit la disposition de leurs esprits, & en quel lieu on pourroit établir des Missionnaires : ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arriverent à la riviere *Guapay*, où ils furent assez bien reçus des Indiens & de leurs Caciques : le Pere de Arce eut la consolation d'instruire & de baptiser quatre de ces Infideles qui se mouroient : ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux Caciques qu'il leur enverroit au plutôt des Missionnaires pour continuer de les instruire.

Comme il étoit sur son départ, la sœur d'un Cacique, nommée *Tambacura*, vint trouver le Pere, & elle le supplia de protéger son frere auprès du Gouverneur de Sainte Croix, qui vouloit lui faire son procès sur une accusation très-fausse. Le Pere de Arce saisit cette occasion de servir le Cacique, & par-là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grace, & il l'obtint.

Cependant, Dom Arce de la Concha

(c'est le nom de ce Gouverneur) ne pouvoit goûter l'entreprise des Missionnaires. Il leur représenta que leurs travaux auprès des Chiriguanes seroient inutiles ; que c'étoit une Nation tout-à-fait indomptable ; que les Jésuites du Pérou avoient déjà fait diverses tentatives pour les convertir à la Foi, sans avoir pu y réussir ; que leur zèle seroit bien mieux employé auprès des Chiquites ; que c'étoit un peuple doux & paisible, qui n'attendoit que des Missionnaires pour se faire instruire ; que les Jésuites du Paraguay avoient la Mission des *Itatines* dans le voisinage de cette Nation, & qu'il leur étoit facile d'entrer de-là chez les Chiquites, dont le pays s'étend jusqu'à la riviere Paraguay, laquelle, après avoir formé la riviere de la Plata, va se décharger dans l'océan à 35 degrés de latitude australe ; que les Jésuites du Pérou n'avoient pas la même facilité que ceux du Paraguay ; qu'ils étoient trop occupés auprès de la nombreuse Nation des Moxes, qui est fort éloignée de celle des Chiquites ; qu'enfin, s'il étoit nécessaire, il en écrivoit au P. Provincial, & au P. Général même qui étoit de ses amis. Le P. de Arce répondit au Gouverneur qu'il ne

po
de
roi
aur
me
de
fan
par
sur
non
& i
Cea
de l
de S
qui
vier
seph
Coll
Supé
lumi
Chic
noit
mine
quit
rece
L
rend
il y
Don

pouvoit rien entreprendre sans l'ordre de ses Supérieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'exécuter, aussi-tôt qu'il lui auroit été intimé.

Cependant, ayant reçu vers le commencement de l'année 1691, un renfort de Missionnaires, & ayant pris connoissance du pays des Chiriguanes qu'il avoit parcouru, il fonda la premiere Mission sur la riviere Guapay : il lui donna le nom de la Présentation de Notre-Dame, & il la mit sous la conduite du Pere de Cea & du Pere Centeno. Le 31 Juillet de la même année, il établit la Mission de Saint Ignace dans la vallée de *Tarequea* qui est entre la ville de *Tarija* & la riviere Guapay : il la confia au Pere Joseph Tolu, après quoi il retourna au Collège de *Tarija*, pour conférer avec son Supérieur sur les moyens de porter la lumiere de l'Évangile aux Nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la riviere Paraguay, & d'examiner s'il trouvoit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la Foi.

Le Pere de Arce ne différa pas à se rendre à Sainte Croix de la Sierra ; mais il y trouva les choses bien changées. Dom Augustin de la Concha, qui avoit

si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, & tout le monde dissuadoit le Pere d'une entreprise qu'on regardoit comme téméraire & utile. C'étoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussi-tôt qu'il seroit entré dans leur pays. Comme ces discours n'effrayoient point le Missionnaire, qu'au contraire ils ne servoient qu'à animer son zèle, quelques Espagnols que leur propre intérêt touchoit davantage que le salut de ces Infideles, s'opposèrent formellement à son dessein : ils prévoyoit que si les Missionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheroient d'y faire des excursions, & d'y enlever des esclaves, dont ils retiroient des grosses sommes par le trafic qu'ils en faisoient au Pérou ; & c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du Pere. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des sollicitations & des prières, il engagea secrettement deux jeunes hommes qui sçavoient passablement les

ch
Pig
Dé
frin
vo
fur
avo
fon
trac
voit
aprè
chez
voir
temp
triste
role
& e
mon
le co
avoi
Foi,
sieur
mort
offri
des
autr
ils le
abar
tir

chemins à le guider jusques chez les *Pignocas* qui sont voisins des Chiquites.

Il partit donc au commencement de Décembre, & il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantôt il lui falloit grimper sur des montagnes escarpées, tantôt il avoit à traverser des rivières très-profondes ; d'autres fois il étoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient été pratiqués de personne. Enfin, après des fatigues incroyables, il arriva chez les *Pignocas*. La joie qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples, fut bien tempérée par la douleur qu'il ressentit du triste état où il les trouva. La petite vérole faisoit parmi eux de grands ravages, & enlevoit tous les jours quantité de monde. Le bon accueil qu'on lui fit le consola : ces Indiens l'assurèrent qu'ils avoient un desir sincere d'embrasser la Foi, & que s'il étoit venu plutôt, plusieurs de leurs compatriotes qui étoient morts auroient reçu le baptême : ils lui offrirent ensuite des légumes, du maïs, des citrouilles, des patates, & divers autres fruits qu'ils cueillent dans les bois ; ils le prièrent instamment de ne les pas abandonner, & ils lui promirent de bâtir une Eglise, & de lui fournir tout

ce qui seroit nécessaire à sa subsistance.

Des dispositions si favorables au Christianisme charmerent le Pere de Arce ; c'est pourquoi faisant réflexion que le temps des pluies étoit venu, que le pays qui est une terre basse étant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la riviere Paraguay qu'au mois d'Avril que les pluies cessioient, il se détermina à demeurer tout ce temps-là parmi les Chiquites, & il leur promit que s'il étoit contraint de les quitter, il seroit venir d'autres Missionnaires qui prendroient sa place.

Ces paroles du Missionnaire combloient de joie les Indiens : quoiqu'ils ne fussent pas encore bien rétablis de leur maladie, ils se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Ils choisirent un lieu propre à placer une Eglise, & ils commencerent par y planter une Croix : tous se prosternerent devant ce signe du salut. Le Pere récita les Litanies à haute voix, & les Indiens y assisterent à genoux. Dès le soir même ces pauvres gens se mirent à couper du bois, & ils travaillerent avec tant d'ardeur qu'en moins de quinze jours l'Eglise fut achevée &

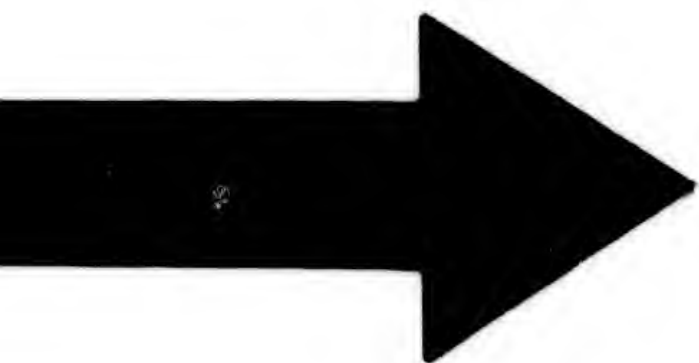
dédic
affer
instr
sou
passé
pliqu
à le
Cett
extra
de r
men
dix e
d'eux
cette
du c
taires.

D
finim
foien
ment
ques
lieu
pulle
ne fa
nouv
Pegn
de le
envo
sent
toute

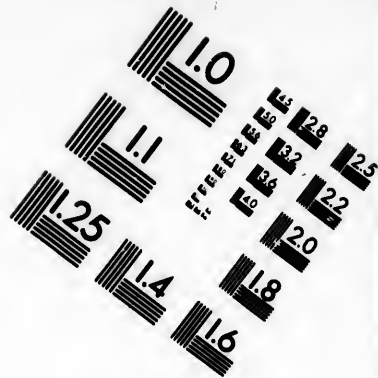
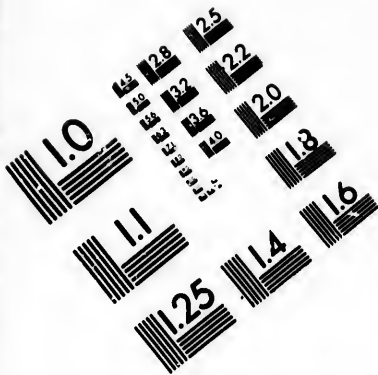
dédiée à saint François Xavier. Ils s'y assembloient tous les jours pour se faire instruire de la doctrine Chrétienne, & souvent le Missionnaire étoit obligé de passer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié. Cette assiduité & cette application extraordinaire les mit bientôt en état de recevoir le baptême. Le Pere commença par l'administrer à quatre-vingt-dix enfans qui étoient bien instruits : l'un d'eux ne survécut pas long-temps à cette grace, & il alla prendre possession du céleste héritage que ces eaux salutaires venoient de lui acquérir.

Des progrès si rapides consoloient infiniment le Missionnaire, & adoucissoient toutes ses peines. Sa joie augmenta par l'arrivée de plusieurs Caciques, qui le prièrent de lui marquer un lieu dans la nouvelle peuplade, où ils pussent se loger eux & leurs familles, & ne faire qu'un même peuple avec les nouveaux fideles. D'un autre côté, les *Pegnoquis* lui députèrent quelques-uns de leur Nation, pour le prier de leur envoyer des Missionnaires qui les missent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour

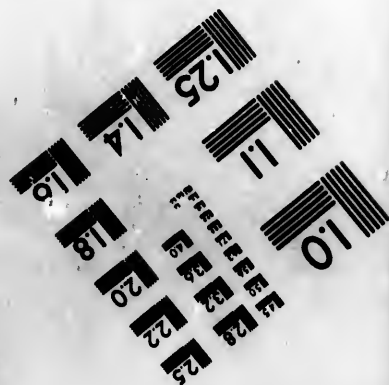
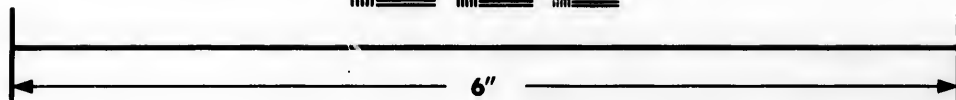
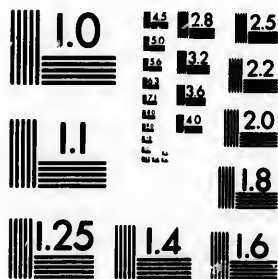




51



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E E E E E
16 18 20 22 25
18

10
E E E E E
28

se faire instruire, & l'Eglise se trouva bientôt trop petite pour les contenir.

Mais ces heureux commencemens furent bientôt troublés, soit par une maladie dangereuse, qui pensa ravir le Missionnaire à ses Néophytes, soit par les irruptions des Mamelus Portugais du Bresil. Ce sont des bandits, qui, pour éviter le châtement que méritent leurs crimes, s'atroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, & vivent dans une entière indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte-Croix de la Sierra, qu'ils prétendoient détruire, & d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit été pris par les Portugais, & qui s'étoit échappé de leurs mains au passage de la riviere Paraguay.

A cette nouvelle le Pere de Arce partit avec trois Indiens qui connoissoient le pays pour observer de près leur marche : il prit sa route vers l'orient, & il passa chez les Nations des *Boros*, des *Tabicas*, des *Taucas*, &c. Par-tout il fut bien reçu, & tous ces peuples parurent disposés à se soumettre au joug de

l'Ev
tôt
qui
mêm
Port
exho
mille
lieu
aisém
de l'e
les In
appel
on fo
poste
bois
toient
les Po
Ce
vant
pour
le lui
tifé c
Missio
étoit
il par
Croix
de ce
prom
soldat
tirent

l'Évangile. Le Missionnaire apprit bientôt par quelques Indiens tout effrayés, qui prenoient la fuite, & par le bruit même des mousquets, que les Mamelus Portugais étoient proche. Aussi-tôt il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, & à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du Pere fut suivi, & les Indiens se retirèrent dans un endroit appelé *Capoco*, où peu de temps après on fonda la Mission de Saint-Raphaël. Ce poste étoit assez sûr à cause d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettoient entre eux & la route que tenoient les Portugais.

Cependant, le Missionnaire les trouvant tous réunis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le temps le lui permettoit; &, après avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à sa Mission de Saint-François Xavier, qui étoit à cinquante lieues plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte-Croix de la Sierra avertir le Gouverneur de ce qui se passoit, & lui demander un prompt secours. On lui donna trente soldats avec un Commandant, qui partirent en toute diligence vers la Mission

de Saint-François Xavier, où ils furent joints par cinq cens Indiens Chiquites, tous armés de fleches.

Comme l'endroit où cette Mission est située n'étoit pas assez sûr, on jugea plus à propos d'aller camper sur la riviere *Aperé*, que les Espagnols nomment de Saint-Michel. Le Commandant envoya aussi-tôt des coureurs pour reconnoître l'ennemi, & le lendemain il eut nouvelle qu'il étoit arrivé à la bourgade de Saint-Xavier qu'on venoit d'abandonner. On reçut même une lettre du Commandant Portugais qu'il écrivoit au Missionnaire, dont voici la teneur :

MON RÉVÉREND PERE,

« Je suis arrivé ici avec deux compagnies de braves soldats de ma Nation : nous n'avons nul dessein de vous faire du mal : nous venons chercher quelques-uns de nos gens qui se sont réfugiés dans ce pays ; ainsi vous pouvez retourner dans votre maison, & ramener avec vous vos Neophytes ; vous y ferez en toute sureté. Je prie Dieu qu'il vous conserve. »

ANTOINE FERRAEZ,

A
Con
cher
arriv
une
voir
main
pes,
gnol
Missi
furen
dre l
du m
ordre
qu'on
de m
fus, e
servir
comb
Ce
dence
un In
ger so
d'eux
par ce
s'étan
Antoi
comm
rent t
chefs

Après la lecture de cette lettre, le Commandant Espagnol fit aussi-tôt marcher ses troupes vers les Portugais. Il arriva sur les trois heures après midi à une lieue du camp ennemi. Il crut devoir différer le combat jusqu'au lendemain matin, soit pour délasser ses troupes, soit pour donner le temps aux Espagnols & aux Indiens de se confesser. Les Missionnaires qui les accompagnoient, furent occupés jusqu'à minuit à entendre les confessions. Sur les trois heures du matin le Commandant donna ses ordres pour le combat, Il fut réglé qu'on sommeroit d'abord les Portugais de mettre bas les armes : qu'à leur refus, on tireroit un coup de fusil qui serviroit de signal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de six Espagnols, qui obligèrent un Indien du parti Portugais à décharger son mousquet dans la tête de l'un d'eux : cette mort est aussi-tôt vengée par celle de deux Portugais, & le combat s'étant ainsi engagé, on se mêla avec furie. Antoine Ferraez & Manuel de Friaz qui commandoient les deux compagnies furent tués à ce premier choc; la mort des chefs effraya leurs soldats, qui se jetterent

avec précipitation dans la riviere de Saint-Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement : les Espagnols & les Indiens en firent un tel carnage, que de cent cinquante hommes qu'ils étoient, il n'en resta que six, dont trois furent faits prisonniers, trois autres prirent la fuite, & allerent porter la nouvelle de leur défaite à une autre troupe de leurs gens, qui étoient entrés par un autre chemin dans le pays des *Pegnoquis*, & avoient enlevé quinze cens de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils repasserent au plus vite la riviere Paraguay, & se retirerent au Bresil. Les Espagnols s'en retournerent à Sainte-Croix, n'ayant perdu que six de leurs soldats & deux Indiens, ils y conduisirent trois prisonniers Portugais, & ils eurent la gloire d'avoir sauvé cette chrétienté naissante, qui étoit perdue si elle n'avoit été secourue à temps.

Dom Louis-Antoine Calvo, Gouverneur de Sainte-Croix, remit les prisonniers au pouvoir du Conseil Royal de *Charcas*, auquel il envoya une relation détaillée de cette expédition. Il eut ordre du Conseil d'en informer les Missionnaires & les Indiens du Paraguay, afin

qu'i
pou
qui
gion
C
lus
des
Cro
aup
& fu
à la
s'em
fraye
peu
pour
& le
Co
que
être
tre
cet
form
à pro
en a
l'un
priso
veno
parti
& qu
Aner

qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui intéressoient également & la Religion & l'Etat.

On ne pouvoit douter que ces Mamelus n'eussent le même dessein sur le pays des Chiquites & sur la ville de Sainte-Croix, qu'ils avoient tâché d'exécuter auparavant sur les *Guarinis* du Paraguay, & sur d'autres Nations Indiennes sujettes à la Couronne d'Espagne. Leur vûe est de s'emparer de toutes ces terres, & de se frayer un passage au Pérou, se mettant peu en peine de ruiner le Christianisme, pourvu qu'ils satisfissent leur ambition & leur avarice.

Comme la connoissance de la route que tinrent les Mamelus du Bresil peut être utile afin de se precautionner contre leurs violences, & que d'ailleurs cet itinéraire ne servira pas peu à réformer les cartes géographiques, il est à propos de rapporter ici ce que l'on en a appris de Gabriel-Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits prisonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Bresil avec ses compagnons, & qu'ils se mirent en canot sur la riviere *Anemby*, qui tombe dans le fleuve Parana

par le côté du nord ; qu'ils entrèrent ensuite dans ce fleuve , & qu'ayant trouvé l'embouchure de la riviere *Imuncina* qui s'y décharge du côté du sud , ils la remonterent pendant huit jours , ne faisant que des demi-journées de chemin jusques vers la ville de *Xeres* , qui est à présent détruite ; qu'ils laisserent en ce lieu-là les canots sur lesquels ils étoient venus de Saint-Paul ; qu'ils y laisserent aussi de leurs gens pour les garder , & pour semer de quoi recueillir à leur retour ; qu'ils continuerent leur voyage à pied , & qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xeres* , ils arriverent à la riviere *Boinhay* qui va tomber dans le fleuve Paraguay du côté du nord ; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette riviere , & qu'ils semerent des grains pour le retour ; qu'après avoir navigé pendant dix jours ils arriverent au fleuve Paraguay ; qu'ils le remonterent pendant huit jours , & arriverent à l'entrée de l'étang *Manioré* ; & qu'après un jour entier ils prirent terre au port des Indiens *Itatines* , où ils enterrent leurs canots dans une grande sabliere , afin de s'en servir à leur retour ; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied,

pie
au
de
tro
dre
7
che
des
ver
mar
ce j
voy
en u
ils m
dét
rent
firent
d'eau
appe
rent
Le 6
au p
mare
Jacu
vaste
camp
Le 9
lerent
mont
arriv
7

piéd, ne faisant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y trouver de quoi vivre, & pour se rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche. Le 1^{er} jour ils partirent du port des *Itatines*, tirant à l'occident un peu vers le nord, & ils arriverent à un marais d'eau salée. Le 2^e, ils marcherent ce jour-là, & presque tout le reste du voyage, à l'occident, & ils s'arrêterent en un lieu nommé *Mbocaytibazon*, où ils ne trouverent point d'eau. Le 3^e, détournant un peu vers le sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau, ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau. Le 4^e, ils se rendirent à une mare appelée *Guacuruti*. Le 5^e, ils s'arrêterent dans un champ près d'un ruisseau. Le 6^e, ils allerent à un autre ruisseau au pied d'une montagne. Le 7^e, à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba*. Le 8^e, ils marcherent dans une vaste campagne tirant au nord, & ils camperent sur les bords d'un ruisseau. Le 9^e, suivant la même route, ils allerent à *Yacu*. Le 10^e, ils passerent une montagne en tirant sur le nord, & ils arriverent auprès d'une mare. Le 11^e,

ils marcherent vers l'occident, & ils s'arrêterent dans un champ. Le 12^e, ils passerent dans une plaine, &, suivant la même route, ils arriverent à une bourgade ruinée, qui avoit appartenu aux *Itaines*. Le 13^e, suivant encore la même route, ils arriverent à une autre bourgade ruinée de cette même Nation. Le 14^e, ils continuerent leur route dans une campagne, & ils arriverent à un ruisseau. Le 15^e, ils se firent un chemin sur une montagne, & tirant à l'occident un peu vers le sud, ils allerent à un autre ruisseau. Le 16^e, tournant un peu au nord, ils marcherent jusqu'à un ruisseau. Le 17^e, ayant marché au nord, ils camperent entre deux petites collines. Le 18^e, faisant même route, ils vinrent à l'entrée de *Tareyri*. Le 19^e, marchant au sud un peu vers l'occident, ils camperent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne. Le 20^e, ils tirerent au nord vers la source de ce ruisseau, & ayant continué huit jours cette même route, ils arriverent au pays des *Taucas*, qui est de la Nation des *Chiquites*, d'où l'on voit la montagne *Agnapurahey*, qui s'étend vers le sud. Le 28^e, ils passerent vers le sud à une autre bourgade des *Taucas*, plus

vo
ay
l'o
des
Le
po
où
des
ma
gne
tire
& i
ils c
quan
anne
mad
par
cides
autre
le 3
gnes
Xam
tagn
bour
rent
leur
puis
saint
où i
qu'o

voisine de cette montagne. Le 29^e, ayant passé une montagne & tirant vers l'occident, ils arriverent à un étang des *Pegnoquis*, dans un grand champ. Le 30^e, ils suivirent la même route pour se rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes des *Pignocas*. Le 31^e, ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux & tout couvert de palmiers, ils tirèrent à l'occident un peu vers le nord, & ils vinrent à la colline des *Quimecas*; ils continuerent la même route pendant quatre jours. Ce fut-là que quelques années auparavant Jean Borallo de Almada, Chef des Mamelus, fut battu par les *Pegnoquis*. Le 35^e, tirant à l'occident, ils arriverent à la riviere *Aperé*, autrement de saint Michel. Le 36^e & le 37^e, ils marcherent sur des montagnes, & vinrent aux habitations des *Xamarus*. Le 38^e, ils passerent la montagne des *Pignocas* pour se rendre aux bourgades des *Pegnoquis*, & ils passerent la riviere *Aperé*. Enfin ils finirent leur marche dans le pays des *Quimes*, puis il s'emparerent de la bourgade de saint François-Xavier chez les *Pignocas*, où ils firent entièrement défaits, ainsi qu'on l'a rapporté ci-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail, déclara encore que, trois ans auparavant, il avoit fait une excursion avec ses compagnons, en remontant la riviere Paraguay, dans un vaste pays où est la Nation des *Paresis* : que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils étoient arrivés en quatre jours à l'isle des *Yaracs* : c'est un peuple que les Espagnols appellent *Grandes-oreilles*, parce qu'ils se les percent & y mettent des pendans de bois : qu'après avoir parcouru l'isle, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la riviere *Yapuy* qui se jette du côté gauche dans la riviere Paraguay ; que de-là en quatre autres journées ils arriverent à l'embouchure du *Isipoti*, & que continuant de naviger, ils se trouverent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appellés *Caraberes* & *Araabaybas* ; qu'ils continuerent leur chemin à pied pendant trois jours ; & qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes, ils entrèrent dans le pays des *Paresis* & des *Mboriyaras*, d'où, par la même route, ils s'en retournerent au Brésil.

L'entreprise toute récente des Mamelus, & la crainte qu'on eut qu'ils

ne
fes
de
de
pon
Mic
de
Pig
y é
ils r
les.
bloi
voie
escla
malt
soier
oblig
ger
sion
sur
gemo
& au
rent
quel
gnes
sere.
cette
temp
sines
Guap

ne firent dans la suite de nouvelles cour-
 ses, porta les Missionnaires à changer
 de lieu ; ils quitterent donc la bourgade
 de saint François-Xavier , & ils la trans-
 porterent à *Pari* sur la riviere de saint
 Michel. Cet endroit n'est éloigné que
 de huit lieues de saint Laurent. Les
Pignocas & les *Xamarus* s'y assemblerent,
 y établirent une grosse bourgade. Mais
 ils n'y furent pas long-temps tranquil-
 les. Les Espagnols de saint Laurent trou-
 bloient souvent leur repos , & enle-
 voient des Indiens pour en faire des
 esclaves. Ils en vinrent même jusqu'à
 maltraiter les Missionnaires qui s'oppo-
 soient à leur violence. C'est ce qui
 obligea le Pere Lucas Cavallero à chan-
 ger encore une fois le lieu de sa Mis-
 sion & à l'établir à 18 lieues plus loin
 sur la même riviere. Ces divers chan-
 gemens, joint à la disette de toutes choses
 & aux maladies qui survinrent, diminue-
 rent beaucoup le nombre des Néophytes ;
 quelques-uns se retirerent sur les monta-
 gnes, d'autres périrent de faim & de mi-
 sere. Néanmoins, on a lieu de croire que
 cette peuplade deviendra en peu de
 temps très-nombreuse. Les Nations voi-
 sines des *Quibiquias*, des *Tubasis*, des
Guapas, aussi-bien que plusieurs autres

familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire & être admis au baptême.

La seconde Mission, qui s'appelle de saint Raphaël, est éloignée de la première de 34 lieues vers l'orient. Le Pere de Cea & le Pere François Herbas la formerent des Nations des *Tabicas*, des *Taus* & de quelques autres qui se réunirent ensemble, & composèrent une peuplade de plus de mille Indiens: mais la peste la désola deux années de suite & en diminua beaucoup le nombre. C'est pourquoi, à la priere des Indiens, on transporta cette Mission en l'année 1701 sur la riviere *Guabis*, qui se décharge dans la riviere Paraguay, à 40 lieues de l'endroit où elle étoit d'abord. Cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un chemin de communication avec les Missions des *Guaranis*, & avec celles du Paraguay par la riviere qui porte ce nom.

La joie fut générale parmi ces Néophytes, lorsqu'en 1702 ils virent arriver sur cette riviere le Pere Herbas & le Pere de Yegros accompagnés de 40 Indiens qui s'étoient abandonnés à la Providence & à la protection de la sainte Vierge en qui ils avoient mis leur con-

fa
du
co
m
qu
fra
nu
là
&
for
ma
mi
leu
d'I
leu

tié
qui
par
Ils
Gu
Sa
qu
riv
ren
un
zè

Jo
lin

fiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils fatiguerent beaucoup : il leur fallut traverser de rudes montagnes, se défendre des ennemis qu'ils trouvoient sur la route, & se frayer un chemin par des pays inconnus. Ils subsisterent pendant tout ce temps-là comme par miracle : dans leur chasse & dans leur pêche le gibier & le poisson venoit presque se jeter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que dans leur route ils gagnèrent trois familles d'Indiens, qui, les années précédentes, leur avoient fermé le passage.

Ces Indiens, dont la langue est entièrement différente de celle des Chiquites, connoissent le pays, & entendent parfaitement la navigation des rivieres. Ils ont déjà donné la connoissance des *Guates*, des *Curucuanes*, des *Barecies*, des *Sarabes*, & de plusieurs autres Nations qu'on trouve aux deux côtés de la riviere Paraguay, principalement en remontant vers sa source. Ainsi, voilà une ample moisson qui se présente au zèle des ouvriers Evangéliques.

La troisieme Mission est celle de saint Joseph. Elle est située sur de hautes collines, au bas desquelles coule un ruis-

seau, à douze lieues vers l'orient de la bourgade de saint François-Xavier. C'est le Pere Philippe Suares qui la fonda le premier en l'année 1697. Les Missionnaires ont eu beaucoup à y souffrir des maladies & de la disette des choses les plus nécessaires à la vie. C'est ce qui causa la mort au Pere Antoine Fideli en l'année 1702. Cette Mission est composée des familles des *Boros*, des *Penotos*, des *Caotos*, des *Xamarus* & de quelques *Pignocas*. La Nation des *Tamacuras*, qu'on vient de découvrir du côté du sud, & qu'on espere convertir à la Foi, augmentera considérablement cette peuplade.

La Mission de saint Jean-Baptiste est la quatrième. Elle est située vers l'orient tirant un peu sur le nord, à plus de trente lieues de la Mission de saint Joseph. Cette peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'orient en occident, est principalement habitée par les *Xamarus*. Elle s'augmentera encore plus dans la suite par plusieurs familles des *Tamipicas*, *Cuficas* & *Pequicas*, auxquelles on a commencé de prêcher l'Évangile. C'est le Pere Jean Fernandez qui en a soin, & c'est Don Jean Fernandez Campero,

ce
de
tou
l'Ég
cen
C
autr
Pet
Pur
&
fou
fero
rom
C
coû
gers
bler
que
d'ho
mel
réun
à pe
ils é
eux
infe
mes
Instr
dans
deux
ils g

ce Seigneur si zélé pour la conversion de Chiquites, qui a donné librement tout ce qui étoit nécessaire pour orner l'Eglise, & y faire le service avec décence.

On a découvert depuis peu, plusieurs autres nations, telles que sont celles des *Petas, Subercias, Piococas, Tocuicas, Puraficas, Aruporecas, Borilos, &c.* & on a de grandes espérances de les foumettre au joug de l'Evangile; ce seront de nouveaux sujets pour la Couronne d'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux Missionnaires, & à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples non moins sauvages que les bêtes, & qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelus du Bresil. Depuis qu'on les a réunis dans des bourgades, on les a peu à peu accoutumés à la dépendance dont ils étoient si ennemis; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, & insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux Instructions & aux Prières qui se font dans l'Eglise; ils y récitent le Rosaire à deux chœurs; ils y chantent les Litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se

confessent souvent ; mais ils ne sont admis à la table Eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du Paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des Ecoles qu'on a établies à ce dessein, & c'est ce qui affermira à jamais le Christianisme dans ces vastes contrées.

Les Missions des Guaranis, où l'on trouve une chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves *Parana* & *Uruguay*, qui arrosent les provinces de Paraguay & Buenos-aires. Ces Missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des ouvriers Evangéliques qui les ont établies & qui les cultivent, n'étoient pas traversés par l'ambition & l'avarice des Mamelus du Bresil. Ces bandits ont désolé toutes ces Nations, & ont servi d'instrument au démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cens mille Indiens pour en faire des esclaves.

Le zèle des Missionnaires, loin de se ralentir par tant de contradictions & de violences, n'en devint que plus vif & plus ardent : Dieu a béni leur fermeté & leur courage. En cette année 1702 ils ont sur les bords de ces deux

fleuves 29 grandes Missions où l'on compte 89501 Néophytes : sçavoir, sur le fleuve *Parana* 14 bourgades, composées de 10253 familles, qui font 41483 personnes : & sur le fleuve *Uruguay* 15 bourgades, où il y a 12508 familles composées de 48018 personnes.

La joie que ces progrès donnent aux Missionnaires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidèles qui sont dans leur voisinage : ceux-ci ont leurs habitations entre les bourgades dont je viens de parler, & la colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos-ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, & ils en tirent des coutelas, des épées, & d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701, ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui régnoit parmi toutes les Nations, s'emparèrent à main armée de la bourgade *Yapeyu*, autrement dite des Saints Rois; ils la pillèrent, ils profanèrent l'Eglise, les images & les vases sacrés, & ils enleverent

quantité de chevaux & de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos Néophytes de prendre les armes pour leur défense. Le Gouverneur de Buenos-ayres leur donna pour Commandant un Sergent Major avec quelques soldats Espagnols, qui s'étant joints aux Indiens formerent un corps de deux mille hommes; ils allerent à la rencontre de leurs ennemis, & il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Les infideles demanderent du secours aux Portugais qui leur en donnerent. Ils livrerent un second combat qui dura cinq jours, & où ils furent entièrement défaits; tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Par là il est aisé de voir à quel danger cette chrétienté naissante est exposée, si les Espagnols ne la protègent contre la fureur des Indiens & contre les violences des Mamelus. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des esclaves de nos Néophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à sucre. De pareilles violences nuisent infiniment à la conversion de ces peuples; l'inquiétude continuelle où ils sont, les disperse dans les forêts & dans les

me
ret
raf
leu
rep

D
C
I

L

L

paru
plai
est
Bou
arri
17
tenu
gers
voy

montagnes, & il sera impossible de les
retenir dans les bourgades où on les a
rassemblés avec tant de peine, si on ne
leur procure de la tranquillité & du
repos.

L E T T R E.

*Du Pere Bouchet, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus, au Pere J. B.
D. H. de la même Compagnie.*

A Pondichery, ce 14 Février 1716.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

La relation que je vous adresse m'a
paru singulière, & j'ai cru vous faire
plaisir de vous la communiquer. Elle
est du Révérend Pere Florentin de
Bourges, Missionnaire Capucin, qui
arriva à Pondichery vers la fin de l'année
1714. La route extraordinaire qu'il a
tenuë pour venir aux Indes, les dan-
gers & les fatigues d'un long & pénible
voyage, le détail où il entre de ces flo-

riffantes Missions du Paraguay, qui sont sous la conduite des Jésuites Espagnols, & qu'il a parcourues dans sa route, la certitude avec laquelle il m'a assuré qu'il n'avance rien dont il ne se soit instruit par ses propres yeux; tout cela m'a paru digne de l'attention des personnes qui ont du zele pour la conversion des Infideles. C'est son original même que je vous envoie; il a eu la bonté de m'en laisser le maître pour en disposer à mon gré. Je suis, &c.

Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Pérou, &c.

Ce fut du Port-Louis le 20 Avril de l'année 1711, que le Révérend Pere Florentin mit à la voile pour les Indes. Il raconte d'abord divers incidens qui le conduisirent à *Buenos-ayres*; & comme c'est-là que commence cette route extraordinaire, qu'il fut contraint de prendre pour se rendre à la côte de Coromandel, c'est-là aussi que doit proprement commencer la relation qu'il fait de son voyage. Tout ce qui suit, sont ses propres paroles qu'on ne fait ici que transcrire.

A mon arrivée à *Buenos-ayres*, je me

trouvai plus éloigné du terme de ma Mission, que lorsque j'étois en France; cependant j'étois dans l'impatience de m'y rendre, & je ne sçavois à quoi me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs navires françois à la côte du Chili & du Pérou. Il me falloit faire environ sept. cens lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaisseaux françois devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'espérance que j'avois d'y trouver quelque vaisseau, qui de-là feroit voile à la Chine, & ensuite aux Indes Orientales.

Comme je me dispoisois à exécuter mon dessein, deux gros navires que les Castillans appellent *Navios de registro*, aborderent au port; ils portoient un nouveau Gouverneur pour Buenos-ayres, avec plus de cent Missionnaires Jésuites, & quatre de nos sœurs Capucines qui alloient prendre possession d'un nouveau Monastere qu'on leur avoit fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occasion favorable d'aller au *Callao*, qui n'est éloigné que de deux lieues de Lima; c'est de ce port que les vaisseaux françois vont par la mer du sud à la Chine, & il me sembla que j'y

trouverois toute la facilité que je souhaitois pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes Religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma première pensée, & je résolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir & la reconnaissance m'obligeoient de saluer, je partis de Buenos-ayres vers la fin du mois d'Août de l'année 1712, & au bout de huit jours j'arrivai à *Sancta-fé*; c'est une petite bourgade éloignée d'environ 60 lieues de Buenos-ayres; elle est située dans un pays fertile & agréable, le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de *Corluba*. J'avois déjà marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à *Sancta-fé* disparurent tout-à-coup; j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle, le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les détermina sans doute à prendre parti ailleurs.

D
cide
où j
seig
je p
San
m'éc
plus
je m
les t
juger
Je m
çai d
sans
renc
ferts
taine
fible
ma c
que
que
de fa
visio
vois
endro
que
seaux
exce
des n
& m

Dans l'embarras où me jetta cet accident au milieu d'un pays inconnu, & où je ne trouvois personne qui pût m'enseigner le chemin que je devois tenir, je pris la résolution de retourner à *Sancta-fé*, prenant bien garde à ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois; les traces que j'y remarquai, me firent juger que c'étoit le chemin de *Sancta fé*. Je marchai quatre jours, & je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts sans y voir aucune issue. Comme je ne rencontrais personne dans ces bois déserts, je fus tout-à-coup saisi d'une certaine frayeur qu'il ne m'étoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu. Il étoit difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim & de miseres; mes petites provisions étoient consommées, & je sçavois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déjà passé, au lieu que dans ces bois, je trouvois des ruisseaux & des sources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'Autruche & même du gibier dans les endroits où

L'herbe étoit plus épaisse & plus haute; Je ne le croirois pas, si je n'en avois été témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de *Buenos-ayres*, & dans le Tucuman.

Ceux qui font de longs voyages dans ce pays, se servent d'ordinaire de charriots. Ils en menent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage & le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces charriots sont couverts de cuirs de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit & une table; les autres charriots portent les provisions & les domestiques. Chaque charriot est traîné par de gros bœufs. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays, fait qu'on ne les épargne pas.

Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte gueres d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin, & de la viande salée; car pour ce qui est de la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantité de bœufs & de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, & quelquefois cin-

quan
ces i
geur
de c
vent
rasse

Le
Buen
leur
gran
Espa
boeu
gran
ce d
passe
les
carn
men
vage
rent
ont
qui
S
lui e
bâto
noeu
fort
rom
qu'i
qua

quante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur aux voyageurs qui se trouvent engagés au milieu de cette troupe de bestiaux; il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarasser.

Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-ayres, chargent des cuirs pour leur retour: c'est alors que se fait la grande *Matança*, comme parlent les Espagnols; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, & même davantage, suivant la grandeur & le nombre des vaisseaux; ce qu'il y a d'étonnant, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après, dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossements de ces animaux. Les chiens sauvages, & une espèce de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré & consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en procurer. Avec un bâton au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre sans sortir de son charriot, & sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il en souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, & pourvu qu'elles

soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté. Mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe; elles sont seches, assez insipides, & presque aussi petites que des cailles.

Quoiqu'au milieu de ces forêts où je m'étois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais. Elles se laissoient approcher de si près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un simple bâton: je pouvois aisément faire du feu pour les cuire; les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le pays.

L'étendue de ces forêts est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses & stériles, de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude me faisoient regretter les bois d'où je sortois; & les bois où je m'engageois de nouveau, me faisoient bientôt oublier ceux que j'avois passés. Je

ton
quel
qu'i
seign
lieu
char
duft
pou
che
avo
C
les
lifan
la T
pass
foré
pou
de r
avec
tois
que
cert
supé
me
folit
de f
ses
les
J
yast

Continuai ainsi ma route sans sçavoir à quel terme elle devoit aboutir, & sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés. Tout ce que l'étude & l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés.

Ces lieux charmans me rappelloient les idées que j'avois eu autrefois, en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Providence m'avoit conduit pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais comme je n'étois pas le maître de ma destinée, & que les ordres du Seigneur m'étoient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejettai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence.

J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude, lorsqu'enfin je me trou-

vai sur le bord d'une assez grande riviere, d'où je decouvris une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme de clocher. Cette vue me causa une vraie joie, m'imaginant que cette ville que je voyois, pouvoit bien être Corduba, & qu'apparemment j'avois pris le droit chemin, lorsque je croyois retourner sur mes pas. On se persuade aisément ce que l'on souhaite; mais je fus bientôt détrompé: quelques Indiens que je rencontrai, me dirent en langue Espagnole, que c'étoit une peuplade du Paraguay, qu'on appelloit la peuplade de saint François Xavier. Je me consolai de mon erreur, parce que je sçavois que les Peres Jésuites ont soin de cette Mission, & que j'étois sûr de trouver parmi eux la même charité, dont ils m'avoient donné tant de marques à *Buenos-ayres*.

Dans cette confiance, j'entrai dans la peuplade, & j'allai droit à l'église: elle fait face à une grande place, où aboutissent les principales rues, qui sont toutes fort larges & tirées au cordeau. Aussi-tôt que les Peres apprirent qu'un Religieux étranger venoit d'arriver, ils descendirent tous pour me recevoir;

ils
où
bé
en
cha
dre
Qu
con
fran
cha
de
des
cide
ayre
dans
ce q
&
cond
» têt
» géa
» tre
» vo
m'en
si te
leur
que
reste
peup
sept
bien

ils me conduisirent d'abord à l'église ; où le Supérieur me présenta de l'eau bénite ; on sonna les cloches, & les enfans qui s'assemblerent sur le champ, chanterent quelques prieres, pour rendre graces à Dieu de mon arrivée. Quand la priere fut achevée, on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir, & on me logea dans une chambre commode. Je racontai en peu de mots à ces Révérends Peres le dessein de mon voyage, les divers incidens qui m'avoient conduit à *Buenos-ayres*; la maniere dont je m'étois égaré dans le chemin de *Santa-fe* à *Corduba*, ce que j'avois souffert dans les bois, & comment la Providence m'avoit conduit dans leur maison. « Dites plu- » tôt la vôtre, me répondirent-ils obli- » géamment ; car vous êtes ici le maî- » tre, & nous n'omettrons rien pour » vous délasser de vos fatigues ». Ils m'embrasserent ensuite d'une maniere si tendre & si cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma reconnoissance que par des larmes de joie. Je ne voulois rester que cinq à six jours dans cette peuplade ; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers, & j'y serois demeuré bien plus long-temps, si j'avois voulu

me rendre à leurs instances. Cette communauté étoit composée de sept Prêtres pleins de vertu & de mérite. La priere, l'étude, l'administration des sacremens, l'instruction des enfans & la prédication les occupoient continuellement, & ils n'avoient d'autre relâche que les entretiens qu'ils faisoient ensemble après le repas : encore étoient-ils souvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions apostoliques, auxquelles ils se portoient avec un zèle admirable aussitôt qu'on les appelloit.

La maniere dont ils cultivent cette nouvelle Chrétienté, me frappa si fort, que je l'ai toujours présente à l'esprit. Voici l'ordre qui s'observe dans la peuplade où j'étois, laquelle est composée d'environ trente mille ames. On sonne la cloche dès la pointe du jour pour appeller le peuple à l'église : un Missionnaire fait la priere du matin, on dit ensuite la messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. Les enfans, depuis l'âge de sept à huit ans, jusqu'à l'âge de douze, sont obligés d'aller aux écoles, où des maîtres leur enseignent à lire & à écrire, leur apprennent le catéchisme & les prieres de l'église, & les instruisent des devoirs
du

du
le
an
de
leu
ch
à
pro
ren
la
coe
les
&
cen
rép
ente
quel
chif
aux
mod
fans
prie
le c
guer
exer
pêch
quer
sons
Pe
le c

du christianisme. Les filles sont pareillement obligées, jusqu'à l'âge de douze ans, d'aller dans d'autres écoles, où des maîtresses, d'une vertu éprouvée, leur apprennent les prières & le catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, & tous les autres ouvrages propres du sexe. A huit heures, tous se rendent à l'église, où, après avoir fait la prière du matin, ils récitent par cœur & à haute voix le catéchisme, les garçons, placés dans le sanctuaire, & rangés en plusieurs files, commencent; & les filles, placées dans la nef, répètent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la messe, après laquelle ils achevent de réciter le catéchisme, & s'en retournent deux à deux aux écoles. J'étois attendri en voyant la modestie & la piété de ces jeunes enfans. Au soleil couchant, on sonne la prière du soir, après laquelle on récite le chapelet à deux chœurs: il n'y a guère personne qui se dispense de cet exercice, & ceux que des raisons empêchent de venir à l'église, ne manquent pas de le réciter dans leurs maisons.

Pendant l'avent & le carême, on fait le catéchisme tous les samedis & les

dimanches dans l'église; & comme elle ne peut contenir tout le monde, trois ou quatre Missionnaires vont trois fois la semaine, accompagnés d'une troupe d'enfans, faire le catéchisme dans divers quartiers de la peuplade. On le finit toujours par l'acte de contrition.

Les dimanches & les fêtes, on célèbre trois messes hautes; la première à six heures, la seconde à sept heures & demie, & la troisième à neuf heures: à chaque messe il y a prédication. Les confréries du Scapulaire & du Rosaire y sont établies; mais celle du saint Sacrement a quelque chose qui frappe. Tous les jeudis on donne la bénédiction du saint Sacrement selon la permission qu'on en a obtenue du Pape, & à voir le concours des Fideles qui s'y rendent, on croiroit que tous les jeudis de l'année sont autant de fêtes. Toutes les fois que l'on porte le Viatique aux malades, un certain nombre de confreres doivent accompagner notre Seigneur avec des flambeaux. Leur foi est si vive, que la pénitence à laquelle ils sont le plus sensibles, quand ils ont commis quelque faute considérable, c'est d'être privés de cet honneur.

La fréquentation des sacremens y est

fort en usage, & il n'y a guere de fideles qui ne se confessent & communient tous les mois, d'autres le font plus souvent, & même tous les huit jours : ce sont certaines ames prévenues d'une grace particuliere, qui aspirent à la perfection évangélique. Ceux que l'Esprit Saint ne conduit pas par une voie si parfaite, ne laissent pas de mener une vie très-innocente, & qui ne cède guere à celle des Chrétiens de la primitive église. L'union & la charité qui regnent entre ces fideles est parfaite ; comme les biens sont communs, l'ambition & l'avarice sont des vices inconnus, & on ne voit parmi eux ni division ni procès. On leur inspire tant d'horreur de l'impureté, que les fautes en cette matiere sont très-rares : ils ne s'occupent que de la priere, du travail & du soin de leurs familles.

Bien des choses contribuent à la vie innocente que menent ces nouveaux fideles ; premièrement, le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mysteres & de tous les devoirs de la vie chrétienne. Secondement, les exemples de ceux qui les gouvernent, en qui ils ne voyent rien que d'édifiant. En troisième lieu, le peu

de communication qu'ils ont avec les Européens. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or & d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir ; & quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potosi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainsi qu'il a été ordonné par la Cour d'Espagne ; on le loge dans une maison destinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, & , les trois jours expirés, il doit continuer son voyage , à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arrête. Quatrièmement , enfin l'ordre établi par les premiers Missionnaires, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, & qui s'observe avec beaucoup d'uniformité dans toutes ces Missions.

Dans toutes les peuplades , il y a un chef qu'on nomme fiscal : c'est toujours un homme d'âge & d'expérience, qui s'est acquis de l'autorité par sa piété & par sa sagesse. Il veille sur toute la peuplade , principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits, par nom & par surnom , tous les habitans de la

F
f
o
à
f
d
d
q
ch
pr
au
m
bi
au
la

ful
po
cel
fér
un
plu
que
que
fisc
Mi
on
avi
lui-
imp

peuplade ; les chefs de famille , les femmes & le nombre des enfans. Il observe ceux qui manquent à la priere , à la messe , aux prédications , & il s'informe des raisons qui les ont empêchés d'y assister. Il a sous lui , pour l'aider dans cette fonction , un autre officier qui s'appelle *Teniente* ; celui-ci est chargé du soin des enfans ; sa charge principale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles , s'ils s'appliquent , & si les maîtres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'église pour les contenir dans la modestie par sa présence.

Ces deux officiers ont encore des subalternes , dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela , la peuplade est partagée en différens quartiers , & chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens Chrétiens. S'il arrive quelque querelle , ou s'il se commet quelque faute , il en donne aussi-tôt avis au fiscal , qui fait ensuite son rapport aux Missiounaires ; si la faute est secrète , on donne secrètement au coupable les avis capables de le faire rentrer dans lui-même : si c'est une récidive , on lui impose une pénitence conforme à la

faute commise : mais si cette faute est publique & scandaleuse, la réprimande s'en fait en présence des autres fideles. Les fervens Chrétiens l'écoutent avec une attention & une docilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le Missionnaire du soin qu'il prend de son salut. Ils sont élevés à cela dès leur plus tendre jeunesse, & ce seroit parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel, si quelqu'un manquoit à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être, & par-là on prévient bien des dérèglemens. Tel est l'ordre qui s'observe pour la conduite spirituelle de cette Chrétienté. Je serois infini, si j'entrois dans le détail de toutes les saintes industries que le zèle du salut des ames inspire à ces Missionnaires, pour entretenir & augmenter la piété dans le cœur de leurs Néophytes.

La maniere dont s'administre le temporel a quelque chose de singulier, & je ne crois pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune autre Mission. Avant que les Peres Jésuites eussent porté la lumiere de l'Évangile dans le Paraguay, ce pays étoit habité par des peuples tout-à-fait barbares, sans religion, sans loix, sans

fo
e
ri
fo
&
av
no
ve
ap
fa
du
fo
qu
m
a
vi

fal
leu
de
po
de
pa
ch
im
ép
qu
fer
bo
qu

société, sans habitation ni demeure fixe ; errans au milieu des bois ou le long des rivières, ils n'étoient occupés que du soin de chercher de quoi se nourrir eux & leur famille, qu'ils traînoient par-tout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle connoissance de l'agriculture, ou qu'ils ne voulussent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits sauvages qu'ils trouvoient dans les bois, du poisson que les rivières leur fournissent en abondance, & des animaux qu'ils tuoient à la chasse ; & ils ne demeuroient dans chaque endroit, qu'autant de temps qu'ils y trouvoient de quoi vivre.

Les Jésuites, animés de ce zèle du salut des ames, qui est si propre de leur Institut, se répandirent, il y a plus de cent ans, dans ce nouveau monde, pour conquérir à l'empire de Jesus-Christ des peuples que la valeur de leurs compatriotes avoit déjà soumis à la Monarchie d'Espagne. Ils pénétrèrent dans ces immenses forêts avec un courage à toute épreuve : il n'est pas aisé de concevoir quels travaux ils effuyèrent, afin de rassembler ces barbares, pour en faire d'abord des hommes raisonnables, avant que d'essayer à en faire des Chrétiens ;

ils les suivoient dans leurs courses continuelles ; la patience , la douceur , la complaisance de ces hommes Apostoliques , fit enfin impression sur ces esprits grossiers ; peu à peu ils devinrent dociles ; ils écoutèrent les instructions qu'on leur faisoit , & la grace qui agissoit en eux , achevant l'ouvrage de leur conversion , un grand nombre se soumit au joug de l'Évangile.

Mais pour entreprendre quelque chose de solide , il falloit fixer l'inconstance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde & errante , & pour les rassembler en société , leur en faire goûter les douceurs & les avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les Missionnaires : ils firent venir de *Buenos-ayres* des bœufs , des vaches , des moutons , des chevaux & des mules ; ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps , qu'on eut bientôt ce qui suffisoit pour la subsistance des Néophytes. On commença dès - lors à former des peuplades ; on apporta de *Buenos-ayres* tous les outils nécessaires , soit pour couper des bois , & mettre en œuvre les pierres & les matériaux que le pays fournissoit , soit pour défricher & cultiver les terres. On fit provision de bled , de légumes & de différentes

fort
être
dier
& c
mai
fion
à t
con
plac
C
l'esp
insp
amo
part
triot
ils f
droi
noie
men
d'inf
étoie
tend
soier
les h
des r
les c
Bapt
deve
tres
leurs

fortes de grains, dont les terres pussent être ensemencées ; on enseigna aux Indiens la maniere de faire de la brique & de la chaux ; on leur traça le plan des maisons qu'il falloit construire ; les Missionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, & ils eurent la consolation de voir bientôt trois peuplades habitées.

Ces nouveaux citoyens, animés de l'esprit de charité que la vraie Religion inspire, & pressé par les sentimens d'un amour naturel, s'empresserent de faire part à leurs parens & à leurs compatriotes du bonheur dont ils jouissoient : ils faisoient des excursions dans les endroits les plus écartés, & ils ne revenoient jamais de leur course, qu'ils n'amenaient avec eux un grand nombre d'infideles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus, & les témoignages de tendresse qu'on leur donnoit, apprivoisoient insensiblement ces barbares. Tous les habitans s'empressoient à leur bâtir des maisons, tandis que les Missionnaires les dispoient à recevoir la grace du Baptême. A peine l'avoient-ils reçu, que devenus eux-mêmes de nouveaux Apôtres, ils alloient chercher leurs alliés & leurs amis, pour les rendre participans

des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque peuplade, on songea à en former de nouvelles : les Chrétientés qui étoient déjà fondées, fournissoient tout ce qui étoit nécessaire aux nouvelles qu'on vouloit établir ; & celle-ci à leur tour, quand elles étoient bien établies, contribuoient aux besoins des autres qu'on avoit dessein de fonder.

Sur ce plan, en moins d'un siècle, on a réduit, en plus de cent peuplades, plusieurs milliers d'Indiens, qui sont parfaitement instruits des vérités chrétiennes, & dont les mœurs sont très-innocentes. Les Missionnaires qui les gouvernent, n'ont dégénéré en rien du zèle de leurs prédécesseurs : ils avancent sans cesse du côté du nord, & font tous les jours de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ. Quand il arrive d'Espagne une recrue de Missionnaires, le Pere Provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignés, pour relever ceux qui ont déjà passé plusieurs années à courir, au milieu des forêts, après ces barbares, & qui ont consumé leurs forces & leur santé dans des Missions si pénibles. Ceux-ci sont envoyés dans les anciennes peuplades pour y avoir soin des Chrétiens. Dans

celle où j'étois, il y avoit quatre de ces anciens Missionnaires respectables par leur âge, & beaucoup plus encore par la sainteté de leur vie : j'étois surpris de voir qu'on regardât comme un repos le travail dont chacun en particulier étoit chargé, & qui certainement occuperoit en Europe trois des Ecclésiastiques les plus zélés pour le salut des ames.

A mesure qu'on formoit de nouvelles peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes & les murmures. A quelques-unes, on assigna trente à quarante lieues aux environs ; à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitans, & la qualité du terroir. Dans chaque peuplade, on examina la différence des terres, & à quoi elles étoient propres ; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pâturage ; on destina les autres à être ensémençées. On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, & de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile ; leur application & le génie qu'ils ont pour les arts

mécaniques , leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit ; avec le temps & l'expérience ils se sont perfectionnés , & il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles & les étoffes dont ils ont besoin ; l'été, ils s'habillent de toile de coton ; & l'hyver, ils se font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique est assez considérable , car l'oïveté est bannie de toutes les peuplades , lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles & d'étoffes , on envoie le surplus à Buenos-ayres, à *Corduba* & au *Tucuman* ; l'argent qui se retire du débit de ces marchandises est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe & qui ne se trouvent point chez eux. Ils font pareillement un assez grand commerce d'une herbe qui croît dans le Paraguay , & qui est fort en usage dans le Chili & dans le Pérou , à peu près comme le thé qui vient de la Chine l'est en Europe ; avec cette différence, que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chere, puisqu'on ne la vend que trente sols la livre dans le Pérou. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic, sont partagés également entre les habitans de la peuplade.

Les maisons qu'ils se sont bâties eux-mêmes, sont d'un seul étage; elles sont solides & sans nul ornement d'architecture, n'ayant eu en vue que de se garantir des injures de l'air. Celle des Peres Jésuites est à peu près semblable, à la réserve qu'elle a deux étages. Mais l'Eglise est vaste & magnifique, le dessein en est venu d'Europe, & les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierre de taille: le dedans est orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens; les rétables des autels sont d'un bon goût & tout dorés; la Sacristie est bien fournie d'argenterie & d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai vu dans la peuplade où j'étois. Cette Eglise seroit certainement estimée dans les plus grandes villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre & la maniere dont on pourvoit à la subsistance de tous les habitans de la peuplade: ceux qui font la récolte sont obligés de transporter tous les grains dans des magasins publics: il y a des gens établis pour la garde de ces magasins, qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les Officiers qui ont l'administration des grains, délivrent aux Chefs des

quartiers la quantité nécessaire pour toutes les familles de leur district, & ceux-ci les distribuent aussi-tôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse.

Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs & de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci, après les avoir tués, font avertir les Chefs de quartier, qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille, à qui ils en distribuent à proportion du nombre de personnes qui la composent.

Par-là, on a trouvé le moyen de banir l'indigence de cette Chrétienté; on n'y voit ni pauvres ni mendiants, & tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a, outre cela, dans chaque peuplade, plusieurs grandes maisons pour les malades; les unes sont destinées pour les hommes, & les autres pour les femmes. Comme les Prêtres ne s'occupent que de l'instruction & de la conduite spirituelle de ces nouveaux Chrétiens, il y a encore trois freres, dont l'un, qui a une apothicairerie bien

garnie ; prépare les remèdes nécessaires aux malades ; les deux autres président à l'administration du temporel , & observent si , dans la distribution journalière qui se fait à chaque famille , tout s'y passe avec la droiture & l'équité convenable.

Pendant le temps que je demurai à Buenos-ayres , j'avois entendu faire de grands éloges de la Mission du Paraguay ; mais j'avoue que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien , n'approche point de ce que j'en ai vu moi-même. Je ne sçache pas qu'il y ait dans le monde Chrétien de Mission plus sainte. La modestie , la douceur , la foi , le désintéressement , l'union & la charité qui regnent parmi ces nouveaux fideles , me rappelloient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Eglise , où les Chrétiens , détachés des choses de la terre , n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame , & rendoient , par l'innocence de leurs mœurs , la Religion qu'ils professoient , respectable même aux Gentils.

J'aurois passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi : je sentoient même que ces grands exemples de vertu faisoient sur moi des impressions extraordinaires ; mais les-

ordres de la Providence m'appelloient ailleurs. J'avois déjà demandé plusieurs fois à ces Révérends Peres la permission de partir ; mais leur charité, ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter, m'avoit retenu parmi eux dix-sept jours ; enfin , ils se rendirent à mes instances , ils me donnerent des guides pour me conduire , & un de leurs domestiques chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avois à faire de la peuplade de saint Xavier jusqu'à Corduba. On compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cens lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passai par Saint-Nicolas & par la Conception , deux autres peuplades de la Mission de Paraguay, où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille ames. Elles sont placées au bord d'une petite riviere , à trois journées l'une de l'autre : les rues en sont droites & bien alignées , les maisons solides & d'un seul étage. Les deux Eglises sont face chacune à une grande place ; elles sont grandes , bien bâties , & richement ornées. Les PP. Jésuites qui en ont la conduite , me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux peuplades , comme dans toutes les autres de la Mission , le même ordre que dans

ce
ch
fa
lig

qu
til
do
les
fig
tro
l'A
vil
&
&
ter

for
gen
je
j'av
bo
fui
qu
de
vic
qu
fai
ce
rita

celle dont je viens de parler. On prendroit chaque peuplade pour une nombreuse famille, ou pour une communauté Religieuse bien réglée.

Je rencontraï sur ma route une *Jaccra* qui appartenoit à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines terres, dont les Rois d'Espagne récompenserent les officiers, & les soldats qui s'étoient signalés dans la conquête du pays. On trouve quantité de *Jaccras* dans toute l'Amérique; il y a dans chacune un petit village composé de maisons, de huttes, & de cabanes, où demeurent les cafres, & les autres esclaves qui cultivent les terres.

Le maître de cette *Jaccra* me reçut fort bien, & comme je trouvai-là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avois déjà causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'à mon terme, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doive faire de la peine à un Capucin, c'est certainement dans celle-ci. J'étois véritablement affligé de n'avoir rien à

donner à ces bonnes gens ; il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté, & de la promesse que je leur fis de ne les pas oublier dans mes foibles prieres.

Ils reprirent la route de la peuplade de saint-Xavier, & moi, après m'être reposé un jour dans la *Jaccra* de ce Gentilhomme Espagnol, je pris la route de *Corduba*, où j'arrivai après huit jours de marche. *Corduba* est une ville assez considérable, & plus grande que *Buenos-ayres*: elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau & assez fertile. Il y a un siége Episcopal & un Chapitre, plusieurs maisons Religieuses, & un Collége de Jésuites qui rendent des services continuels au public, & qui font dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le Révérend Pere Recteur du Collége, qui me retint quatre jours dans sa maison.

De *Corduba* j'allai à *Punta*. C'est un petit bourg situé auprès des collines, que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes, que les Espagnols appellent *Las-Cordilleras*. Un incident qui m'arriva dans le chemin, me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente-

cinc
trou
je m
je p
jour
un
asse
dili
& j
arb
Apr
que
sent
bre
cor
com
j'en
baif
clair
avo
l'ar
faif
Ce
voy
tile
fan
se
lon
par
m'é

cing lieues jusqu'à la *Punta*, & qu'on trouvoit sur la route quantité de *Jaccras*, je m'obstinai à ne point prendre de guide; je partis donc tout seul, & après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays désert & sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, & je résolus de la passer sous un gros arbre qui étoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas, & récité quelques prières, je ne sçais quel présentiment me détermina à monter sur l'arbre; je m'attachai aux branches avec la corde qui me servoit de ceinture, & je commençois déjà à sommeiller, lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre; je baissai aussi-tôt la tête, & j'aperçus, au clair de la lune, un gros tigre, lequel après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre, s'élançoit le long du tronc, & faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps; mais voyant que ses tentatives étoient inutiles, & que je n'avois pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à paroître, je regardai de tous côtés, & m'étant bien assuré que cet animal avoit

disparu , je descendis de l'arbre & continuai ma route.

J'arrivai ce jour-là même d'assez bonne heure à la *Punta*. Je trouvai cette bourgade désolée par la maladie contagieuse , qui avoit enlevé plus des deux tiers des habitans. J'assistai à la mort le Curé du lieu , deux Révérends Peres Dominicains , & plusieurs autres habitans. Je ne restai que trois jours dans cette bourgade presque déserte & abandonnée , & je pris la route de *Mendoza* , qui est éloignée de 25 lieues.

Mendoza est une ville assez grande , mais peu peuplée ; elle est située au pied des Cordilleres , c'est cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut , lesquelles vont du nord au sud , & partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à *Mendoza* plusieurs maisons Religieuses & un grand Collège des Peres Jésuites ; elle dépend pour le spirituel de l'Evêque de *Santiago* du Chili. J'arrivai dans cette ville vers midi , & comme je passois au milieu de la place , je rencontrai un Ecclésiastique qui me salua fort honnêtement , & m'invita à dîner ; c'étoit le Curé des Espagnols.

Après le repas , je le priai de me faire conduire chez les Peres Jésuites , & il

voul
Pere
par
au P
tinés
j'avo
arriv
infor
le R
m'em
tude
doub
& q
qu'il
sur l
d'ent
retire
» me
» Re
» le
» pa
» tie
» na
» pè
» en
» be
» fer
» qu
» co
press

voulut m'y accompagner lui-même. Les Peres sçavoient déjà que je devois passer par *Mendoza*, pour me rendre par le Chili au Pérou ; cinquante Missionnaires destinés au Chili, du nombre de ceux que j'avois trouvés à Buenos-ayres, étoient arrivés depuis deux mois, & les avoient informés de ma marche. C'est pourquoi le Révérend Pere Recteur me dit, en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avoit eue à mon égard redoubloit la joie qu'il avoit de me voir ; & qu'il avoit appréhendé long-temps qu'il ne me fût arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je songeois à me retirer : « Vous ne logerez point ailleurs, » me répondit obligeamment le Pere Recteur, en me prenant la main, M. le Curé est assez de nos amis pour ne pas trouver mauvais que je vous retienne ; le grand nombre de Missionnaires qui viennent d'arriver, m'empêche de vous donner une chambre en particulier, ce qui me mortifie beaucoup, mais nous partagerons ensemble la mienne, & j'ai donné ordre qu'on vous y préparât un endroit commode ». Cette invitation étoit trop pressante pour ne pas l'accepter ; la joie

que je ressentis de me voir avec tant de fervens Missionnaires, me fit bientôt oublier toutes mes fatigues passées.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'espérois trouver quelque vaisseau François, qui allant à la Chine passeroit aux isles Marianes, où j'attendrois le Galion qui va de la nouvelle Espagne à Manille, d'où je pourrois me rendre aisément à la côte de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de *Mendoza* à *Santiago*. La premiere est de traverser les Cordilleres; la seconde est de côtoyer ces montagnes, & de marcher au nord jusqu'à une bourgade appellée *S. Juan de la Fontera*, d'où ensuite l'on tourne vers le sud, côtoyant toujours les montagnes jusqu'à *Santiago*, qui est situé presqu'à la même élévation du pôle que *Mendoza*. Par la premiere route, il n'y a que 25 lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la seconde. Je m'informai si l'on pouvoit passer les Cordilleres: on me répondit que l'on pouvoit absolument tenir cette route; mais qu'elle étoit très-difficile & très-dangereuse, à cause des neiges dont ces montagnes sont toujours couvertes, & que les Espagnols ne la prenoient jamais, aimant mieux faire un long détour

que de s'exposer aux dangers d'un chemin si peu praticable.

L'envie que j'avois de me rendre promptement au Chili, me détermina à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fût le plus difficile; je faisois réflexion que nous étions au mois de Décembre qui est le temps d'été dans ces contrées méridionales; qu'étant en Europe j'avois passé les Alpes & les Pyrénées, & que les Cordilleres ne seroient peut-être pas plus difficiles à traverser; que d'ailleurs allant à pied je pourrois passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens à cheval. Je communiquai mon dessein au Révérend Pere Recteur du Collège, qui fit tout ce qu'il put pour m'en détourner; il vouloit que j'attendisse le départ des Missionnaires qui devoient passer dans deux mois au Chili; le voyage m'eût été plus agréable; mais comme j'étois pressé, je persévérerai dans ma première résolution.

Les deux premières journées ne furent pas fort rudes; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés presque insurmontables; tantôt il me falloit grimper sur des montagnes escarpées & toutes couvertes de neiges, & ensuite me laisser glisser

sur la neige dans des vallons où je n'apercevois nul sentier. Enfin, après des fatigues incroyables, que j'eus à effuyer durant sept jours, je me trouvai au-delà des Cordilleres.

Je marchai droit à *Santiago*, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, & que depuis deux jours j'avois apperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle *Jaccra*. Je fus agréablement surpris d'y trouver un Pere Jésuite, qui me donna toute sorte de marque d'amitié: mais il fut bien plus surpris lui-même, lorsque lui ayant remis une lettre du Pere Recteur de Mendoza, il connut par la date qu'il n'y avoit que huit jours que j'en étois parti. Cette *Jaccra* appartenoit au College de *Santiago*. Il y a une petite Eglise fort propre pour les Negres & les Esclaves, qui forment un village de trois à quatre cens personnes: le Pere a soin de leur instruction, & il a pour compagnon un Frere qui veille à leur travail. Après m'y être reposé deux jours, je me mis en chemin pour *Santiago*.

Cette Ville est la Capitale du Royaume du Chili; elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable, laquelle est

est arrosée d'une belle riviere , & d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au Pays , tous ceux qu'on y a transportés d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat , la commodité du commerce , la fertilité des terres qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie , y ont attiré plusieurs familles Espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges & bien alignées , les maisons solidement bâties & commodes. Il y a un Siège Episcopal , un Chapitre & plusieurs Communautés Religieuses.

La premiere chose que je fis en arrivant dans la Ville , fut de rendre mes respects à M. l'Evêque ; il me témoigna beaucoup de bonté , & donna ordre qu'on me préparât une chambre dans son palais. Les amitiés de ce grand Prélat redoublèrent , quand il sçut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux Peres Jésuites , qui ont un Collège & une maison de Noviciat dans la Ville. Je n'y fis pas un long séjour , parce que j'appris que trois vaisseaux François étoient arrivés à la Conception , qui est à cent lieues de *Santiago*.

Je m'y rendis en douze jours. Ce Pays me parut un des plus beaux & des plus fertiles que j'aie encore vus.

La Conception étoit autrefois la Capitale du Chili ; c'est une petite Ville située dans le fond d'une grande baye, où les vaisseaux sont en sûreté. Une isle que la nature a formée au milieu de la baye, les met à l'abri de la fureur des flots & des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne faisoient que d'arriver, ils n'étoient pas sitôt prêts de remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à *Valparayssó*, où l'on m'assura qu'il y avoit un navire qui étoit sur son départ pour le Pérou. Si j'avois été bien instruit lorsque j'étois à *Santiago*, je me serois épargné bien des fatigues, car *Valparayssó* n'en est éloigné que d'environ vingt lieues, & j'en fis deux cens pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déjà tout chargé, & qui se préparoit à partir.

Lorsque nous fûmes à quarante lieues de ce port, une chaloupe qui sortoit de la rade de *Pisco* vint droit à notre bord : elle étoit envoyée par le Capitaine d'un navire Francois, appelé le Prince des Asturies, qui avoit mouillé dans cette

rade. J'appris d'un Officier qui étoit dans la chaloupe, qu'un vaisseau François, nommé l'Eclair, commandé par M. Boiflorée, devoit incessamment se rendre à *Pisco*, d'où il passeroit au *Callao* pour aller ensuite à Canton; c'est ce qui me porta à aller à *Pisco* pour l'y attendre; il arriva quelques jours après, & m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du *Callao*, je m'embarquai dans un petit bâtiment Espagnol qui faisoit voile pour ce port.

Le *Callao* est le principal & le plus fameux port de toute l'Amérique méridionale; c'est le rendez-vous général de tous les Négocians de ces vastes Provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima, qui est la Capitale du Pérou, & le centre de tout le commerce de ce Royaume & de celui du Chili. Les Espagnols y ont bâti une petite Ville le long du rivage, qui est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pieces d'artillerie, toutes de fonte. Il y a un Gouverneur & une garnison de 500 hommes entretenue par le Roi d'Espagne.

A peine fûmes-nous arrivés au port du *Callao*, que je pris la route de *Lima*. Cette Ville, la plus riche du nouveau

Monde, a deux lieues de circuit; elle est située à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon le plus étendu & le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette côte. Elle n'est fermée que d'une muraille de terre. Une petite riviere qui descend des montagnes, coule auprès des murs & sépare la Ville du fauxbourg. Les eaux de cette riviere qu'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile & agréable, sans quoi elle seroit sèche & stérile, ainſi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette Capitale du Pérou est très-agréable, & par sa situation, & par la douceur du climat, & par le grand nombre de maisons Religieuses & d'Eglises, qui sont magnifiques & richement ornées. Le plan en est régulier; les rues y sont larges & tirées au cordeau; les maisons, quoique d'un seul étage, sont spacieuses, bien bâties & très-commodes. Elles étoient autrefois plus élevées; mais le furieux tremblement de terre, qui renversa presque toute la Ville sur la fin du siècle passé, a fait prendre aux habitans la précaution de les construire plus basses. Il s'en faut

bien que cette Ville soit peuplée à proportion de son étendue : on n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille ames.

Aussi-tôt que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au Vice-Roi. C'étoit l'Evêque de *Quito* qui en faisoit les fonctions : Le Vice-Roi étoit mort, aussi bien que l'Archevêque de *Lima* qui est Vice-Roi né, quand celui qui a été établi par la Cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un & de l'autre, la Vice-Royauté tombe à l'Evêque de *Quito*, jusqu'à ce que celui qu'il plaît à Sa Majesté Catholique de nommer pour ce poste, soit venu en prendre possession. Ce Prélat me fit un accueil très-favorable, & après m'avoir retenu deux jours dans son Palais, il me permit d'aller loger chez les PP. Jésuites, dont il me fit de grands éloges.

Outre le Collège que ces Peres ont au *Callao*, ils ont encore quatre Maisons à *Lima*; sçavoir, la Maison Professe, le Collège qui est fort beau, le noviciat & la paroisse des Indiens, qui est à l'une des extrémités de la Ville, & que l'on nomme *El-Cercado*. C'est-là que les jeunes prêtres qui ont achevé leurs études, font une troisième année de no-

viciat. J'allai d'abord à la Maison Professe, où le Révérend Pere Provincial me combla d'honnêtetés : après y avoir demeuré trois jours, je lui témoignai que voulant profiter du loisir & du repos que j'avois, mon dessein étoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligamment, que j'étois le maître de choisir entre les quatre Maisons de la Compagnie, celle qui m'agrèeroit davantage, & que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la Maison du Noviciat ; mais avant que de m'y retirer, le Révérend Pere Recteur du Collège m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre & de la régularité de cette grande Communauté, composée de plus de cent personnes, dont la plupart sont de jeunes étudiants. Leur application à l'étude ne diminuoit rien de leur piété & de leur ferveur. Je demeurai trois jours au Collège, & j'allai ensuite me renfermer dans le Noviciat. La modestie, la piété, le silence & la régularité de ces fervens Novices que j'avois tous les jours devant les yeux, me rappelloient sans cesse le souvenir de mes premières années de Religion ; & les saintes réflexions qu'ils me don-

noient lieu de faire, m'humilioient devant le Seigneur, & m'animoient à être à l'avenir plus fidele à ses graces.

J'achevois ma retraite lorsque je reçus une lettre de M. Boiflorée, qui m'apprenoit son arrivée au *Callao*; je me rendis aussitôt à son bord, & dès le lendemain on mit à la voile. C'étoit le premier jour de Mars de l'année 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce; les vents alizés qui régnerent sur cette mer, nous porterent très-commodément aux isles Mariannes. Comme le Galion d'Espagne que je venois chercher, n'avoit pas encore paru, je résolus de l'attendre dans l'isle de *Guahan* où nous avions mouillé.

A peine étois-je à terre, que les Révérends Peres Jésuites, qui sont les seuls Missionnaires de ces Isles, vinrent au-devant de moi, accompagnés d'une troupe d'enfans; ils me conduisirent en procession à leur Eglise, au milieu d'une multitude de fideles qui s'étoient rendus en foule au rivage. L'air retentissoit des louanges du Seigneur que chantoient ces enfans, avec une dévotion qui m'attendrissoit jusqu'aux larmes. La priere finie, les Peres me menerent dans

leur maison qui est assez mal bâtie : ils n'oublieroient rien pour me marquer leur affection, & pour dissiper l'ennui qu'on ne peut guère éviter dans un Pays si sauvage.

Il n'y a qu'un zèle ardent pour le salut des ames, qui ait pu porter ces hommes Apostoliques à entreprendre la conversion de ces barbares, & à consacrer le reste de leur vie dans ces isles séparées du reste de l'Univers, & qui peuvent passer pour un exil affreux. Cependant ils me paroissoient plus contents que s'ils eussent été dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix intérieure qu'ils goûtoient, & qui se répandent jusques sur leur visage, tout me fit comprendre que ce n'est pas dans les Missions les plus laborieuses & les plus destituées des commodités de la vie, que les ouvriers évangéliques sont le plus à plaindre. Dieu sçait les dédommager par l'onction de sa grace de toutes les douceurs de la vie dont ils se sont privés pour son amour. Tous ces Insulaires sont maintenant soumis à l'Évangile. Dans la principale de ces isles, qu'on appelle *Agadagna*, il y a un séminaire fondé &

entretenu par les Rois Catholiques, où les Missionnaires élevent avec grand soin la jeunesse.

Il y avoit douze jours que j'étois dans cette Isle lorsque le Galion arriva. Le Capitaine me prévint obligeamment, & m'offrit le passage que je souhaitois sur son bord. Je m'y embarquai, & après douze jours de navigation, nous découvriâmes les premières terres des isles Philippines, & nous mouillâmes à l'*Embocadero*; c'est ainsi que les Espagnols appellent l'entrée du Canal. On a un grand nombre d'Isles à passer avant que d'arriver au Port de *Cavite*, qui est à trois lieues de Manille. Les (1) basses, les rochers & les courans qui sont très-rapides, rendent le passage de ce Canal très-difficile & très-dangereux. La mousson avoit changé, les vents qui étoient au sud-ouest nous étoient contraires, & nous fîmes plus d'un mois & demi à faire 80 lieues dans ce Canal. Les Officiers étant résolus d'attendre la mousson favorable pour conduire sûrement le Galion au port, je pris le parti, ainsi qu'avoient fait d'autres passagers, de

(1) C'est un fond mêlé de sable, de roche, & de pierre qui s'éleve vers la surface de l'eau.

me jeter dans la chaloupe, & de prendre terre à l'isle de Luçon, d'où je me rendis en trois jours à Manille.

Cette ville, située dans l'isle de Luçon, est bâtie au fond d'une Baye, qui a plus de dix-huit lieues de circuit : c'est la Capitale de toutes les Isles qu'on appelle Philippines : elle est environnée d'une bonne muraille, & a un Château bien fortifié. Le Roi d'Espagne y entretient une garnison de 500 hommes. Elle a un Gouverneur, une Cour de Justice, un Archevêque, un Chapitre, & plusieurs maisons Religieuses : Toutes les Eglises y sont belles, & richement ornées. On compte dans ces Isles près de 800 Paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les Prêtres séculiers & réguliers. Cette nombreuse Chrétienté est cultivée avec beaucoup de soin, & est parfaitement instruite de nos Mysteres.

Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille, me réduisit à l'extrémité. On désespéroit absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand Apôtre des Indes, saint François Xavier. Ma priere ne fut pas plutôt achevée, que je me sentis beaucoup mieux, & deux jours après, je fus en état de célébrer le saint

Sacrifice de la Messe. Ceux qui après m'avoir vu au lit deux jours auparavant, me voyoient à l'Autel, ne douteroient pas qu'une guérison si soudaine, ne fût l'effet de la puissante protection du Saint que j'avois invoqué.

Je partis de Manille le 15 de Février de l'année 1714, sur la Sainte-Anne, vaisseau Arménien, qui alloit à la côte de Coromandel. Une furieuse tempête qui nous surprit entre l'isle de la *Paragua* & le *Paracel*, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage; nos mâts, nos voiles, & le gouvernail furent emportés; ce fut par une espece de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un vaisseau Danois prêt à faire voile pour *Trinquimbar*; c'est une place située sur la côte de Coromandel qui appartient aux Danois. La Sainte-Anne étant hors d'état de se mettre en mer, je demandai passage au Capitaine Danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse.

La saison qui étoit déjà avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage: nous perdîmes le Capitaine qui mourut entre mes

bras avec de grands sentimens de piété :
Enfin , après bien des fatigues , nous ar-
rivâmes à *Trinquimbar*. Je passai de - là
à *Madras* , d'où je me rendis aisément à
Pondichery , qui étoit le lieu de ma Mis-
sion , & le terme de mon voyage.

Fin du huitieme volume.

TABLE

T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume.

*L*ETTRE du Pere Fauque , de la Compagnie de Jesus , au Pere Allart , de la même Compagnie. Page 5

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 28 , pag. 118.

*L*ETTRE du Pere Ferreira , Missionnaire Apostolique à Connani , à Monsieur ***.

30

Elle n'avoit point encore été imprimée.

*L*ETTRE du Pere Padilla , Missionnaire Apostolique à Connany , à Messieurs ***.

36

Elle n'avoit point encore été imprimée.

*L*ETTRE du Pere Stanislas Arlet , de la Compagnie de Jesus , au Révérend Pere Général de la même Compagnie ; traduite du latin sur une nouvelle Mission du Pérou.

39

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 2 , p. 175.

*M*ÉMOIRE touchant l'état des Missions établies dans la Californie.

52

Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 5 , p. 248.

Tome VIII.

T

*RELATION de la vie & de la mort du
Pere Cyprien Baraze, de la Compagnie
de Jesus, & Fondateur de la Mission des
Moxes dans le Pérou.* 77

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tom. 10, p. 186.*

*LETTRE du Pere Nyel, Missionnaire de
la Compagnie de Jesus, au Révérend
Pere de la Chaise, de la même Compa-
gnie, Confesseur du Roi.* 119

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édifian-
tes, tome 7, pag. 41.*

*LETTRE du même, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus, au Révérend Pere
Dez, de la même Compagnie, Recteur du
College de Strasbourg. Sur deux nou-
velles Missions établies depuis quelques
années dans l'Amérique Méridionale.*

138

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tom. 8, p. 1.*

*RELATION de l'établissement de la Mission
de Notre-Dame de Nahuelhuapi, tirée
d'une Lettre du Révérend Pere Philippe de
la Laguna, de la Compagnie de Jesus.*

154

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tome 8, pag. 28.*

*LETTRE du Pere Labbe, Missionnaire de
la Compagnie de Jesus, au Pere Labbe,*

T A B L E. 423

de la mort du
Compagnie
Mission des
77
Lettres édi-

de la même Compagnie. 168
Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tome 15, page 332.

tionnaire de
le Révérend
me Compa-
119
Lettres édifian-

LETTRE du Pere Jacques de Haze, Mis-
sionnaire de la Compagnie de Jesus, au
Révérend Pere Jean-Baptiste Arendts,
Provincial de la même Compagnie dans
la Province Flandro-Belgique. 187

naire de la
Révérend Pere
, Recteur du
deux nou-
is quelques
ridionale.
138
Lettres édi-

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifian-
tes, tome 14, pag. 191.

LETTRE du Pere Ignace Chomé, Mission-
naire de la Compagnie de Jesus, au Pere
Vanthiennen, de la même Compagnie. 211

de la Mission
uapi, tirée
Philippe de
ie de Jesus.
154
Lettres édi-

Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tom. 22, p. 367.

LETTRE du même Missionnaire au même. 238

Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tome 22, pag. 408.

LETTRE du Pere Guillaume d'Etré,
Missionnaire de la Compagnie de Jesus,
au Pere Joseph Duchambge, de la même
Compagnie. 248

tionnaire de
Pere Labbe,

Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tom. 23, p. 308.

DESCRIPTION abrégée du fleuve Mara-
gnon, & des Missions établies aux envi-
rons de ce fleuve. Tirée d'un Mémoire
Espagnol du Pere Samuel Fritz, Mis-

tionnaire de la Compagnie de Jesus. 284
Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tom 12, p. 212.

LETTRE du Pere Ignace Chomé, Mission-
naire de la Compagnie de Jesus, au Pere
Vanthiennen de la même Compagnie. 297
Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tome 24, pag. 266.

ÉTAT des Missions des Peres Jésuites de la
Province du Paraguay, parmi les Indiens
de l'Amérique méridionale appellés Chi-
quites, & de celles qu'ils ont établies
sur les rivieres de Parana & Uruguay
dans le même Continent. Tiré d'un Mé-
moire Espagnol envoyé à Sa Majesté
Catholique par le Pere François Burges,
de la Compagnie de Jesus, Procureur
Général de la Province du Paraguay.

337
Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tom. 12, p. 1.

LETTRE du Pere Bouchet, Missionnaire de
la Compagnie de Jesus, au Pere J. B.
D. H. de la même Compagnie, sur les
Missions du Paraguay.

373
Et dans l'ancienne édition, Lettres édi-
fiantes, tom. 13, p. 226.

Fia de la Table du huitieme volume.

de Jesus. 284
Lettres édi-

mé, Mission-
Jesus, au Pere
mpagnie. 297
Lettres édi-
66.

Jésuites de la
mi les Indiens
appelés Chi-
ont établies
& Uruguay
iré d'un Mé-
Sa Majesté
çois Burges,
, Procureur
u Paraguay.

337
Lettres édi-

issionnaire de
Pere J. B.
gnie, sur les

373
Lettres édi-

e volume.

